Ingrid Dufour

ATLANTIDE

LA LÉGENDE INTERDITE





Florent Massot

Ingrid Dufour

ATLANTIDE

LA LÉGENDE INTERDITE



florent massot

ISBN : 978-2-916-54677-3

Prologue

« L’individu qui pense contre la société qui dort,
voilà l’histoire éternelle, et le printemps aura toujours le même hiver à vaincre »

ALAIN,
Propos de politique.

Delft. Le 13 décembre 1675.

Tanneke avait été envoyée dans le quartier d’Hippolytus pour le mander d’urgence. Elle avait renâclé à se voir imposer cette marche qui, avec toute la mauvaise foi et la méchante humeur qu’on lui connaissait, représentait « une petite trotte », ne s’était-elle pas privée de grommeler en même temps qu’elle obéissait à sa maîtresse en se couvrant d’un châle. Elle parvint à la Porte des Lions, essoufflée tant elle avait pressé le pas.

– Hâtez-vous, monsieur, le brusqua-t-elle, hors d’haleine, sitôt introduite auprès d’Anthony Van Leeuwenhoek. Je crains que mon maître n’en ait plus pour très longtemps, le pauvre.

Elle, d’ordinaire sereine et sûre d’elle, avait les yeux rougis par les pleurs et sa voix trahissait un état de panique anormal chez une femme de cette trempe.

Anthony comprit immédiatement que l’heure était grave, enfila sa plus chaude pelisse et se rua dehors à la suite de la fidèle servante.

Le ciel était bas et blanc, prêt à déverser sur la ville déjà enneigée un nouveau lot de lourds flocons, gros comme de minuscules pelotes de neige. C’était le petit matin. Les routes verglacées glissaient. Prudemment, il marchait dans les traces que laissait Tanneke derrière elle et qui, en bonne paysanne qu’aucune intempérie n’effrayait, plantait ses pieds avec vigueur dans l’épais manteau immaculé qui recouvrait les trottoirs étroits.

Ils traversèrent un premier pont en dos-d’âne, puis un second, qui

enjambait les canaux immobiles. L’eau avait gelé et, en l’absence des bateliers, avec leurs clabaudages et leurs jurons à la bouche, un silence inhabituel régnait sur la ville.

Après quelques minutes de marche, ils arrivèrent dans le quartier des Papistes et longèrent le tohu-bohu de la place du marché et son habituel encombrement. Anthony n’était pas mécontent d’éviter cet endroit dont les effluves écœurants de poissons, de viandes avariées ou de volailles faisandées, le spectacle des étals sanguinolents des bouchers ne manquaient jamais de lui donner la nausée.

Ils parvinrent à la maison de briques rouges de l’Ouden Langendijk[1], à l’angle du Molenpoort[2].

Tanneke toqua à la porte qui s’ouvrit sans attendre. Ils traversèrent la cour intérieure, passèrent devant la fontaine tarie par le froid, et s’engouffrèrent dans l’intérieur sombre mais chaud, laissant derrière eux ce maudit vent du Nord qui avait transpercé leurs vêtements et figé leurs traits.

Tanneke quitta Anthony pour vaquer à ses occupations. La maîtresse de maison, dont la retenue cachait le désarroi, vint l’accueillir et, sans un mot, le précéda dans le vestibule dont le moindre pan de mur était recouvert de tableaux, accrochés du sol au plafond. Une profusion de portraits de famille, de peintures de fruits, de marines, de « trognes », de natures mortes et de dessins revêtait les murs de chaque pièce.

Aux bruits qui s’échappaient de la cuisine intérieure, il comprit que toute la famille était rassemblée là, au coin du feu.

Glaciale, Catharina l’accompagna jusqu’au pied de l’escalier et lui fit signe de monter, seul. Son mari avait émis le souhait qu’on l’installât « là-haut », lui apprit-elle avec un soupçon d’incoercible mépris dans la voix. Il l’y attendait.

Arrivé sur le palier exigu, il toqua à la porte et attendit une réponse qui ne vint pas. Il frappa derechef sans obtenir plus de résultat et se résolut à ouvrir. Il passa la tête par l’entrebâillement de la porte dont le grincement sinistre arracha le malade à sa torpeur.

La pièce était plongée dans un oppressant clair-obscur qui laissait seulement deviner le contour des choses.

– Anthony, mon ami, tu es venu ! Je craignais de te manquer ! De grâce, ouvre-moi ces volets, lui enjoignit une voix chevrotante, car la lumière me manque.

Il obéit et se dirigea vers les fenêtres dont il replia les volets en bois. Un faible jour pénétra dans la pièce.

– Il neige, n’est-ce pas ? s’enquit la voix.

– Oui, il neige.

– Cela vaut mieux. Je mourrai sans regret. Comment imaginer que je puisse vivre sans cette lumière que j'ai passé ma vie à peindre ?

L'approche de la mort avait déjà rendu sa peau cireuse et son regard vitreux.

Pour accéder à son ultime caprice, on lui avait installé un lit dans son atelier. Emmitouflé dans une innocente[3], il y était assis, des coussins disposés derrière le dos. Il était entouré, pour ces derniers instants, des objets dont il s'était servi tous les jours pour peindre : ses palettes à la croûte multicolore suspendues à des clous plantés dans le mur, ses toiles encore vierges, ses couleurs, ses pinceaux et ses deux chevalets. Sur l'un d'eux était fixée une toile recouverte d'un linge grossier et non de brocard, signe que la peinture resterait inachevée. Remarquant que le regard de son ami s'y attardait, il l'autorisa à regarder.

Le visiteur souleva le linge : il s'agissait d'un autoportrait. S'il était plus vrai que nature, comme tout ce qu'il peignait, il portait l'empreinte de la mort : un trouble profond dessillait les yeux, qu'il connaissait rieurs et toujours en mouvement, tandis qu'une extrême lassitude les rendait d'une fixité morbide et sans le moindre éclat. Anthony rabattit le tissu et s'en retourna auprès de son ami.

– C'est très réussi, lui mentit-il. Mais que t'arrive-t-il, mon ami ? La semaine dernière, tu te portais encore comme un charme.

– Ah ! C'est la vie qui me tue. Ma femme, ma ribambelle d'enfants, ma peinture… L'heure est venue pour moi de payer mon audace : par mon art, j'ai cru pouvoir impunément voler des instants d'éternité, suspendre l'écoulement du temps et figer ce prodige ; j'en avais oublié que j'étais mortel et que mon sablier continuait à se désemplir, inexorablement. Mais laissons cela… Si je t'ai fait venir, c'est pour mettre nos affaires en ordre. Prends le document que j'ai caché sous mon oreiller : il s'agit de mon testament, l'unique et véritable testament que je rédigerai jamais. Je veux que tu le donnes à mon notaire. Il est prévenu. J'ai déjà réglé ses émoluments. Il saura ce qu'il doit en faire. Ma femme ne doit en aucun cas être au courant, ni personne d'autre. Je veux que tu me fasses une promesse : ne te sépare pas des deux tableaux que tu m'as commandés et qui te représentent.

– Je te promets qu'aussi longtemps que je vivrai, je ne m'en séparerai point. Tu as ma parole.

– Ah, mon ami ! Que ne sommes-nous nés plusieurs siècles plus tard ! Le prochain millénaire verra l'homme plonger au fond des océans, fouiller les entrailles de la Terre et voler jusqu'aux astres. Les machines que ce Léonard de Vinci a inventées ne sauraient demeurer éternellement à l'état d'esquisses. Un jour, ses inventions seront exploitées. Quant à moi, il ne me reste plus qu'à espérer que mes œuvres me survivront. J'ai peint peu de tableaux mais puisse cette

infime quantité recevoir la même postérité promise à l'œuvre du grand Rembrandt !

Il s'interrompit un instant, fatigué d'avoir trop parlé, puis reprit d'une voix haletante :

– Maintenant, prends le livre qui se trouve sur la petite table à côté de la fenêtre. Tu le reconnaîtras. Je veux que tu le dissimules sous ton pourpoint et que tu le sortes de cette maison sans que Catharina le voie. Elle a eu beau tenir les cordons de la bourse, elle deviendrait enragée si elle apprenait qu'il a causé notre ruine. Garde-le précieusement et… et…

Une quinte de toux l'empêcha de poursuivre.

– Je sais, continua Anthony à sa place. Je le garderai comme la prunelle de mes yeux et le transmettrai à qui de droit le moment venu. Nous en avons déjà parlé maintes fois. Maintenant, repose-toi. Tu sais que ton héritage est entre de bonnes mains.

Le malade opina de la tête en guise d'assentiment, secoué par une nouvelle quinte de toux qui le condamnait à se taire. Il ne put qu'ébaucher un geste de la main pour lui faire comprendre qu'il devait prendre congé.

Anthony rejoignit le rez-de-chaussée et abrégea les civilités d'usage à l'égard de la future veuve.

Il sortit de la maison avec le livre qu'il convoitait depuis tant d'années pressé contre sa poitrine, et un sourire qui, pour n'être pas de circonstance, en disait long sur sa satisfaction.

10 heures carillonnaient au clocher de l'Oude Kerk[4] dans laquelle, deux jours plus tard à la même heure exactement, Johannes Vermeer, le « maître de Delft », serait inhumé.

[1]. L'ancienne Longue Digue.
[2]. La porte du Moulin.
[3]. Sorte de robe de chambre.
[4]. La Vieille Église.

I
Le testament du peintre

« La géographie est une imitation
de la peinture de toute la terre connue »

CLAUDE PTOLÉMÉE (110-160)
Geographia.

« La géographie est l'œil et la lumière de l'histoire »

JOAN BLAEU (1596-1673)
Atlas Major.

1

Amsterdam. De nos jours.

Comme chaque matin, Jan allait devoir piquer un sprint s'il voulait attraper le tramway qui le déposerait devant l'université.

Son aversion pour la bicyclette et son manque de ponctualité en faisaient un être à part dans un pays où l'emploi de la première était incontournable et le respect de la seconde une vertu cardinale.

En sortant de chez lui, il n'avait pas oublié de saluer sa voisine au passage. Mme De Boer était déjà fidèle au poste : installée dans son fauteuil roulant, son siamois sur les genoux, elle épiait les allées et venues des habitants du Béguinage. La vieille dame était devenue une figure célèbre de la belle ville d'Amsterdam depuis qu'un photographe non moins célèbre avait eu l'idée de l'immortaliser sur sa pellicule. La carte postale la représentant derrière les petits carreaux de sa fenêtre faisait un véritable tabac et chaque touriste revenait dans son pays avec le visage fripé de Mme De Boer dans sa valise. Ne pas la saluer le matin relevait de l'offense et pouvait ouvrir d'interminables hostilités tant que l'oubli n'était pas réparé et pardonné.

Il arriva à la station juste à temps pour se faufiler par la porte qui allait se refermer. Dix minutes plus tard, le tramway le déposait en face de l'université libre d'Amsterdam. Il avait cinq minutes de retard. Il n'était pas un matin où il n'arrivât ébouriffé et essoufflé devant ses étudiants que sa mise négligée ne laissait pas d'amuser, voire d'attendrir pour quelques-unes d'entre eux. À trente-six ans, Jan était de ces professeurs qui, plus investis de pédagogie que d'autres, transmettaient avec ferveur la matière qu'ils enseignaient – en l'occurrence, le latin et le grec ancien – à leurs disciples. Pour lui, captiver l'intérêt d'un amphithéâtre, même aux rangs clairsemés, était un jeu d'enfant : les langues mortes n'attiraient qu'un nombre restreint de jeunes passionnés que ni la rigueur de l'apprentissage ni l'approfondissement des connaissances n'étaient parvenus à rebuter. Ses poussiéreux collègues de la génération précédente s'efforçaient, eux, d'asséner leurs cours rébarbatifs et d'éviter le moindre contact avec leurs étudiants, supposés être transis d'admiration et pétrifiés par

le respect qu'ils vouaient à leur brillant professeur.

Il donna ses cours avec le même enthousiasme qu'à l'accoutumée, l'esprit cependant diverti de temps à autre lorsqu'il percevait le froissement de la lettre qu'il avait reçue trois jours auparavant et glissée le matin dans la poche intérieure de sa veste. Il était convoqué le soir même chez un notaire pour « ouverture de testament ». Croyant à une méprise, il avait appelé l'étude Ranck & Fils dès réception du courrier pour vérifier. Une voix revêche lui avait brièvement répondu qu'aucune erreur n'avait été commise à sa connaissance et qu'il était attendu lundi à 17 heures précises à l'étude en question. Il était le dernier rendez-vous de la journée.

– Cela a-t-il un rapport avec la mort de ma mère ? insista-t-il.

– Oh !... Toutes mes condoléances, monsieur...

– Non, je vous en prie. Elle est décédée depuis deux ans déjà.

– Ah ! Vous m'en voyez soulagée... Enfin, je veux dire que vous n'êtes sans doute plus dans la détresse dans laquelle un deuil plonge, rectifia-t-elle d'une voix adoucie. Quoi qu'il en soit, non, l'affaire qui nous occupe n'a apparemment rien à voir avec le décès de votre mère. Maintenant, je dois vous laisser, monsieur. À lundi !

Il s'arrêta avec dix minutes de retard devant un vieil immeuble cossu du Prins Hendrikkade[1], au numéro indiqué sur l'en-tête de l'étude notariale, après y avoir jeté un coup d'œil superflu tant il connaissait l'adresse par cœur pour l'avoir lue et relue des dizaines de fois depuis trois jours. Il appuya sur la sonnette et une grille s'ouvrit automatiquement. Il dut presser un second bouton avant de voir une porte s'ouvrir à son tour devant lui. Une fois ce sas de sécurité franchi, il fut accueilli par une femme d'une cinquantaine d'années, dont les cheveux poivre et sel étaient tirés en un chignon sévère. Jan comprit à son « bonsoir » glacial qu'elle était la femme qui lui avait répondu trois jours plus tôt.

L'endroit était décoré de façon ultramoderne, avant-gardiste : d'impressionnantes toiles aux taches de couleurs criardes paraient les murs ; le mobilier avait été façonné dans des matériaux composites. Des tubes au néon zébraient le plafond, donnant à la personne assise dessous un teint qui variait de l'olivâtre au rubicond.

Il n'eut pas le loisir de s'asseoir dans l'un des fauteuils en plastique vert fluo de la salle d'attente que Rosalinde lui avait indiquée d'un index directif. Me Ranck en personne vint l'y retrouver, par une porte dérobée, avec un empressement que son sourire jovial et ses bonnes manières étaient insuffisants à cacher. Après l'avoir gratifié d'une poignée de main moite, il le prit familièrement par le bras et l'entraîna dans son bureau avec toute la célérité que la petitesse de ses jambes lui permettait.

La décoration de la pièce, déclinée en rouge et or, tranchait avec celle qui sévissait ailleurs, sans dénoter un goût plus sûr. Tentures, rideaux et tapis rendaient l'atmosphère étouffante, confinée.

Le notaire referma la porte derrière eux et indiqua à Jan un fauteuil crapaud aux ressorts distendus qui l'engloutit, comme l'aurait fait une nappe de sables mouvants. Jan se sentait tout petit. En face de lui et en contre-haut, le notaire avait délicatement posé son postérieur dans un siège doré à l'or fin, capitonné de velours écarlate.

– Êtes-vous bien installé, monsieur Weimer ?

Jan hocha la tête en guise d'assentiment, sentant monter en lui une tension qu'il redoutait : celle qui précède et accompagne l'annonce d'une nouvelle bouleversante, qu'elle fût bonne ou mauvaise.

[1]. Quai Prince-Hendrik.

2

– Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, vous comprendrez que je doive m'assurer que j'ai la bonne personne en face de moi, monsieur Weimer, commença-t-il avec un sérieux des plus professionnels. Aussi vous demanderai-je d'avoir l'obligeance de me décliner et de me prouver votre identité, votre adresse et votre profession.

Jan s'exécuta comme un automate, tout en lui tendant ses papiers d'identité.

Ces formalités accomplies, le notaire joignit les mains sur son bureau et ses phalanges blanchirent sous la pression de ses doigts. Puis, nerveux et intimidé devant la mission qui lui avait échu, détachant bien ses mots après s'être raclé la gorge et regardant Jan, droit dans les yeux comme pour s'assurer qu'il avait bien toute son attention, il se lança :

– J'ai l'honneur et l'avantage de vous annoncer que vous êtes l'ultime descendant de Johannes Vermeer, l'illustre peintre.

Dans un premier temps, Jan était resté interdit, essayant de digérer la nouvelle, partagé entre la peur qu'il s'agît d'une plaisanterie et l'envie que ce ne fût vrai.

– Vous êtes sous le choc et je le comprends, essaya de le rassurer le notaire. Ce n'est pas tous les jours que l'on apprend une nouvelle de cette importance !

Devant le silence persistant et l'air médusé de son jeune et tout nouveau client, le notaire se mit patiemment en devoir de lui fournir quelques explications complémentaires :

– Nous avons fait appel à un généalogiste renommé pour vous retrouver. Je dois vous avouer que, depuis le début de l'année 2000, date à laquelle nous avons ouvert le document dont je vous donnerai lecture dans quelques instants, nous vous recherchions avec ardeur. Heureusement, si j'ose dire, le récent décès de votre mère – qui, pour notre plus grand bonheur, n'était pas mariée et avait donc conservé son nom de jeune fille – a accéléré le processus. Au fil du temps, le patronyme de « Vermeer » s'est altéré, se modifiant tantôt en « Van der Meer », tantôt en « Van Meren », avant de devenir « Weimer » à la

fin du XVIIIe siècle. Donc, vérifications faites, vous descendez de l'un des onze orphelins que laissa Johannes Vermeer à sa mort, un certain Johannes. Ce dernier avait quitté Delft et s'était installé à Rotterdam avec sa femme pour y exercer le métier de notaire. Bref, nous avons dû remonter à la quatorzième génération pour reconstituer votre arbre généalogique. Je le tiens bien sûr à votre disposition…

– Êtes-vous sûr de ce que vous avancez ? le coupa Jan, que ces explications savantes laissaient toujours incrédule.

– Ab-so-lu-ment, martela Me Ranck en hochant la tête de haut en bas comme pour donner plus de force à ses propos, peut-être aussi un peu vexé que Jan pût émettre des doutes sur son sérieux.

Malgré l'assurance et le ton convaincant du notaire, Jan, toujours en proie au doute, lui demanda :

– Auriez-vous l'amabilité de me rappeler en quelle année est mort Vermeer ?

– En 1675, affirma-t-il avec aplomb.

– Et pourquoi avoir attendu l'an 2000, soit plus de trois siècles, pour lancer des recherches ?

– Nous n'avons fait que respecter les dernières volontés de notre client, répondit-il avec une certaine morgue. Laissez-moi vous donner lecture du document en question… J'en ai une transcription ici.

Il ouvrit un dossier et en sortit une feuille qu'il lut à voix haute :

– Moi, Johannes Vermeer, né le 29 octobre 1632 à Delft de Reynier vos Vermeer et de Digna Baltens, remets ce jour mon testament à mon ami Anthony Van Leeuwenhoek afin qu'il le dépose entre les mains de mon notaire, j'ai nommé Me Johannes Ranck. J'entends que ce testament, que je ne destine nullement à ma descendance directe, ne soit pas ouvert avant le prochain millénaire, estimant que ce qu'il contient ne revêtira de véritable valeur qu'aux yeux d'une génération qui bénéficiera des progrès accomplis par la technique et la science. Une génération qui voyagera dans l'espace, sondera le cœur de la terre et le fond des océans. Ceci est ma dernière volonté. Fait le 13 décembre en l'an de grâce 1675.

Vous l'aurez compris, enchaîna le notaire, j'appartiens à une lignée, que dis-je ? une dynastie ! de gratte-papier qui officie depuis trois cent cinquante ans. Ce document a été transmis de génération en génération au sein de l'étude. Je dois vous avouer que feu mon père, dont j'ai repris la charge, s'était montré négligent et que, sans la vigilance de l'un de mes collaborateurs, ce titre dormirait encore au fond d'une armoire, égaré parmi nos archives. Bien entendu, son authenticité a été certifiée. Il va sans dire qu'il revêt en lui-même une valeur inestimable. Il est rédigé de la main de Johannes Vermeer et porte sa signature. C'est une pièce unique au monde. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, il me semble opportun qu'il reste la propriété de

notre étude.

Jan se dit que le notaire ne perdait pas le nord mais n'y vit « aucun inconvénient » et se tut. Interprétant son silence comme un accord, ce dernier appuya sur un bouton de l'interphone posé sur son bureau :

– Monsieur Van der Dorssen, pouvez-vous venir dans mon bureau séance tenante, je vous prie ?

Quelques instants plus tard, les rejoignit un vieil homme grand et émacié, au dos voûté, semblant surgi d'un autre siècle avec son binocle, sa lavallière percée d'une épingle de cravate en or, et sa canne à pommeau d'argent en forme de tête de lion sur laquelle il s'appuyait en clopinant.

– Mon cher Cornelis, je vous présente monsieur Jan Weimer.

Ce dernier s'inclina obséquieusement devant Jan.

– J'aimerais que vous traduisiez au pied levé le pli dont il est l'heureux bénéficiaire.

Puis, se tournant vers Jan :

– Il est sans aucun doute rédigé, comme le précédent, en hollandais du XVIIe siècle ; c'est pourquoi j'ai besoin de m'adjoindre le concours de mon premier clerc pour lequel cette langue n'a aucun secret. Le gothique, ce n'est pas mon truc, si vous me permettez l'expression ! plaisanta-t-il, bon enfant, pour détendre l'atmosphère.

Il extirpa d'une enveloppe en papier kraft un parchemin jauni, savamment replié et clos par un cachet de cire. S'armant de son coupe-papier, le notaire, dont la sueur commençait à perler au front, le fit sauter avec d'infinies précautions et ouvrit le pli. Le papier était d'une telle finesse que, de son siège, Jan pouvait y voir les caractères tracés à l'encre noire en transparence.

Rudolph Ranck le tendit du bout des doigts à son clerc qui le prit comme s'il pinçait les ailes délicates et fragiles d'une libellule.

– Allez-y, Cornelis, vous pouvez en commencer la lecture, lui enjoignit-il. Dieu seul sait quel secret nous allons y apprendre ! ajouta-t-il, visiblement excité à la perspective de ce qui les attendait et le sortait de sa morne routine.

Cornelis Van der Dorssen se mit à parcourir le document de haut en bas sans en donner lecture.

– Alors, s'impatientait Rudolph Ranck, vous nous le lisez, oui ?

– Excusez-moi, c'est que certains caractères ont été altérés par le temps et sont difficiles à déchiffrer… Ne m'en tenez pas rigueur si la traduction que je vous en donne vous paraît approximative. Je vais faire de mon mieux pour traduire au fur et à mesure. Voilà…

Rectifiant la position de son binocle qui avait glissé sur son nez, il déclama le texte d'une voix puissante qui contrastait avec son

physique malingre.

– *Moi, Johannes Vermeer,* se mit à lire le clerc, *je porte en toute confidentialité à la connaissance de ma lointaine descendance deux tableaux parmi la cinquantaine que j'ai peints dans ma vie. Leur sujet est un savant dans son cabinet de travail : l'un étudie les astres ; l'autre, la Terre. Mon ami Anthony Van Leeuwenhoek en a été le modèle et l'instigateur.*

Je ne lègue point la propriété de ces deux œuvres mais le secret qu'elles recèlent. Elles sont les deux morceaux d'un même message que j'ai cru bon de dissocier dans la crainte qu'il ne soit déchiffré par l'un de mes contemporains, à une époque qui n'en est pas digne. En effet, ni les souverains qui nous dirigent, ni les Églises qui nous guident ne sont prêts à connaître ce secret. La cupidité des uns et la défiance des autres empêchent qu'il soit divulgué.

À toi, donc, futur rejeton de mon sang, je dis :

Pour le découvrir, tu devras les décrypter ensemble : l'une sans l'autre et les pistes seraient brouillées. Tu trouveras des indices, dispersés dans ces compositions, qui, mis bout à bout, te mèneront à connaître la splendide découverte que mon ami Anthony et moi avons faite.

Cependant, prends garde ! Sache que le secret que je te livre, non content de m'avoir ruiné, a aussi en son temps causé la perte du grand Rembrandt Van Rijn, dont je me contente de prendre la suite.

Je forme le souhait que ce secret tombe entre de bonnes mains mais ne dit-on pas que « bon sang ne saurait faillir » ?

Je te souhaite bonne chance et bon courage, à toi dont j'ignore tout.

– C'est tout ? était intervenu Me Ranck.

– Non, c'est signé et, sous la signature, il y a une sorte de *nota bene*, rédigé en latin, lui répondit Cornelis.

– Et que dit-il ? s'enquit le notaire avec impatience.

– *In libris veritas*, ânonna le clerc, vraisemblablement ignorant du sens de ces trois mots.

Jan faillit s'étrangler. Le notaire et son clerc se tournèrent vers lui et le questionnèrent à l'unisson :

– Ces mots évoquent-ils quelque chose pour vous ?

– Cette sentence signifie : « La vérité est dans les livres. » Ma mère ne cessait de répéter cette phrase. Je ne l'avais plus entendue dans la bouche de quelqu'un depuis sa mort.

L'émotion submergeait Jan qui n'avait plus qu'une hâte : quitter ce bureau et prendre l'air. Il dut cependant patienter. Me Ranck le retint, tandis qu'il congédiait Cornelis avec des airs de conspirateur.

Déconcerté par l'opacité du message, il voulait à tout prix assurer Jan de son entière discrétion. Il était tenu au secret professionnel : aucun des mots échangés entre les trois hommes ne sortirait jamais de cette pièce.

3

Jan n'eut que le temps de foncer chez Gall & Gall[1] avant que le magasin ne fermât à 18 heures. Il opta pour un vin espagnol corsé que Saskia goûtait particulièrement.

Elle organisait une fête à laquelle elle avait convié trente personnes en l'honneur de son trentième anniversaire.

Il passa prendre une douche et se changer chez lui. Il avait besoin de s'éclaircir les idées et Saskia le connaissait assez pour savoir qu'il était toujours en retard. Il arriva à 19 h 30 à l'appartement qu'elle habitait depuis peu sur le Prinsengracht[2], non loin de la maison d'Anne Franck.

Il se faufila parmi l'assemblée, distribuant distraitement bises et poignées de main, jusqu'à la cuisine où il savait trouver Saskia. Dès qu'elle l'eut aperçu, elle lui fit signe de la rejoindre. Il lui tendit la bouteille de vin qu'elle ignora pour le gratifier d'un baiser fougueux :

– Toujours aussi ponctuel, le taquina-t-elle en lui pinçant la joue.

Renonçant à se justifier, il se contenta de sourire et posa la bouteille sur la table. Dans ce genre de soirées, il savait qu'il lui serait impossible de s'approcher ensuite d'elle à moins d'un mètre ou de lui parler, ne fût-ce qu'un instant. Résigné, il sortit sur le balcon désert qu'un vent glacial balayait. Le canal s'étendait à ses pieds, calme et paresseux. Le spectacle de l'eau ne manquait jamais de l'apaiser mais aussi de le rendre nostalgique, voire mélancolique. Il repensa à sa mère – il n'arrêtait pas, depuis tout à l'heure –, à la tendresse débordante qu'elle lui avait prodiguée tout au long de son enfance, à l'amour sans bornes qu'il lui avait porté jusqu'au dernier jour, jusqu'à sa disparition brutale.

Éminente archéologue, elle prenait toujours les précautions nécessaires pour pratiquer une fouille dans des conditions optimales de sécurité. Et pourtant, l'épouvantable accident s'était produit. Elle était couchée par terre en train d'épousseter le sol à la recherche d'un nouveau vestige lorsque le lourd échafaudage sous lequel elle se trouvait s'était effondré. Une poutrelle en acier lui avait fracassé le crâne sans la tuer sur le coup. Elle avait plongé dans un coma

irréversible. Il avait fait rapatrier sa mère, si tant est que la femme invalide au regard vide qu'il découvrit à sa descente d'avion fût encore sa mère. Le médecin qui la soignait avait été formel : il eût fallu un miracle pour qu'elle retrouvât un jour un semblant de lucidité. Plus confiant en sa propre expérience que dans les miracles, il avait proposé à Jan de pratiquer l'euthanasie.

Jan se reprit quand il sentit le sel de ses larmes venir lui picoter les yeux. Il fit un effort pour penser à elle vivante. Si elle l'avait été aujourd'hui, elle aurait connu le plus beau jour de sa vie : appartenir à la lignée des Vermeer ! Il imaginait avec quelle fierté elle aurait accueilli la nouvelle ! Lorsqu'elle se sentait triste ou anxieuse, elle prenait la direction du Rijksmuseum et se rendait sans détours, méprisant l'imposante *Ronde de nuit* de Rembrandt, dans la galerie qui abritait entre autres les tableaux de Vermeer. Il se souvenait du musée avant que sa restauration ne fût entreprise, de ses parquets de chêne à la délicieuse odeur de cire et de ses bancs de bois encaustiqués. Sur celui qui faisait face à *la Laitière*, sa mère s'asseyait en tailleur, les deux mains pendant dans le vide entre ses jambes repliées sous elle. Une lumière naturelle zénithale éclairait le tableau comme il méritait de l'être : en toute simplicité. Oubliant l'inconfort du siège, elle s'abîmait dans la contemplation du petit tablier bleu. « Il est tout l'univers à lui seul », lui avait-elle chuchoté un jour.

– Merci pour le cadeau. C'est très joli.

C'était Saskia. Elle avait enroulé autour de son cou l'écharpe en cachemire vert tilleul qu'il lui avait offerte la veille, en tête-à-tête.

– Qu'est-ce que tu fais là, tout seul, dans le froid ? Toi, tu penses à ta mère, poursuivit-elle.

– Comment le sais-tu ?

– Quand tu as cet air de petit enfant perdu, je sais que tu penses au plus grand amour de ta vie.

– Oui, acquiesça-t-il, mais pas pour les raisons que tu crois…

Il dut attendre que les derniers invités se fussent en allés pour lui raconter son étrange rendez-vous chez le notaire.

[1]. Négociant en vins et alcools.

[2]. Canal des Princes.

4

Sitôt rentré chez lui, l'homme passa un appel à l'étranger.

– Ça y est, le testament a été ouvert, annonça-t-il à son interlocuteur qui avait décroché sans que la sonnerie n'ait eu besoin de retentir.

Son appel avait de toute évidence été attendu avec la plus grande impatience.

– Alors, quelle en est la teneur ? demanda la voix, glaciale, dans laquelle perçait néanmoins un vif intérêt.

– Eh bien… commença l'homme, peu sûr de lui, cela risque d'être plus compliqué que ce à quoi nous nous attendions… Mais je suis certain que nous avons eu raison d'attendre que le testament soit ouvert, plutôt que de le subtiliser, comme vous l'aviez suggéré. Cette pratique eût été contraire à mon respect de la déontologie et à mon sens du devoir.

– Pourriez-vous en venir au fait ? le coupa l'homme, agacé.

– J'avoue que les instructions contenues dans le testament sont très floues et que je suis incapable de savoir à quel mystérieux secret elles peuvent bien se rapporter…

– Avez-vous toujours en tête les dispositions exactes du testament ? le coupa-t-il, énervé.

– Oui, je m'en souviens parfaitement. J'ai une excellente mémoire et…

– Je vous écoute ! ordonna-t-il, au comble de l'exas-pération.

Sans s'être jamais vus, la façon dont les deux hommes se parlaient mettait en évidence qu'ils ne pouvaient se supporter. Le Hollandais ne tolérait pas que l'on puisse s'exprimer en anglais avec un tel accent qui roulait les « r » et l'étranger se lamentait de devoir collaborer avec un tel attardé – mais cet imbécile avait l'avantage d'être sur place et était réputé, renseignements pris, pour être extrêmement docile.

Il ne se fit pas prier une seconde fois et récita dans les moindres détails le contenu du testament.

– Le bénéficiaire, ajouta-t-il, a en outre réagi à une phrase de façon

étonnante. Il nous a dit que sa propre mère avait pour habitude de l'employer.

– Et seriez-vous assez aimable pour me dire de quelle phrase il s'agit ?

– Bien sûr : *in libris veritas*. C'est du latin et ça veut dire…

– Je sais ce que cela veut dire, le coupa-t-il. Très bien, voici ce que vous allez faire : surveillez ce Jan Weimer et débrouillez-vous pour être au courant de l'avancée de ses recherches. Il nous manque un élément qu'il doit posséder. Je veux qu'il soit surveillé jour et nuit. Vous m'avez bien compris ? Jour et nuit ! Avez-vous de quoi noter ?

– Oui.

– Je vais vous donner les coordonnées d'un homme fiable qui fera l'affaire.

Il répéta, puis inscrivit un numéro de téléphone et un mot de passe sur un calepin avant que l'on ne lui raccrochât au nez sans même l'avoir salué.

*

* *

L'homme téléphona aussitôt au « maître » pour le tenir au courant de l'évolution de la situation et, s'exprimant dans sa langue natale :

– Je viens d'avoir notre « ami » en Hollande et je crains que les choses ne prennent plus de temps que prévu, prévint-il. J'ai peur que nous ne soyons sur une fausse piste…

– Non, le fils de Lara Weimer ne peut pas être une « fausse piste », lui affirma-t-il, catégorique, en faisant craquer ses phalanges les unes après les autres. Nous allons apprendre de lui ce que nous n'avions pu apprendre de sa mère. J'en suis persuadé.

*

* *

Les deux hommes s'étaient rencontrés des années auparavant à Athènes.

Le Cercle de Poséidon, société secrète à laquelle ils appartenaient, remontait à l'Antiquité et avait connu son heure de gloire sous la Renaissance, avant d'avoir été officiellement dispersé par la répression papale.

Selon leur philosophie, la création du monde se résumait ainsi : l'esprit avait précédé la matière, et non l'inverse.

Fondamentalement idéalistes, ses membres soutenaient la doctrine

de Platon pour lequel les idées étaient « les choses qui existent vraiment » et combattaient celle, réaliste, d'Aristote.

Pour eux, le monde n'était pas divisé selon un clivage « nord/sud », « riches/pauvres » ou « gauche/droite », mais « platoniciens/ aristotéliciens », et ce, depuis plus de deux mille cinq cents ans.

Platon et Aristote avaient été à l'origine de deux modes de pensée distincts. Leur affrontement offrait une grille de lecture différente de l'histoire de l'humanité. Et l'Histoire, qui était le témoin privilégié et l'arbitre ultime de cette lutte, avait vu le plus souvent le réalisme l'emporter sur l'idéalisme.

Avec Aristote, le règne des Faits avait succédé à celui des Idées. Aristote était parti de la même observation que Platon : les choses sensibles – c'est-à-dire objets, végétaux, minéraux et êtres vivants, toutes ces choses qui nous entourent et font notre quotidien. Mais il avait proposé une variante de taille : au lieu de s'en tenir à l'Absolu décrit par son maître, selon lequel les « choses sensibles » étaient à l'image d'une Idée – parfaite, éternelle et immuable –, Aristote introduisait l'observation et l'expérience dans la pensée et ouvrait ainsi la voie au pragmatisme : tout était en changement perpétuel. Sa philosophie s'attachait à prouver que tout naissait, évoluait et finissait par disparaître un jour ou l'autre ; elle menait à l'action.

De là étaient nées deux visions antagonistes du monde qui, pour les siècles des siècles, allaient pousser des hommes à se combattre et à s'entretuer pour faire triompher *leur* vérité. Guerres et révolutions avaient été le champ de bataille favori de ces deux conceptions.

En effet, la contestation d'un idéal – autrement dit, le platonisme – avait fréquemment mis à bas l'ordre établi et changé le cours de l'histoire. La réaction des pragmatiques – les aristotéliciens – avait quant à elle consisté à recréer à leur avantage de nouvelles règles de stabilité pour la société jusqu'à la confrontation suivante…

L'Église, et en particulier l'Église catholique romaine, ne s'y était pas trompée et s'était lancée dans la bataille. Elle avait choisi son camp et élu son champion. Tout avait commencé au IIe siècle avec Numenius d'Apamée qui avait qualifié Platon de « Moïse qui parle attique ». Platon, tout d'abord annexé par les Pères de l'Église pour leur servir à combattre l'ancien ordre polythéiste, fut ensuite relégué aux oubliettes. Une fois évacuée la pensée platonicienne, le revirement put avoir lieu avec Thomas d'Aquin au XIIIe siècle qui fit d'Aristote le penseur de référence de l'Église. La récupération d'Aristote par l'Église avait permis à celle-ci de justifier, puis d'asseoir, son pouvoir temporel. Encore récemment, dans son encyclique *Fides et ratio*[1] de septembre 1998, le pape Jean-Paul II avait souligné l'importance de sa philosophie dans la transmission du savoir !

La bataille entre Platon et Aristote n'avait cessé de faire rage, symbolisée à jamais par une fresque de Raphaël, intitulée *L'École d'Athènes*, représentant Platon le doigt pointé vers le haut et Aristote la main dirigée vers le bas. Cette fresque, commande de Jules II, trônait au Vatican dans la Stanza, la pièce où le pape signait ses brèves et ses bulles et où se trouvait sa bibliothèque privée.

Aristote avait donc gagné la bataille… mais pas la guerre. C'était du moins la raison d'être du Cercle de Poséidon qui ne désarmait pas face au réalisme aristotélicien, mais attendait son heure pour faire triompher, de façon définitive, l'idéalisme platonicien.

Pour les assister dans leur tâche, il leur arrivait souvent de se servir de personnes qui ignoraient tout de l'existence du Cercle et se montraient en général des plus obéissantes, comme ce Hollandais qui était en possession d'une information capitale sans en connaître les tenants ni les aboutissants.

Leur combat, et les enjeux qui en dépendaient, les conduisaient à supprimer sans hésitation toute personne qui se mettait en travers de leur route, ne leur était plus d'aucune utilité, ou encore, les devançait.

[1]. Foi et raison.

5

– C'est le scoop du siècle ! s'exclama Saskia qui, après avoir attentivement écouté le récit de Jan, avait recouvré sa fibre journalistique. On met la main sur le dernier descendant de Vermeer plus de trois cents ans après sa mort ! J'imagine déjà la une du journal demain !

– Ne t'emballe pas. Il n'y aura aucun écho de cette affaire nulle part.

Saskia, journaliste d'investigation à *La Voix du peuple*, l'un des plus grands quotidiens nationaux, ne put s'empêcher d'exprimer son dépit :

– Tu veux dire que tu vas garder cette nouvelle pour toi ! Tu n'es qu'un égoïste doublé d'un ingrat ! Figure-toi que ça intéresserait tout le monde de savoir que l'un des plus grands peintres flamands a un héritier vivant aujourd'hui.

– Tu parles d'un héritage ! Je suis victime du premier rébus pictural de l'histoire, oui ! Si au moins j'avais la moindre idée de ce dont il s'agit. Mais je ne dispose d'aucune piste. Je te rappelle que je n'ai pas hérité des tableaux, qui valent une fortune aujourd'hui, mais du secret qu'ils cachent et, jusqu'à preuve du contraire…

– Et moi qui croyais que tu m'aimais ! le coupa-t-elle.

– Que vient faire l'amour là-dedans, Saskia ? lui demanda-t-il, en levant les yeux au ciel.

– Voilà deux ans que nous sommes ensemble, voilà trois années que je trime comme une forcenée dans ce journal pour me faire un nom. Tu me livres sur un plateau d'argent une nouvelle sensationnelle qui pourrait faire de moi la journaliste de l'année et tu refuses que je la diffuse ! J'avoue que je ne te comprends pas…

– Je ne veux pas livrer cette histoire en pâture à des journalistes peu scrupuleux…

– Merci du compliment !

– Saskia, cesse de m'interrompre à tout bout de champ, s'il te plaît. À des journalistes peu scrupuleux, disais-je, tant que j'ignore de quoi il retourne. Ce qui me trouble le plus est cette dernière phrase : *in libris*

veritas. Ma mère vouait une véritable adoration à la peinture de Vermeer. Savait-elle qu'elle descendait de lui ou n'était-ce qu'une de ces intuitions, de ces prémonitions, qu'elle éprouvait parfois ?… J'ai besoin d'en savoir plus, ajouta-t-il en se levant.

– Tu pars ?

– Oui, répondit-il fermement tout en sachant à quoi s'attendre.

– Tu ne restes pas dormir avec moi le soir de mes trente ans ! s'écria-t-elle, ulcérée. Tu n'es qu'un goujat, Jan Weimer ! Et inutile de m'appeler pour te faire pardonner, cette fois-ci !

Elle le raccompagna d'un pas vif à la porte, qu'elle claqua de toutes ses forces après qu'il l'eut franchie. Saskia s'emportait facilement mais il savait qu'elle n'était pas rancunière : d'ici deux jours, elle aurait oublié cette dispute.

Jan connaissait Saskia depuis deux ans mais refusait obstinément de vivre avec elle. Il ne voulait pas quitter la maison dans laquelle il avait grandi et encore moins qu'une autre femme que sa mère y mît autre chose que les pieds. S'il était revenu habiter la maison familiale, c'était pour y vivre *seul*.

Dix minutes plus tard, tandis qu'il composait le code de la porte d'entrée, un homme lui demanda du feu.

« Je ne fume pas, désolé », dit-il en poussant le lourd portail qui dérobait le Béguinage à la vue des passants.

Il n'était ouvert au public que de 10 heures à 17 heures afin de permettre aux touristes d'assouvir leur curiosité et aux riverains de préserver un semblant d'intimité. Jan adorait cet endroit, cet îlot de verdure et de calme au cœur d'Amsterdam, avec son jardin entouré de maisonnettes. Il traversa le porche dallé, de style gothique, avec ses élégantes croisées d'ogives. Il descendit la courte volée de marches qui aboutissait à une seconde porte, puis s'engagea dans la petite allée, passant devant la chapelle catholique puis l'église réformée. Les réverbères étaient éteints et il se dirigeait dans l'obscurité avec l'assurance d'un habitué des lieux. Mme De Boer était couchée depuis belle lurette, les rideaux blancs opaques hermétiquement tirés derrière ses fenêtres.

Jan habitait une étroite maison de deux étages dont la façade en briques portait la date de construction : « ANNO 1675 ». Elle était surmontée d'un pignon en forme de cloche qui abritait des combles.

Le testament en main, il grimpa l'escalier raide et étroit, et se rendit directement au second étage, entièrement occupé par une bibliothèque.

Il y pénétra comme un fidèle dans un sanctuaire : avec respect et

dévotion. Cette pièce était l’œuvre de Lara. Sa mère avait mis des années à la constituer, ne disposant au début que d’une centaine d’ouvrages transmis au sein de la famille, de génération en génération. Des rayonnages en bois couraient du sol au plafond sur tous les murs.

À côté de la porte, une armoire vitrée protégeait les volumes les plus anciens et les plus fragiles de la poussière et des variations de température. Il tâtonna sur le dessus, derrière la corniche, à l’endroit où sa mère cachait la clé. Il lui était strictement défendu d’ouvrir le meuble lorsqu’il était enfant et sa mère avait gardé l’habitude d’enlever la clé de la serrure et de la conserver en hauteur. Elle s’y trouvait toujours. Des moutons de poussière y étaient accrochés dont il la débarrassa en soufflant dessus. Il ouvrit la porte en verre dans l’épaisseur de laquelle était enchâssé un cadran indiquant la température intérieure et le taux d’hygrométrie. Il déplaça plusieurs volumes qui se trouvaient sur l’étagère du bas, dont il se souvenait qu’elle était équipée d’un double fond. Le compartiment était vide. Il y déposa le testament.

Les autres livres de la pièce étaient rangés par thèmes, puis dans l’ordre alphabétique. Jan se dirigea tout de suite vers les rayons qui regroupaient les ouvrages sur les beaux-arts. À la lettre « V », étaient rangés des dizaines d’ouvrages. Il commença par en sélectionner quelques-uns qui, plus volumineux que les autres, lui parurent faire référence en la matière. Il en fit une pile qu’il posa sur le bureau et commença à compulser le livre qui se trouvait sur le dessus.

6

Saskia ne décolérait pas. Si elle ne parlait pas à quelqu'un sur-le-champ, elle en avait pour la nuit à ronger son frein, toute seule dans son coin. Elle appela Britt, sa meilleure amie et confidente, mais ce fut son répondeur qui se déclencha à l'autre bout du fil. Saskia raccrocha sans laisser de message. Britt avait quitté la soirée en compagnie du beau Joos, aussi y avait-il des chances pour qu'elle fût dans ses bras.

Résignée, elle attrapa son calepin et un stylo, puis empoigna les deux oreillers, le sien et celui sur lequel Jan aurait dû poser sa tête, pour les caler derrière son dos. Personne ne l'empêcherait d'écrire cet article !

Trouver le titre lui prit dix minutes, un titre sensationnel. Ensuite, sa main eut du mal à suivre les idées qui se présentaient à son esprit et se bousculaient en un flot impétueux. La colère qui l'animait plus tôt avait généré en elle une inspiration débordante : elle trouvait le mot juste, la phrase percutante sans qu'il lui fût besoin de se fatiguer les méninges. Une heure plus tard, elle éteignait la lumière, satisfaite du travail accompli : elle venait de commettre un article qui allait faire du bruit et d'elle, une journaliste avec laquelle il faudrait désormais compter…

7

Il était 5 heures du matin quand Jan fut réveillé par le tambourinement de la pluie contre les vitres. Dans son demi-sommeil, il avait pris ce bruit pour une multitude de mains frappant à sa porte. Il s'était endormi sur le bureau, la joue gauche écrasée contre la page d'un livre ouvert. Se frottant les yeux, il reprit ses esprits et relut ses notes.

Il avait bien avancé et identifié les deux tableaux que Vermeer évoquait dans son testament. Sur la cinquantaine de tableaux que l'artiste affirmait avoir peints, seuls trente-quatre étaient parvenus jusqu'à nous. Les deux œuvres en question, qui n'avaient pas été baptisées à l'époque par Vermeer, étaient désormais connues sous les noms suivants : *L'Astronome*, exposé à Paris au musée du Louvre, et *Le Géographe*, propriété du Städelsches Kunstinstitut am Main de Francfort.

Seuls tableaux du peintre à représenter un homme, leurs parcours avaient été tumultueux : vendus ensemble en 1713 lors d'une enchère publique à Rotterdam, ils passèrent de main en main avant d'être définitivement séparés en 1797. Ils apparurent ensuite dans plusieurs ventes publiques et voyagèrent dans toute l'Europe : en France, en Angleterre, en Italie, en Autriche… En 1938, lors du pillage des biens juifs par les nazis, *L'Astronome*, alors propriété de la famille Rothschild, fut saisi sur ordre d'Hitler. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, il fut miraculeusement retrouvé intact dans une mine de sel ! Il n'avait rejoint les collections du Louvre qu'en 1983.

Jan découvrit avec étonnement que ces tableaux avaient fait couler beaucoup d'encre et provoqué de stériles querelles de spécialistes. S'agissait-il ou non de « pendants » ? Qui était le modèle ? Ces questions et les théories développées pour tenter d'y répondre avaient créé un net clivage dans le petit monde des spécialistes ès peinture flamande du XVIIe siècle. Jan, lui, détenait la réponse à ces interrogations : représentant tous deux Anthony Van Leeuwenhoek, ils constituaient bien des « pendants », c'est-à-dire une paire indissociable qui narrait un récit dont les faits se complétaient et se répondaient mutuellement. Ici, leur champ d'observation couvrait la terre et le ciel,

soit la totalité de l'univers, connu ou inconnu.

Quant aux instruments et éléments de décoration que Vermeer y avait minutieusement reproduits, ils avaient été passés au crible et à leur tour largement identifiés par nombre d'experts.

L'intérêt et l'engouement que suscitaient ces toiles de par le monde étaient incroyables. Jan fut soulagé de se rendre compte que le travail lui avait été mâché, ce qui lui simplifierait la tâche.

En revanche, la vie de Vermeer était une énigme. On ignorait jusqu'à l'identité de son maître en peinture et rien n'établissait qu'il eût entretenu des liens quelconques avec Anthony Van Leeuwenhoek, le découvreur des globules rouges et des spermatozoïdes, pourtant né la même année que lui dans cette petite ville qu'était Delft. Seuls de rares événements et documents officiels émaillaient une biographie réduite à une peau de chagrin. Baptisé le 31 octobre 1632 dans la Nouvelle Église de Delft, alors protestante, il était donc né quelques jours avant sans que l'on sache quand exactement. La date précise de son décès était tout aussi floue, les archives de sa ville natale et de ses églises se bornant à mentionner la date de son inhumation en la Vieille Église catholique le 15 décembre 1675. La publication des bans de son mariage avec Catharina Bolnes le 5 avril 1653 indiquait que la cérémonie s'était déroulée à une heure de marche de Delft, à Schipluyden, village en majorité catholique alors que les Provinces-Unies étaient officiellement devenues calvinistes depuis 1619. C'est à cette occasion, le 20 avril, que Vermeer, issu d'une famille calviniste, s'était converti au catholicisme. Le 29 décembre de la même année, les registres de la guilde de Saint-Luc de Delft[1] y certifiaient son admission en tant que maître. Le 23 avril 1672, il comparaissait devant un notaire de La Haye afin d'expertiser une collection de tableaux signés Michel-Ange, Titien ou encore Raphaël. Dans le seul texte rédigé de sa main qui nous soit parvenu, il déclarait, sûr de lui : *Lesdits tableaux non seulement ne sont pas de remarquables peintures italiennes, mais bien au contraire des objets sans aucune valeur, des tableaux de qualité exécrable, ne valant pas le dixième du prix proposé.* Cette brillante critique avait visiblement sonné le glas de sa récente et courte carrière d'expert.

Hormis ce texte, aucun document de sa main ne lui avait survécu : ni correspondance, ni notes de travail, ni croquis ou études préparatoires. Jan comprenait désormais l'exceptionnelle rareté du testament exhumé des archives notariales et l'insistance de Me Ranck à en demeurer l'heureux propriétaire.

Au fil de ses lectures, la curiosité l'avait emporté sur le découragement qu'il avait ressenti au début. Il était désormais convaincu qu'un réel mystère planait sur ces deux tableaux, mystère qu'il était maintenant avide de percer.

Il reprendrait ses recherches le soir même, dût-il passer plusieurs nuits dessus.

Lorsqu'il éteignit la lumière pour aller se coucher, un homme, posté en face de sa maison, alluma une cigarette et s'en alla.

[1]. Syndicat des artistes de la ville.

8

Saskia avait fait sonner son réveil plus tôt que d'ordinaire afin d'être de bonne heure au journal et d'avoir le temps de taper son papier avant l'arrivée de son rédacteur en chef.

Dès qu'il eut mis les pieds dans la salle de rédaction, elle lui emboîta le pas jusque dans son bureau dont elle referma la porte derrière elle, anxieuse qu'un collègue trop curieux ne lui piquât son scoop.

Elle abrégea les salutations et déposa l'article devant De Jong. Cet homme devait certainement avoir un prénom mais tout le monde, même ses plus proches collaborateurs, l'ignorait et l'appelait par son nom de famille. Les paris allaient bon train au sein du journal – de la femme de ménage à la direction – pour découvrir ce fichu prénom : la cagnotte frôlait la rondelette somme de 1 500 euros.

– De quoi s'agit-il, mademoiselle Jansen ? l'interrogea-t-il en s'asseyant sans lui proposer d'en faire autant.

– J'ai eu vent, pas plus tard qu'hier soir, d'une information du tonnerre. Je vous laisse jeter un coup d'œil au titre, vous comprendrez tout de suite.

De Jong s'empara du papier que lui tendait Saskia et y jeta un rapide coup d'œil.

– Je vois, en effet. Un titre accrocheur, je vous félicite !

Saskia, étonnée de ce compliment dans la bouche d'un homme qui en était avare, s'enhardit :

– C'est une information qui ne va pas seulement passionner les amateurs d'art, mais notre pays tout entier, aux yeux duquel Vermeer est l'un des plus beaux fleurons de l'art flamand ! Nous sommes en droit de nous attendre à des répercussions internationales !

– Je partage votre enthousiasme mais laissez-moi au moins lire l'article.

Au supplice, elle dut patienter avant que De Jong ne relevât la tête :

– Nous ne devons pas nous emballer. De qui tenez-vous cette information ?

– D’un ami à moi, lui répondit-elle, évasive – mais c’était sans compter avec l’esprit fouineur de son chef.

– Mais encore ? insista-t-il.

– En fait, il est à la fois mon informateur et M. X dont je parle dans l’article. Il désire garder l’anonymat, du moins pour l’instant.

– Voulez-vous dire qu’il ne souhaite pas que cette nouvelle s’ébruite ? s’enquit-il en relevant les sourcils, sceptique. Vous n’êtes pas sans ignorer que notre déontologie nous oblige, nous autres journalistes, à vérifier nos sources et à être capables de les citer.

– J’en suis consciente, acquiesça-t-elle docilement. C’est pourquoi j’ai pris la précaution de masquer son identité. Son anonymat étant préservé, il ne pourrait s’attaquer à nous sans justement y renoncer, ce à quoi il ne tient pas.

– Je vois… Il vous a donc fait part de cette nouvelle sans pour autant vous autoriser à la divulguer, si je comprends bien.

– C’est un peu ça, oui, reconnut-elle.

– Cet homme est-il une simple relation ou vous est-il plus proche ? insista encore De Jong.

– En fait, c’est mon petit ami, finit par avouer Saskia, rougissante.

– Je vois… Vous vous exposez donc plus, selon vous, à une querelle d’amoureux qu’à un risque de représailles judiciaires à l’encontre de notre journal, si je comprends bien ?

– Tout à fait, je connais Jan…

– Jan ? s’étonna-t-il. Le garçon que j’ai croisé l’autre soir en votre compagnie ?

Saskia avait oublié qu’ils avaient fait connaissance quinze jours auparavant. Elle dînait au restaurant avec Jan quand De Jong et son épouse y avaient fait leur apparition. Croyant tenir l’occasion providentielle de décrocher la cagnotte, Saskia s’était signalée à leur attention par d’amples gestes des bras et leur avait présenté Jan. Convaincue que sa femme ne manquerait pas de parler de lui ou de s’adresser à lui en utilisant son prénom, elle s’était lancée dans une conversation improvisée, sans queue ni tête, qui avait tourné court, à son grand désarroi : déjouant le piège tendu par Saskia, De Jong avait pris sa femme par le bras et l’avait entraînée au fond du restaurant où des amis les attendaient. Raté !

– Oui. Il sera mécontent que j’aie raconté son histoire sans son accord, mais je peux vous certifier qu’il n’entreprendra aucune démarche fâcheuse à l’encontre de *La Voix du peuple.*

– Bien, laissez-moi votre article. Je le relirai et vous donnerai ma réponse tout à l’heure. Ce sera tout…

Saskia prit congé, soulagée de n’avoir pas essuyé un refus

catégorique. Elle savait que De Jong ne résisterait pas à la tentation de publier un tel scoop, quels que soient les risques encourus, d'autant plus que le journal, dont les ventes étaient en chute libre depuis plusieurs mois, en avait bien besoin. Elle était confiante : elle avait ferré le poisson, l'opportunité qui s'offrait au rédacteur en chef de sauver son siège ferait le reste.

9

Le mardi, Jan terminait ses cours à 15 heures. Après avoir fait quelques courses à la supérette Albert Heijn du coin, il se hâta de rentrer chez lui.

Il vérifia qu'aucun courrier ne l'attendait dans sa boîte aux lettres. Le témoin lumineux de son répondeur téléphonique ne clignotait pas. Saskia n'avait pas fini de bouder. Il se surprit à être déçu qu'elle ne l'eût pas appelé – son téléphone portable n'avait pas sonné de la journée. Il était encore trop tôt pour envisager de se réconcilier.

Il monta à la bibliothèque et se mit immédiatement au travail. Il dressa une liste des indices dispersés dans les deux œuvres pour les étudier un à un, de façon systématique. Il avait éliminé de ses recherches certains éléments qu'il jugeait n'être pas pertinents :

– le mobilier (l'armoire, la chaise, la table et le tabouret) ;

– les tapis, qui tenaient un rôle purement décoratif ;

– l'écusson en vitrail, caractéristique des maisons de Delft ;

– l'équerre qui, négligemment posée sur le tabouret du géographe au premier plan, était un banal instrument de mesure ;

– enfin, les signatures du peintre apposées sur les tableaux.

Quant aux dates, inscrites sur les toiles en chiffres romains, elles n'étaient pas anodines. Si des correspondances existaient entre les deux tableaux, la logique l'incitait à les étudier dans l'ordre chronologique de leur création : d'abord *L'Astronome*, daté de 1668, puis *Le Géographe*, de 1669.

L'ambiance qui baignait les deux tableaux était la même – une atmosphère d'intense concentration intellectuelle – mais l'attitude des deux personnages différait du tout au tout : dans le livre ouvert devant lui, l'astronome cherche la réponse aux questions qu'il se pose sur le globe céleste qu'il fait tourner, dubitatif, tandis que le géographe, une main appuyée sur un livre, un compas dans l'autre, lève la tête et regarde par la fenêtre, sûr de lui. Le doute du premier laisse place à la certitude du second. Le travail du géographe est l'aboutissement de la quête de vérité de l'astronome.

Ordinateur portable et imprimante installés sur le large bureau, Jan ferma la porte de la bibliothèque pour ne pas être dérangé par le téléphone. L'accès à Internet, ajouté à la multitude d'ouvrages dont il disposait sur place, le dispenserait de chercher à l'extérieur les renseignements dont il aurait besoin.

Il entreprit de concocter des fiches de lecture avec la même minutie, la même exactitude que celles dont il faisait preuve lorsqu'il préparait ses cours.

Une reproduction de *L'Astronome* sous les yeux, il se mit au travail, animé par la même détermination, la même ténacité, qu'un soldat s'attendant à tenir un long siège.

10

La journée avait paru d'une longueur insupportable à Saskia. Le bouclage du journal était imminent et De Jong ne l'avait toujours pas informée de sa décision.

Elle se leva d'un bond à l'aboiement de son nom.

Absorbé dans la contemplation des gouttes de pluie s'écrasant sur la baie vitrée de son bureau, il ne bougea pas quand elle entra et, lui tournant le dos :

– Vous avez mon feu vert. Votre article sera en première page demain. Vous savez ce qu'il vous reste à faire…

Saskia exultait en regagnant la salle de rédaction, sans pour autant s'abstenir de rouspéter. Pourquoi fallait-il continuellement fonctionner dans l'urgence ? Elle allait encore faire des heures supplémentaires alors qu'il aurait été tellement plus simple de la prévenir à temps ! Elle maudissait cette sale habitude qui consistait à attendre toujours le dernier moment pour se décider et qui forçait les journalistes à travailler dans la précipitation. Mais elle mit ses récriminations de côté et retroussa ses manches.

11

INDICE n° 1 : ***le tableau de L'Astronome.***

Le tableau est accroché sur le mur du fond, derrière l'astronome. Seule la partie gauche y est reproduite, mais on y distingue nettement le corps d'un homme nu, vu de dos, assis sur la berge d'un cours d'eau. Le même tableau est représenté sous un format plus grand dans une autre toile de Vermeer (Jeune femme écrivant une lettre et sa servante), *ce qui a permis de l'identifier : il s'agit d'un* Moïse sauvé des eaux. *Cette œuvre, aujourd'hui disparue, a successivement été attribuée à trois peintres flamands différents : Jacob Van Loo, Christiaen Couwenberg et Peter Lely. Le personnage principal en est une femme qui, entourée de deux servantes vêtues de toges et de deux hommes nus, tient un bébé dans ses bras et le presse contre son sein.*

Cet épisode de la vie de Moïse, relaté dans l'Exode (Ancien Testament), nous apprend qu'il est né en Égypte vers 1200 avant notre ère. Le pharaon ayant ordonné la mise à mort de tous les nouveau-nés de sexe masculin du peuple hébreux soumis à l'esclavage, la mère de Moïse place son fils dans une corbeille qu'elle dépose sur le Nil. C'est la fille de pharaon qui le recueillera et l'élèvera comme son propre fils, lui donnant le nom de Moïse, qui signifie « tiré des eaux ».

Voilà pour l'histoire. Jan s'astreignit ensuite à prendre connaissance des théories échafaudées par les spécialistes au sujet de ce tableau.

En vrac, les élucubrations les plus diverses se côtoyaient : allusion à l'interdiction du culte des astres par Moïse ; suggestion que le savant serait à la recherche d'une direction spirituelle ; association avec le prestige dont jouissait à l'époque l'activité épistolaire ; allusion à la naissance d'un enfant, dont l'horoscope serait donné par le signe de la Balance, mis en évidence sur le globe ; rapprochement avec les explications relatives aux premiers astronomes, car les Actes des apôtres affirmaient que Moïse était instruit dans la science des Égyptiens, en particulier en astronomie – cependant, la raison pour laquelle Vermeer avait choisi cet épisode de la vie de Moïse, qui

n’avait rien à voir avec ses facultés d’astronome, restait obscure !

Jan devait rester terre à terre. Si Vermeer avait conçu *L’Astronome* comme un rébus, le message devait être d’une simplicité enfantine. Il opta pour la bonne vieille méthode de l’association d’idées : qu’est-ce qui venait tout de suite à l’esprit quand on évoquait Moïse ?

La réponse se présenta d’elle-même : l’Égypte !

12

Le lendemain matin, Jan pris le journal qui dépassait de sa boîte aux lettres. Saskia l'avait abonné à *La Voix du peuple*, qu'il avait le privilège de recevoir quotidiennement à domicile.

Installé dans le tramway, il ôta sans la déchirer la bague en papier qui entourait le journal et le déplia.

Le choc fut rude.

Le silence de Saskia s'expliquait : il n'était l'expression d'aucune résignation, bien au contraire. Elle avait renoncé à lui parler, pas à écrire son papier.

Le titre s'étalait à la une en lettres énormes et caractères gras : « L'AFFAIRE VERMEER ».

Le chapeau continuait dans le même style lapidaire, propre aux journalistes de la presse écrite pour lesquels le besoin de sensationnalisme nuisait à l'objectivité de l'information : « L'ouverture du testament de Johannes Vermeer livre ses secrets. »

Jan parcourut l'article plus qu'il ne le lut. Ce qu'avait écrit Saskia était absurde : jamais il ne lui avait raconté de telles sornettes. Elle y parlait de mystère, de chasse au trésor. C'était tout juste si elle ne parlait pas de formule magique ! Il avait la désagréable impression d'avoir participé à une discussion dans laquelle ce qu'il lui avait dit était en complet décalage avec ce qu'elle avait entendu, ou voulu entendre. Cependant, elle avait eu la délicatesse de ne révéler ni le nom du notaire ni le sien. Ce qui l'inquiétait le plus, c'était les points de suspension à la fin de l'article, qui indiquaient selon toute vraisemblance que « l'affaire Vermeer » n'en était qu'à son début. S'il ne voulait pas que cette histoire devînt un feuilleton, il devait réagir sans tarder.

Il attendit d'être descendu du tramway pour l'appeler mais elle était sur messagerie. Il raccrocha et décida d'attendre le soir pour mettre les choses au point.

Le préposé à l'accueil le reconnut et le laissa monter sans lui poser de question. Ce n'était pas la première fois qu'il venait chercher sa

« fiancée » à la sortie du bureau. Jan poussa la porte à double battant de la salle de rédaction avec une telle force qu'il faillit, premièrement, percuter un homme qui s'apprêtait à l'ouvrir de l'autre côté et, dans la foulée, en prendre le retour en pleine figure. Comme toutes les personnes d'apparence placide, Jan avait la fâcheuse faculté d'être capable de colères qui dépassaient les bornes de la violence – autant physique que verbale – ordinaire. Il s'énervait rarement, mais lorsqu'il s'énervait, autant valait ne pas se trouver dans les parages.

Saskia s'en rendit compte trop tard.

Il fondit sur son bureau, en balaya tout ce qui se trouvait dessus, téléphone et ordinateur compris, lequel fit un atroce bruit de verre cassé et de plastique pulvérisé lorsqu'il atterrit par terre, à plusieurs mètres de son point de lancement.

Dans un geste instinctif d'autoprotection, Saskia s'entoura la tête de ses deux bras et se mit à pousser des hurlements hystériques. Hurlements qui laissèrent Jan de marbre, puisqu'il criait lui-même trop fort pour pouvoir les entendre. Tout le vocabulaire ordurier qu'il connaissait y passa, ce qui prit plusieurs longues minutes. Saskia prostrée, ses collègues cloués à leurs sièges, il s'en donnait à cœur joie. Quand enfin la source d'injures à sa disposition se fut tarie – et ce n'était pas faute d'en avoir répété quelques-unes, juste pour le plaisir –, un silence écrasant s'abattit sur la rédaction. Jan retrouva peu à peu son calme coutumier, se rajusta et s'en retourna, à l'infini soulagement de tous, par où il était arrivé.

De Jong, qui n'avait pas perdu une miette de l'esclandre, attendit d'entendre ses pas résonner dans l'escalier pour sortir de son bureau, dans lequel il était resté à l'abri. Il s'approcha doucement, de peur de déclencher en elle une nouvelle crise d'hystérie. Plus honteuse que choquée, Saskia accusait le coup mais ne semblait pas traumatisée outre mesure – les femmes l'étonnaient toujours ! Sa réaction le rassura et l'encouragea à lui parler sur ce ton à la fois ironique et sarcastique qu'il se plaisait à adopter avec ses collaborateurs quand ceux-ci étaient en tort.

– Ce fut une scène de ménage d'anthologie, croyez-moi ! lui glissa-t-il d'une voix cassante, un sourire narquois aux lèvres. Cela dit, je compte sur vous pour qu'elle ne se reproduise pas ici.

Puis il ajouta entre ses dents :

– Si ce monsieur venait à chercher des noises au journal, inutile de vous préciser que vous seriez la seule à payer.

Tandis que Saskia se précipitait vers les toilettes de l'étage en éclatant en sanglots, Jan sortait de l'immeuble, l'âme en paix. Jamais il se s'était senti aussi bien, autant en accord avec lui-même, qu'à cet instant. Il avait fait d'une pierre deux coups : non content d'avoir

passé l'envie à Saskia de continuer à se répandre dans la presse sur cette « affaire », il se retrouvait bel et bien célibataire.

13

INDICE n° 2 : ***le livre de L’Astronome.***

Le livre, reproduit avec une extrême précision par Vermeer, est ouvert sur la table, devant le savant qui vient d’y lire quelque chose avant de lever les yeux sur son globe céleste. Il s’agit du Traité sur l’observation des étoiles, d*’Adriaen Métius (1571-1635), dans sa deuxième édition de 1621. Il est ouvert aux deux premières pages du livre III, intitulé « De l’observation des étoiles ».*

Sur la page 88 est reproduit un astrolabe, invention de Métius, l’auteur du livre, qui était aussi géomètre et astronome, et sur la page 89, un texte en caractères gothiques.

L’emploi du hollandais ancien empêchait Jan, qui avait trouvé une reproduction du texte parmi les ouvrages qui recouvraient désormais le bureau et jonchaient le sol, d’en savoir plus. Mais l’ouvrage en question[1] ne donnait aucune traduction du texte. Il en profita pour faire une pause et laissa là ses études pour se rendre au rez-de-chaussée. Et si cette page, qui n’avait apparemment éveillé l’intérêt d’aucun commentateur, lui livrait, à lui, une piste qu’il serait en mesure de suivre ?…

Il se creusait la tête pour savoir qui, dans ses relations, serait à même de lui traduire ce texte, mais ne trouvait que des philologues, des spécialistes en langues anciennes ou rares qui ne lui seraient d’aucun secours, quand le souvenir récent de Cornelis Van der Dorssen lui revint à l’esprit. C’était évidemment la personne idéale ! Il délaissa la préparation de son dîner pour lui téléphoner.

– Bonsoir, monsieur, je suis Jan Weimer. Vous vous souvenez de moi ?

– Bien sûr, monsieur, que puis-je pour vous ? lui répondit-il d’une voix peu assurée qui, pensa Jan, traduisait soit une timidité maladive soit une méfiance excessive.

– Je me suis attelé au décryptage des deux tableaux de mon illustre ancêtre et j’achoppe sur un texte rédigé en vieil hollandais. Je me suis

dit que vous pourriez peut-être m'apporter votre aide, vous qui le lisez couramment.

– Rien ne pourrait me faire plus plaisir, monsieur. Laissez-moi jeter un coup d'œil à mon emploi du temps…

Jan perçut un bruit de feuilles tournées, puis :

– Si cela vous convient, je pourrais me mettre à votre disposition demain, après mon travail à l'étude.

– C'est parfait ! Cela ne vous dérange pas, au moins ?

– Pas le moins du monde, voyons. Où souhaitez-vous que nous nous rencontrions ?… Le mieux serait sans doute que je me rende chez vous.

Rendez-vous fut pris pour le lendemain : Cornelis Van der Dorssen serait chez lui sur le coup de 17 h 30.

Satisfait d'avoir trouvé cette aide providentielle, il se remit au travail.

[1]. *Johannes Vermeer : der Geograph und der Astronom*, de Maek-Gerard Michael. Catalogue de l'exposition du Städelsches Kunstinstitut am Main de Francfort (1997).

14

INDICE n° 3 : ***le globe céleste de L'Astronome.***

Globe céleste : « n.m. – Représentation sphérique du ciel et des étoiles, à l'exclusion du Soleil, de la Lune et des planètes en raison de leurs positions relatives variables. »

Le savant, la main gauche appuyée sur le tapis de table qui la recouvre, pose le pouce et le majeur de sa main droite sur un globe céleste qui est l'œuvre de Jodocus Hondius, grand cartographe de l'époque avec Mercator. Il date de 1600.

On y reconnaît distinctement plusieurs constellations : la Balance, la Grande Ourse, le Dragon, Hercule et la Lyre.

L'existence de ces constellations remonte à l'Antiquité, le plus souvent grecque. Elles sont là pour que les hommes gardent à jamais le souvenir de ces héros, animaux fabuleux, déesses et autres dieux qui peuplaient les mythes et les légendes d'alors.

Au XVIIe siècle, époque à laquelle la science biblique était considérée comme plus ancienne que celle des Grecs, les constellations étaient mises en rapport avec des thèmes issus de la chrétienté, au détriment de la mythologie. Ainsi, le Dragon devint le symbole des enfers et la Balance celui du jugement dernier.

Jan découvrit que ce globe était exposé au musée de la Marine d'Amsterdam. Une véritable aubaine ! Il pourrait se rendre compte par lui-même de l'endroit exact où le savant posait ses doigts : peut-être les constellations ainsi désignées lui donneraient-elles une indication précise ?

Jan se frotta les yeux, fatigués d'avoir trop lu, éteignit lampe et ordinateur, et alla se coucher.

L'homme qui l'épiait toujours en bas de chez lui fit de même, transi, mais heureux que la tâche fût si facile : son client n'était pas méfiant. Il avait beau le suivre partout et faire le guet tous les soirs sous ses fenêtres, celui-ci semblait ne se douter de rien.

15

Un message téléphonique attendait Jan quand il rentra chez lui. La voix de Saskia, laquelle avait repris du poil de la bête depuis la veille, déversa d'une voix altérée par la haine un flot d'injures. « Tu ne seras jamais qu'un minable professeur de langues mortes sans envergure » fut la dernière phrase qu'il consentit à entendre. Il appuyait sur le bouton « effacer » lorsqu'il entendit deux coups donnés à la porte d'entrée.

Il était 17 h 30 précises.

Il distingua la frêle silhouette de Cornelis Van der Dorssen derrière la porte vitrée, lequel en frappait le montant en bois avec sa canne.

Jan était ravi de le voir pour deux raisons : son arrivée lui offrait une diversion et l'espoir de traduire le texte dont il pensait qu'il était l'une des clés de l'énigme. La sentence *in libris veritas* faisait-elle référence au seul livre qui fût identifiable parmi ceux qui figuraient dans les tableaux ?

Il ouvrit à son visiteur qui le salua en se courbant légèrement devant lui. L'échange de politesses fut bref.

Jan l'installa dans la cuisine et lui servit un thé, le laissant à sa dégustation le temps d'aller chercher le texte dans sa sacoche. Jan avait pris soin d'en faire un agrandissement sur la photocopieuse de l'université afin que les caractères fussent aisément lisibles.

Il était revenu dans la cuisine, préférant y recevoir son hôte plutôt que dans la bibliothèque.

Cornelis Van der Dorssen ajusta son binocle et commença à traduire au pied levé.

Le texte commençait par faire allusion aux patriarches comme premiers observateurs des étoiles, comme en témoignait un certain « Josèphe ».

– Vous savez qui est ce Josèphe ? s'interrompit Cornelis.

– Oui. Flavius Josèphe était un historien juif. Gouverneur de Galilée, il avait pris part à la rébellion juive contre les Romains en 67. Mais, persuadé que les Romains seraient vainqueurs, il avait tenté une

médiation et fini par s'échapper pour se rendre à l'ennemi : d'où sa réputation de traître dans le monde juif. Il assista à la prise de Jérusalem par Titus en 70 et s'établit ensuite à Rome, fait citoyen romain par la famille impériale des Flaviens – d'où son nom. C'est là qu'il rédigea ses écrits historiques, dont *La Guerre des Juifs*. Son œuvre compte quatre ouvrages : de véritables pavés !

– Bon, continuons, alors…

Le texte décrivait ensuite l'origine de l'astronomie sans donner la moindre explication scientifique. Puis, curieusement, on y évoquait Adam, le déluge et le chaos. Pour finir, il était question de deux colonnes, l'une en pierre et l'autre en brique, sur lesquelles étaient inscrites les découvertes faites par les pionniers de l'astronomie.

– C'est plutôt hermétique, comme texte ! fit remarquer Jan, déçu. Je vous avoue que je suis perdu.

– Je suis navré de ne pouvoir vous apporter plus d'aide, s'excusa Cornelis Van der Dorssen.

– Je vous en prie, vous m'avez été d'un grand secours. Seulement, j'avais espéré trouver dans ce texte un indice substantiel qui m'aurait aidé à déchiffrer les tableaux…

– Où en êtes-vous, d'ailleurs ? Me Ranck n'arrête pas de s'interroger à ce sujet.

– Vous ne m'étonnez pas en me disant cela. Il est vrai qu'il paraissait au comble de l'excitation quand je l'ai quitté lundi dernier. Mais je suppose que l'ouverture d'un tel testament n'est pas chose courante dans votre métier.

– Vous avez raison, mais je pensais surtout à la sortie de cet article dans la presse. Tout le monde en parle !

– Je sais ! se lamenta Jan. Mais dans deux jours, personne n'y pensera plus, du moins je l'espère… Pour en revenir à votre question, je n'ai guère avancé. Il me manque tout un pan de savoir en astronomie qui m'empêche dans l'immédiat de trouver les réponses aux questions que je me pose. Mais j'y travaille tous les jours. En tout cas, laissez-moi vous remercier de vous être dérangé. Puis-je vous offrir quelque chose, maintenant que nous avons fini ?

– Oh, non ! Merci, monsieur. Je vais prendre congé. Mon travail à l'étude m'accapare plus que de raison et je ne suis plus tout jeune. J'ai besoin de me coucher tôt pour me lever en forme le matin.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main sur le perron. Le pied sur la première marche, Cornelis Van der Dorssen se retourna soudain vers Jan :

– Monsieur Weimer ?…

– Oui ?

– Non, rien, répondit-il après un instant d'hésitation.

Jan le regarda s'éloigner de sa démarche lente et boitillante. Il crut apercevoir une silhouette familière qui se promenait dans le jardin du Béguinage mais n'y prêta pas attention et referma sa porte.

Il rentra chez lui, déçu que cet indice qu'il avait espéré déterminant n'eût rien révélé. L'intérêt du texte reproduit par Vermeer devait se trouver ailleurs. Mais où ? Dans la référence à l'histoire biblique ? Ou au déluge ? Dans l'allusion à ces deux colonnes mystérieuses dont l'une serait encore quelque part en Syrie ?

Les pistes étaient trop nombreuses pour que Jan se décidât à en privilégier une plus qu'une autre. Il lui fallait passer à l'indice suivant…

16

INDICE n° 4 : ***l'astrolabe de L'Astronome.***

Astrolabe : « n.m. – Instrument de calcul permettant d'établir les relations entre la position des astres et le temps. »

Conçu dès le IIe siècle avant notre ère, c'est l'un des plus anciens instruments de navigation qui permet de mesurer l'angle formé par l'horizon et un corps céleste, donnant ainsi la latitude exacte.

Cet outil est constitué d'une partie céleste et d'une partie terrestre.

Son disque est surmonté d'un trône auquel est attaché l'anneau de suspension.

Le corps même de l'astrolabe est constitué d'un plateau circulaire dont le dos comporte notamment un calendrier zodiacal.

Le zodiaque est divisé en douze cases, chaque case ou signe recevant le nom de la constellation qui s'y trouvait. Deux vers latins aidaient à retenir le nom et l'ordre des signes : « Sunt Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo, Libraque, Scorpius, Arcitenens, Caper, Amphora, Pisces [1]. »

L'autre côté du plateau est appelé « la mère » dont la couronne périphérique, en saillie, comporte une graduation horaire de 0 à 24 heures.

Les deux pièces mobiles de l'astrolabe sont l'araignée *et* l'alidade.

L'araignée a une forme ajourée avec des tiges recourbées, terminées par des pointes qui représentent les étoiles. Sa couronne zodiacale représente la course du Soleil sous la voûte céleste ; chaque signe du zodiaque représente un mois de l'année.

L'alidade est une aiguille, percée d'un trou en son centre, qui comporte deux pinnules à ses extrémités, percées chacune d'un œilleton servant à viser les étoiles ou le Soleil.

« Simple comme bonjour », se dit Jan, que les considérations scientifiques ennuyaient. Le langage utilisé avait beau être poétique, il n'en demeurait pas moins abscons aux yeux d'un homme qui ne savait parfaitement se servir d'un tire-bouchon que depuis peu. Il préféra ne pas s'entêter à essayer de comprendre et s'arrêter là, avant les

chapitres « montage de l'appareil » et « observation et calcul ». Il avait prévu de se rendre le lendemain au musée de la Marine ; il ferait d'une pierre deux coups en demandant à se faire expliquer par un guide le fonctionnement de l'instrument.

Il se contenta de chercher quelques renseignements chez les commentateurs de l'œuvre de Vermeer qui, une fois de plus, avaient fait du bon travail. Grâce à la forme spécifique du trône et à l'ornementation de l'araignée en forme de tulipe, ils avaient pu déterminer que cet astrolabe, au diamètre de trente centimètres, était hollandais, vraisemblablement fabriqué par Gualterus Arsenius (1530-1580), célèbre constructeur flamand installé à Louvain.

La composition du tableau ne lui facilitait pas la tâche : vu de biais et posé à plat derrière le tapis qui le recouvrait à moitié, l'astrolabe n'était pas prêt à livrer son secret.

Il se leva pour se diriger vers la fenêtre. Depuis le début de cette histoire, il ne faisait même plus attention au temps. Il poussa le rideau pour s'apercevoir qu'il pleuvait à verse. Il détestait la pluie et était sur le point de remettre le rideau en place quand il se ravisa : un homme, vêtu d'un pardessus et nu-tête, posté exactement en face de chez lui, attendait sous la pluie, les yeux levés vers sa fenêtre. À ses pieds, un nombre impressionnant de mégots de cigarette qui flottaient sur une flaque d'eau indiquait sa présence sur les lieux depuis de longues heures.

Dès qu'il vit que Jan le regardait, il déguerpit.

Pendant que Jan suivait des yeux l'homme qui s'éloignait à toute vitesse, l'angoisse monta en lui : cet homme l'espionnait-il ? Et si oui, depuis quand ? Et pourquoi ? S'agissait-il d'un journaliste ? D'un paparazzi ? D'un truand ou d'un fou échappé d'un asile psychiatrique qui voudrait lui dérober le fameux « trésor » que Saskia avait évoqué dans son article ?

Jan ne savait plus que penser. À partir de maintenant, il ouvrirait l'œil…

[1]. « Il y a le Bélier, le Taureau, les Gémeaux, le Cancer, le Lion, la Vierge, la Balance, le Scorpion, le Sagittaire, le Capricorne, le Verseau, les Poissons. »

17

INDICE n° 5 : ***les dates des tableaux.***

Dans L'Astronome, *la date est indiquée sur la porte de l'armoire : « MDCLXVIII ».*

Une étude au microscope a montré qu'un petit trait sombre sous la barre du « V » laisse à penser qu'il aurait pu s'agir d'un « X ». D'ailleurs, une aquarelle du peintre Delfos (de 1856) qui reproduit L'Astronome *représente effectivement un « X ».*

Il ne s'agirait donc pas de 1668, mais de 1673.

Dans Le Géographe, *la date est peinte sur le mur, au-dessous de la signature : « MDCLXVIIII ».*

Elle n'est peut-être pas de la main du peintre mais a pu être ajoutée plus tard, conformément aux indications de celui-ci.

Les renseignements étaient maigres, mais Jan avait sciemment choisi de traiter cet indice, le seul qui fût commun aux deux tableaux, avant de passer aux suivants, qui lui paraissaient plus compliqués. Il savait déjà qui allait l'aider : son ami Jacob qui, non content d'enseigner les mathématiques, ne vivait que dans les chiffres, connaissait leur symbolique et était capable de calculer n'importe quoi avec une rapidité impressionnante.

Il lui envoya un courriel avec toutes les explications nécessaires pour orienter les recherches, puis lui donna les deux chiffres principaux (1668 et 1669). À lui de les faire parler…

La réponse arriva en un temps record, comme il s'y était attendu. Il s'empressa de la lire :

Je vois que tu es toujours aussi fort en maths ! Bon, je ne vais pas te faire attendre : les deux chiffres que tu m'as donnés me semblent correspondre à ce que l'on appelle le « nombre d'or », que l'on nomme aussi φ (phi). Sa valeur exacte est la suivante : $1 + \sqrt{5} \div 2$*.*

Si tu réduis 1668 et 1669 à la première décimale, tu trouves : 1,6.

L'écriture du nombre d'or est infinie mais en voici une valeur approchée :

1,618 033 988 749 894 848 204 586 834 365 638 117 720 309 179 805 762 862 135 448 622 705 260 462 189 024 497 072 072 041

N'hésite pas à revenir vers moi si le résultat que je t'ai trouvé ne convient pas.

Jacob

Il donnait en post-scriptum un site web qu'il conseillait vivement à Jan d'aller consulter, pour « parfaire sa culture mathématique ». Jan s'y rendit après avoir envoyé un bref courriel de remerciement.

Ce fameux « nombre d'or » était noté de la lettre grecque phi en l'honneur du célèbre sculpteur Phidias (Ve siècle avant Jésus-Christ) qui l'avait utilisé lors de la conception du Parthénon. Son nom avait ensuite évolué et l'on parla de « divine proportion » ou encore de « section dorée » (Léonard de Vinci).

Le nombre d'or est « la proportion définie en géométrie comme l'unique rapport entre deux longueurs telles que le rapport de la somme des deux longueurs sur la plus grande soit égal à celui de la plus grande sur la plus petite ».

Outre le Parthénon, la pyramide de Khéops avait été bâtie selon le nombre d'or ainsi que la plupart des temples grecs de l'Antiquité.

Jan était fasciné. Nul doute que Jacob l'avait mis sur la bonne piste !

Mais sur quelle « merveille » antique Vermeer avait-il voulu attirer l'attention ? Il y en avait tant, sans compter celles qui n'existaient plus aujourd'hui !

18

Lorsque Jan sortit, la sensation d'être épié le traversa. Il regarda attentivement à la ronde si quelqu'un le guettait. Il jetait fréquemment des coups d'œil derrière son épaule pour vérifier que personne n'était derrière ses talons, ni caché derrière un arbre ou un journal déplié.

Il se présenta au musée de la Marine en fin de matinée. Peu de monde faisait la queue à l'entrée et le gros des troupes était venu visiter l'*Amsterdam*, fidèle reproduction d'un trois-mâts du XVIIIe siècle amarré devant le musée. Il s'enquit auprès de la caissière de la possibilité de bénéficier d'une visite guidée individuelle. Celle-ci passa un bref coup de téléphone et lui demanda de se présenter de l'autre côté de la cour, au contrôle des billets, où un guide allait le rejoindre. Il traversa la cour pavée, puis déposa sac à dos et manteau dans l'un des casiers métalliques de la consigne, ne gardant avec lui qu'un carnet, un crayon et la reproduction de *L'Astronome*.

Il n'attendit pas longtemps pour que le rejoignît une grande et jeune femme, étudiante, auteur d'une thèse sur « les instruments de navigation dans la Hollande des XVIIe et XVIIIe siècles », et guide à temps partiel au musée de la Marine. Elle s'appelait Julia, à en croire l'inscription sur le badge épinglé à sa poitrine.

Vêtue d'un jean taille basse et d'un pull moulant en laine orange qui s'arrêtait au nombril, elle l'accompagna de sa démarche chaloupée dans une salle dont l'éclairage tamisé donnait une touche d'intimité à la visite. Elle lui expliqua que les objets exposés ici étaient fragiles et vulnérables autant à la poussière qu'à la lumière. Jan s'approcha du globe céleste qu'il avait immédiatement repéré et lut l'étiquette : ce globe-là était l'œuvre de Blaeu et non de Hondius ! Il montra la reproduction du tableau de Vermeer à Julia qui lui soutint mordicus que le seul globe céleste datant du XVIIe siècle exposé ici était celui de Blaeu. Il insista, lui certifiant que tous les ouvrages qu'il avait lus jusqu'à présent étaient formels, et elle accepta de déranger le conservateur. Elle l'appela sur le talkie-walkie qui pendait à son cou. Cinq minutes plus tard, un homme avenant mais pressé les rejoignait à la sortie de l'ascenseur pour les entraîner dans le labyrinthe des salles interdites au public. Après avoir franchi moult portes et passerelles en

acier, grimpé et descendu plusieurs volées de marches ils arrivèrent dans une salle où une exposition était en cours de préparation. Le globe se trouvait là, contre un mur, sous une cloche de verre. Le conservateur les quitta, donnant des instructions strictes à Julia afin qu'elle raccompagnât le visiteur sans le perdre après qu'il aurait vu ce qu'il était venu voir.

Jan se pencha sur l'objet, se contorsionnant pour parvenir à voir quelle constellation se tenait à l'endroit où l'astronome posait sa main. Bien entendu, la fragilité du globe interdisait que l'on ôtât, même pour un court instant, la cloche qui le protégeait. Il n'était pas orienté du côté qui aurait arrangé Jan et il faillit attraper un lumbago puis un torticolis à force de se pencher, de s'accroupir, de se relever sur un pied, un œil collé à vitre. Mais il parvint à ses fins : c'était une petite constellation en forme de losange, placée entre l'Aigle et la tête de Pégase, le cheval ailé : le Dauphin !

Jan se demandait tout haut à quel symbole correspondait l'animal lorsque Julia, qui avait surpris la question, lui répondit :

– Le dauphin était l'emblème du Christ et le signe de ralliement des premiers chrétiens. Mais il faut revenir à la mythologie grecque pour découvrir son origine. La constellation du Dauphin a vraisemblablement été suggérée aux Grecs par un peuple de marins, sûrement les Phéniciens. La légende veut que Poséidon l'ait installé au firmament pour le remercier d'avoir servi d'entremetteur dans son mariage avec Amphitrite. Poséidon, qui était le dieu de la mer, de la navigation, des tempêtes et des tremblements de terre, avait quatre attributs : le trident, le taureau, le cheval et… le dauphin ! Pour les Grecs, le dauphin était considéré comme l'ami des hommes, celui qui les sauvait des dangers et des pièges de la mer. Dans de nombreuses légendes, on voit un dauphin éviter la noyade à un homme ou sauver un naufragé qu'il prend sur son dos et qu'il dépose sur le rivage le plus proche. Cet animal faisait l'objet d'une véritable vénération.

Jan connaissait ces fables par cœur mais laissait Julia continuer à les lui conter, pour le simple plaisir de voir bouger ses lèvres. Il l'interrompit enfin, à regret :

– C'est vrai. Homère appelait le dauphin le « roi de la mer et des poissons »…

19

L'homme avait attendu que la vieille chouette de la maison d'à côté se fût endormie pour s'approcher.

Il ouvrit la porte sans difficulté. Le double qu'il avait fait faire marchait à merveille : la clé s'introduisit dans la serrure et tourna sans effort.

Il entra dans la cuisine qui était dans un état de saleté repoussant : les reliefs d'un petit déjeuner traînaient sur la table et l'évier débordait de vaisselle sale.

Il se rendit au premier étage et entrebâilla la porte qui donnait sur le palier : c'était la chambre à coucher. Là aussi, le désordre régnait : le lit n'était pas fait et du linge sale jeté au hasard jonchait le tapis ou s'amoncelait en piles malodorantes sur un fauteuil et une chaise bancale. La salle de bains attenante offrait le même spectacle désolant : mousse à raser séchée et poils de barbe collés dans le lavabo, tube de dentifrice débouché, savon fondant dans la mare de la douche bouchée. Le propriétaire des lieux vivait dans un taudis ! Il soupira de dégoût et monta au deuxième étage. Le contraste était saisissant : une bibliothèque comme il en avait rarement vu était rangée avec un soin maniaque. Des dizaines de livres et de feuilles s'entassaient en piles bien droites sur le bureau où se trouvait un ordinateur. Les lamelles du parquet grincèrent sous les pas de l'homme quand il y pénétra, comme si un être invisible montait la garde.

Il rejoignit le bureau et se mit à feuilleter les notes et les livres qui s'y trouvaient. Rien d'intéressant ne retint son attention. Il ouvrit le capot de l'ordinateur et l'alluma. Là aussi, les documents étaient classés avec rigueur. Il les parcourut avec intérêt.

20

Julia conduisit Jan dans la salle où étaient exposés les astrolabes et commença à lui en expliquer le fonctionnement. Jan s'ingéniait en vain à se concentrer sur les explications qu'elle lui donnait. Voyant qu'il ne comprenait pas un traître mot de ce qu'elle lui disait, elle prit l'audacieuse initiative d'ouvrir une vitrine pour lui permettre de comprendre, mieux et plus vite, travaux manuels à l'appui.

« L'astrolabe se tient verticalement à la main, lui montra-
t-elle, par l'anneau de suspension. Les astres sont visés en tournant le viseur jusqu'à ce qu'une étoile soit vue par les deux bouts. Les degrés obtenus par le viseur sur l'arc sont ensuite convertis en degrés de latitude du point d'observation.
L'instrument ne calcule pas la longitude », lui précisa-t-elle.

S'il tenait l'astrolabe à plat, l'observateur pouvait trouver l'azimut. Quant au navigateur, il devait, pour viser le soleil, tenir l'astrolabe de façon à permettre aux rayons de passer à travers le viseur du haut, en tournant l'alidade jusqu'à ce qu'un rayon traverse le trou du viseur inférieur.

Au XVIe siècle était apparue une version simplifiée de l'astrolabe qui répondait aux besoins plus limités des navigateurs : l'astrolabe nautique. Pour utiliser ce modèle, le marin devait en aligner l'axe avec l'horizon. Ensuite, il pointait l'aiguille vers le soleil ou l'étoile polaire afin d'en lire l'angle d'inclinaison sur le cercle gradué. À l'aide du nombre obtenu et après avoir consulté les éphémérides ou les tables astronomiques, il pouvait déterminer avec précision la latitude du lieu où il se trouvait.

– Astucieux, non ? lui lança-t-elle à la fin de son exposé.

– Extrêmement ingénieux, convint Jan, mais tout cela ne me dit pas ce que montre l'astrolabe de Vermeer.

– Le quoi ?

Jan lui montra de nouveau la reproduction, dont Julia s'empara. Elle en approcha son visage pour y distinguer les détails.

– On ne voit pas grand-chose de l'astrolabe, mais heureusement, Vermeer a eu la bonne idée d'en représenter le dos. Après tout, il était

peintre et non scientifique : il aurait pu choisir de peindre le côté le plus esthétique de l'astrolabe, c'est-à-dire celui qui montre l'araignée. Mais il a préféré peindre le dos, qui est richement décoré, cela dit. Il n'a pas omis le moindre détail. Regardez, l'alidade se trouve ici : elle coupe le disque à cet endroit…

Jan se rapprocha, le cœur battant :

– Vous avez raison ! s'exclama-t-il, triomphant. Et vous pouvez me dire dans quel signe du zodiaque se trouve son viseur ?

Elle lui répondit avec un calme déconcertant :

– Rien de plus facile. Tous les astrolabes étaient construits de façon identique et les signes y étaient toujours représentés dans le même ordre. Le viseur est dans le signe du Taureau.

– Vous en êtes certaine ?

– Aucun doute là-dessus. C'est une constellation qui était déjà connue des Babyloniens. Pour les Grecs de l'Antiquité, elle incarnait Zeus qui avait pris l'apparence d'un taureau pour séduire Europe et l'emmener en Crète.

Julia jeta un coup d'œil à sa montre : elle avait fini son temps de travail au musée et devait se dépêcher si elle voulait être à l'heure à son cours.

Jan sentit qu'elle était pressée :

– Juste une dernière chose. Quel est cet instrument que l'on voit, là, sur l'armoire ? lui demanda-t-il à la hâte en lui remettant la reproduction du tableau sous le nez.

L'objet semblait être fait de bois et de carton. Un disque central avec quatre aiguilles était complété de chaque côté, en haut, par deux autres cadrans plus petits à deux aiguilles. On ne pouvait distinguer si des motifs ou des indications quelconques figuraient à l'intérieur des trois cadrans circulaires.

– Je dirais que c'est un calendrier astronomique.

– Un calendrier astronomique ?…

– Oui, c'est un instrument destiné à donner des indications de date (jour de la semaine, mois de l'année) et d'astrologie (signes du zodiaque, maisons célestes). Il est souvent combiné avec d'autres instruments (astrolabes, globes célestes…). Que cherchez-vous, au juste, comme indication ?

– Ce calendrier n'est pas là par hasard : je suis presque certain qu'il doit indiquer une date.

– Il s'agirait alors de ce que l'on appelle un « calendrier perpétuel ». Je vous explique : un calendrier perpétuel permet de ramener toute l'histoire de l'Univers, soit environ quinze milliards d'années, à une

seule et unique année fictive. Ainsi, la première seconde du 1er janvier correspondrait au big-bang et trois secondes avant minuit le 31 décembre aux pas du premier homme sur la Lune.

Jan en eut le vertige.

– Quand ce tableau a-t-il été peint ?

– En 1668.

– C'est donc le calendrier julien qui était encore en vigueur. Les Pays-Bas n'ont adopté le calendrier grégorien qu'en 1700. Vous connaissez la phrase de l'astronome Johannes Kepler à ce sujet ?

– Non…

– Il justifiait la décision de rester fidèle au calendrier choisi par Jules César en 46 avant Jésus-Christ et de ne pas adopter le nouveau calendrier proposé par Grégoire XIII en 1582 ainsi : il préférait « être en désaccord avec le Soleil, plutôt qu'en accord avec le pape ».

– Qu'est-ce que ça change, cette histoire de calendrier ?

– Tout, quand vous savez qu'une seconde représente 475 ans et 117 jours ! Pour simplifier, la principale différence entre ces deux calendriers se situe dans la distribution des années bissextiles. Le calendrier julien insérait une année supplémentaire tous les quatre ans, ce qui provoquait un décalage de huit jours par millénaire par rapport au temps vrai. Le calendrier grégorien a rattrapé d'un coup ce retard en supprimant une dizaine de jours à l'année. Je vais être obligée de me livrer à des calculs d'apothicaire pour trouver la date que vous cherchez…

– Je ne veux pas vous embêter avec ça, l'interrompit Jan. Je ne pensais pas que ce serait si compliqué. Laissez tomber. Je peux aussi vous rémunérer pour le temps passé à…

– Certainement pas ! le coupa-t-elle, offusquée. Je ne travaille pas au musée lundi, mais je peux faire des recherches mardi.

Elle lui tendit une carte tout en lui expliquant :

– Je travaille tous les mardis soir comme serveuse dans un café. Passez m'y voir à partir de 22 heures. Nous reparlerons de tout ça à tête reposée. D'accord ? À mardi, monsieur…

– Appelez-moi Jan.

Décidément, cette fille était un bourreau de travail ! Jan accepta l'invitation avec empressement, fourra la carte dans sa poche et s'en retourna chez lui.

21

Trois voitures de police étaient garées devant l'entrée principale du Béguinage.

Un mauvais pressentiment s'empara immédiatement de Jan.

Il se dirigea vers sa maison et aperçut un attroupement de policiers et de badauds curieux devant le portillon de Mme De Boer. Il pressa le pas.

– Ah ! Mon garçon ! l'apostropha-t-elle dès qu'elle le vit. Quelle histoire !

Un policier s'interposa immédiatement entre elle et lui et l'informa qu'il venait d'être cambriolé. Mme De Boer avait vu sortir un homme de chez lui. Il s'était retourné avant de filer et la vieille dame avait pu fournir un signalement assez précis de l'individu. Inquiète, elle avait téléphoné à Jan pour s'assurer qu'il était chez lui, sain et sauf. N'obtenant pas de réponse, elle avait appelé les secours. Le plus curieux de l'histoire était qu'il n'y avait pas eu effraction : sa porte avait été ouverte puis refermée *à clé* !

En définitive, les policiers l'attendaient pour qu'il entrât chez lui et leur dît ce qui lui avait été dérobé.

Jan pénétra dans l'entrée et vérifia dans toutes les pièces : le même désordre qu'il y avait laissé y régnait toujours, ni plus ni moins, et il était certain que rien n'avait été déplacé ni volé.

Il laissa le policier en bas et se rendit directement à la bibliothèque. Il s'assura tout de suite que le testament était à sa place. Dans la pièce, tout était en ordre, à une exception près : le capot de son ordinateur était ouvert. Et c'était une manie chez lui que de le fermer quand il avait fini de travailler. Il le mit en marche et eut la confirmation de ses doutes : on avait consulté ses fiches de travail !

Il redescendit le plus calmement du monde pour affirmer au policier que rien ne lui manquait.

– Vous êtes sûr que vous ne voulez pas porter plainte ? s'assura ce dernier, visiblement soulagé de constater que l'affaire allait se régler d'elle-même sans qu'il fût besoin d'ouvrir une enquête.

– Tout à fait. Pouvez-vous me dire, cependant, à quoi ressemblait la personne que ma voisine dit avoir vu s'introduire chez moi ?

L'agent de police lui donna lecture du signalement qu'il avait noté dans son carnet à spirale.

Jan demeura impassible face au policier mais il était frappé de stupeur : il connaissait l'identité de l'intrus ! Outre Saskia, deux personnes seulement étaient au courant de ses recherches et le signalement ne correspondait qu'à l'une d'elles. C'était le week-end et il ignorait où la trouver mais dès lundi, il irait la voir pour découvrir le pourquoi d'un tel acte. Un seul élément le rassurait : l'homme en question n'avait rien d'un criminel, du moins si l'on s'en tenait aux apparences…

Il congédia la police, remercia chaleureusement sa voisine de sa sollicitude et referma la porte derrière lui.

22

L’homme arriva à la gare essoufflé d’avoir marché trop vite, tant il pensait avoir la police à ses trousses depuis sa sortie précipitée du Béguinage.

Il attendit de reprendre son souffle pour passer son appel d’une cabine téléphonique :

– C’est moi. J’ai pu m’introduire chez Jan Weimer aujourd’hui. J’ai dû prendre la relève de l’homme chargé de le filer : il s’était fait repérer et je n’avais pas d’autre choix que de m’en occuper moi-même.

– C’est un fâcheux contretemps, admit l’homme. J’espère que vous n’avez pris aucun risque et que personne ne vous a vu, au moins…

– Non ! mentit-il énergiquement.

S’il avouait qu’il y avait une chance pour que la voisine l’ait vu sortir de la maison d’à côté, c’en était fait de lui. Il avait cru comprendre que les gens à qui il avait affaire ne plaisantaient pas et qu’un échec équivaudrait à s’attirer de sérieux problèmes.

– J’ai eu le temps, continua-t-il, de consulter son ordinateur. Bien sûr, il a identifié les deux tableaux. Ses recherches ont avancé et il a collecté des indices dont j’ignore où ils mènent.

– Vous en souvenez-vous ?

– Bien sûr, je les ai notés dans un carnet…

Il les lui énuméra un par un.

– C’est très bien, je vais en avertir le maître.

Ce dernier se montra rassuré : tous les indices concordaient avec l’objet de leur quête. À présent, il ne leur manquait plus que l’élément dont Jan Weimer devait forcément être en possession.

En revanche, la prise de risque et le sens de l’initiative dont avait fait preuve le Hollandais leur firent craindre que celui-ci ne leur causât à terme des ennuis en attirant l’attention sur lui. Il fut décidé de le faire suivre à son tour vingt-quatre heures sur vingt-quatre.

23

INDICE n° 6 : ***le globe terrestre du Géographe.***

Globe terrestre : « n.m. – Représentation géographique réduite de la Terre ne présentant pas de distorsion géométrique. L'échelle de représentation est typiquement de l'ordre de 1/40 000 000. »

Posé sur l'armoire parce que obsolète, ce globe fut publié à Amsterdam en 1618 par Jodocus Hondius. Il était le pendant du globe céleste de L'Astronome, *avec lequel il était vendu, sur le même support à quatre pieds.*

Ses cartouches décoratifs tournés vers le côté, on peut voir l'océan Indien, Orientalis oceanus.

Le texte de son cartouche, clairement visible, était le reflet de ces temps de grandes découvertes où l'expédition revêtait une importance majeure, aussi bien pour la science que pour le commerce et où le géographe était considéré comme un bienfaiteur de la société : « … car il y a beaucoup d'expéditions qui partent tous les jours dans tous les coins du monde, grâce auxquelles la localisation devient claire et nous est décrite. Je pense que cela ne va paraître étrange à personne si ces descriptions de la Terre diffèrent de celles éditées auparavant. Ainsi nous prions l'homme de bien, s'il a une connaissance détaillée d'un certain endroit, de nous le communiquer promptement par amour du bien collectif. »

Le message contenu dans le cartouche parut limpide à Jan : le géographe était bel et bien à la recherche d'une *terra incognita* [1]. Successeur de l'astronome, sa mission consistait sans doute à localiser, puis inscrire sur la carte déroulée devant lui, une nouvelle zone. Île ou continent ? Pays ou peuple jusqu'alors inconnu ?

Jan était impatient de découvrir de quoi il retournait. Il prit son courage à deux mains et commença à traiter l'indice suivant…

[1]. Terre inconnue.

24

INDICEn° 7 : ***la carte marine du Géographe.***

Carte marine : « n.f. – Type particulier de carte reproduisant les éléments indispensables à la navigation maritime. Elle permet de se situer et de se diriger. Elle indique essentiellement la profondeur de l'eau (sondes), les dangers et les amers (point de repère fixe, naturel ou artificiel, tel qu'un phare ou un rocher, par exemple). »

Accrochée au mur, elle est l'œuvre du célèbre Willem Jansz Blaeu et date de 1600. Réalisée sur un parchemin coloré à la main, elle est, à la différence des autres cartes qui sont enroulées sur le sol ou sur la table, encadrée. Elle est un attribut du géographe.

Partiellement reproduite par Vermeer, elle montre « toutes les côtes maritimes d'Europe », le nord-est se situant sur le côté droit. Carte très populaire à l'époque – on en connaît huit exemplaires –, quoique fausse, elle est richement décorée et porte notamment de nombreux insignes héraldiques. Figures humaines, animaux et bateaux y sont aussi représentés. Le réseau des lignes qui se croisent et la sillonnent servait aux marins d'outil de navigation.

Un détail amusa Jan : deux éléphants étaient représentés, en haut à gauche, au nord-est du continent africain.

Mais l'indice était une fois de plus particulièrement éloquent : ce que cherchait Jan se trouvait en Europe.

Le filet se resserrait.

25

Amsterdam. 31 janvier 1658.

Le bruit courait depuis deux ans que Rembrandt était en possession d'un « trésor ». Trésor sur lequel ses créanciers n'avaient pu mettre la main lors de la vente de ses biens. Le véritable musée qu'avait constitué le peintre tout au long de sa vie avait été dispersé lors de différentes ventes aux enchères. Acculé à la faillite, il semblait désormais prêt à s'en séparer, contre la somme de 50 000 florins – une petite fortune !

Le maître reçut Anthony Van Leeuwenhoek dans une maison vide.

– Excusez-moi pour cet accueil spartiate. Ils ne m'ont même pas laissé une chaise ! Non contents d'avoir vendu tous mes biens, c'est cette maison qui, demain, sera vendue aux enchères ! Chiens de créanciers !

– Mon ami Johannes Vermeer et moi-même sommes au courant de votre délicate situation. Sachez que nous en sommes attristés. Si je suis là aujourd'hui, c'est pour acquérir un bien que vous auriez conservé en dépit de votre faillite…

– Oui, un objet que je ne risquais pas de laisser tomber entre les mains de ces charognards ! Il est là…

Un livre était posé sur l'une des deux étagères de bois, derniers vestiges du mobilier qui avait garni l'atelier du peintre.

– J'aime à me promener sur le port, au milieu des parfums, des épices, des étoffes et des porcelaines que déchargent les vaisseaux. Il grouille de marins, de marchands et de voyageurs venus du monde entier. J'en rapporte toujours quelque chose. Je tiens ce livre d'un marchand vénitien, se contenta-t-il d'expliquer.

Rembrandt se garda bien d'avouer qu'il en était devenu l'heureux propriétaire en le gagnant au jeu, presque vingt ans plus tôt. Il s'était arrêté un soir dans une auberge du port, comme cela lui arrivait souvent, et avait fait une partie de dés. L'un des joueurs, en pleine déveine, n'ayant plus rien à miser, avait fini par mettre sur la table le manuscrit qu'il avait avec lui. Rembrandt, à qui la chance souriait,

avait accepté le marché et raflé la mise. De retour chez lui, il avait examiné l'ouvrage de plus près et réalisé à quel point il était précieux. Ce qu'il passa aussi sous silence, c'est qu'il avait soigneusement découpé, puis détruit, la dernière page, celle sur laquelle était apposé un sceau : celui du Vatican, et plus précisément de la bibliothèque privée du pape.

Rembrandt s'en empara et le tendit à Anthony Van Leeuwenhoek :

– Tenez, je vous laisse y jeter un coup d'œil avant que nous ne concluions l'affaire.

Anthony l'ouvrit mais le referma aussitôt :

– Je suis désolé… C'est que je ne lis pas le grec ancien.

– Mais Vermeer, lui, le saura. N'est-ce pas ? Je le sais très érudit et il comprendra tout de suite l'importance du secret que contient ce livre. Je regrette qu'il n'ait pu se déplacer en personne mais on dit qu'il ne quitte jamais sa ville de Delft. Est-ce vrai ?

– C'est tout à fait exact. Jamais il n'a mis les pieds à Amsterdam. Aussi, il ne faut pas que vous lui teniez rigueur du fait qu'il ne se soit pas déplacé aujourd'hui.

– Je vais donc vous charger d'un message important pour lui : si j'ai choisi qu'il soit le nouveau dépositaire de ce livre, avec le secret qu'il recèle, c'est parce que j'ai entendu dire qu'il était comme moi. Malgré notre appartenance au catholicisme, les religions et ce qu'elles véhiculent – les histoires, les philosophies, les secrets et les mensonges – nous laissent assez indifférents. Nous avons su, lui comme moi, garder une certaine indépendance vis-à-vis de la religion, quelle qu'elle soit. C'est pourquoi ce livre passe entre de bonnes mains. Il est la seule trace matérielle d'un secret ancestral. Mais dites-lui qu'un tel secret ne doit pas être divulgué de façon ostensible. L'admirable peintre qu'est Vermeer saura quoi faire.

– Je lui dirai tout cela, promit Anthony.

26

Il faisait le pied de grue devant l'étude depuis une bonne demi-heure quand Me Ranck en sortit. Sitôt qu'il vit Jan, il le rejoignit, le sourire aux lèvres et les bras grands ouverts.

– Comment allez-vous, cher monsieur Weimer ? Cornelis me parle souvent de vous.

– Oui, c'est justement lui que je viens voir.

– Ah bon ! fit-il, déçu.

– Oui, il m'a aidé à traduire un texte en ancien hollandais la semaine dernière et je venais l'en remercier.

– Tiens, il ne m'en a rien dit ! s'étonna Rudolph Ranck.

– Savez-vous s'il sort bientôt ?

– Notre cher Cornelis est très studieux, il semble même un brin surmené ces temps-ci. Cependant, je crois l'avoir vu rassembler ses affaires quand je suis passé devant son bureau. Il ne devrait plus tarder. Voulez-vous entrer pour l'attendre ? Je peux vous ouvrir, si vous le souhaitez.

– Non, merci, ne vous donnez pas cette peine.

– Je vais donc vous laisser.

Il serra la main de Jan tandis qu'il continuait à lui parler, ne pouvant résister à la tentation d'en savoir plus :

– Avez-vous découvert quel secret vous a légué votre ancêtre ?

– Pas encore, malheureusement. C'est un travail de titan. J'espère pouvoir bientôt y voir plus clair.

– Bonne chance et bon courage, monsieur, lui souhaita-t-il chaleureusement en lui lâchant enfin la main.

Il tournait les talons quand Cornelis Van der Dorssen pointa son nez dehors. Il blêmit en voyant Jan, fit mine de ne l'avoir pas remarqué et s'engagea d'un pas rapide sur le quai.

– Monsieur Van der Dorssen ! le héla Jan.

L'homme s'arrêta net et se retourna :

– Monsieur Weimer ! Quelle surprise !

Van der Dorssen était un piètre comédien : aucun étonnement ne se lisait sur son visage mais ses yeux trahissaient un dépit manifeste.

– Ne jouez pas au plus fin avec moi, Cornelis.

Jan avait abandonné à dessein les « monsieur » pour lui signifier qu'il avait baissé d'un cran dans son estime.

– Je sais que c'est vous qui vous êtes introduit chez moi samedi dernier, enchaîna Jan. Ce que j'ignore, c'est la raison pour laquelle vous avez agi ainsi.

Cornelis demeura muet et se remit à marcher. Jan lui emboîta le pas.

Chemin faisant, les deux hommes étaient arrivés non loin de la gare centrale. Cornelis tourna un visage livide vers Jan et lui demanda :

– Si nous allions boire un verre ? L'endroit me semble approprié aux confidences, dit-il en pointant du doigt l'« AOC Café ». Connaissez-vous cet édifice, monsieur Weimer ?

Jan jeta un coup d'œil au bâtiment en petites briques circulaire : la tour des Pleureuses. Selon la tradition, elle devait son nom aux larmes versées par les femmes des marins qui partaient en expédition.

– Oui, répondit Jan, mais je n'y suis jamais entré.

Cornelis poussa la porte vitrée à double battant qui était fermée à cause du vent.

– Vous venez souvent ici ? s'enquit Jan en lui emboîtant le pas.

– Oui, je m'y arrête quasiment tous les soirs avant de prendre mon train.

– Vous n'habitez pas à Amsterdam ?

– Non, à Delft.

Ils entrèrent dans le café surchauffé et Cornelis salua le barman qui s'affairait derrière le comptoir. Celui-ci lui rendit son salut sans aucune marque de politesse. Jan sentit que l'arrivée de Cornelis ne ravissait pas le garçon, qui s'empressa de lui tourner le dos et d'adresser un signe de la tête à la serveuse pour qu'elle s'occupât de lui. Il semblait faire partie de ces clients indéboulonnables dont la présence dans un établissement est tout juste tolérée et insupporte clairement habitués et personnel.

Ils prirent place à une table située près d'une alcôve dans laquelle était niché un chandelier à trois branches dont les bougies avaient été allumées.

Ils commandèrent deux bières blanches avec une rondelle de citron que vint leur donner la serveuse, sur le corps de laquelle Jan laissa glisser son regard. Cornelis attendit qu'elle se fût éloignée avant de parler d'une voix basse que couvrait une musique diffusée par des enceintes. Il jetait des regards suspicieux aux quelques autres

personnes attablées non loin d'eux.

Au-dessus de leur table, une proue de navire en bois polychrome représentait une femme au sein droit dénudé qui semblait se pencher vers eux et vouloir prendre part à la conversation.

Cornelis but la moitié de sa chope avant de consentir à parler :

– C'est en effet moi qui suis entré chez vous samedi. Lorsque je vous ai rendu visite jeudi soir, j'ai profité de votre absence – vous étiez monté chercher des documents à l'étage – pour prendre une empreinte de votre serrure avec une sorte de pâte à modeler qu'un ami serrurier m'avait donnée. Je lui ai confié le tout et il n'a eu qu'à faire une clé.

Jan attrapa d'un geste vif la clé que Cornelis avait extraite d'une poche de son gilet et agitait sous ses yeux en la tenant entre le pouce et d'index.

– Confisqué ! se moqua Jan, comme s'il avait affaire à un enfant.

– De toute façon, je n'en ai plus besoin. Avec la vieille bique que vous avez comme voisine, je ne risque pas de remettre les pieds au Béguinage avant longtemps.

– Mais pourquoi ? Que cherchiez-vous chez moi ?

– Vous avez pu remarquer que je n'ai rien volé. Je voulais juste savoir où vous en étiez de vos recherches.

– En quoi ces recherches vous intéressent-elles ?

– Nous y voilà ! Veuillez apprendre, monsieur Weimer, que, si vous êtes le descendant de l'illustre Johannes Vermeer, je suis, moi, celui d'Anthony Van Leeuwenhoek, lui annonça-t-il sur un ton plein de morgue. Il fut l'inventeur, entre autres, du microscope ! C'était un savant autodidacte et touche à tout. Il excellait dans des domaines aussi variés que la navigation, l'astronomie, les mathématiques, la philosophie ou encore les sciences de la nature. Il devint même, en 1686, membre de la Royal Society of London.

Le servile clerc de notaire devenait tout à coup arrogant.

– Cependant, il me semble, le coupa Jan, qu'il était inculte en langues, notamment en latin et en grec, ce qui, à l'époque, était relativement rare.

– Sachez que c'est grâce à moi, continua-t-il en ignorant la remarque de Jan, que ce fameux testament est arrivé jusqu'à vous. Quand l'étude a déménagé pour s'installer à l'adresse que vous connaissez, le père de Rudolph Ranck m'avait chargé de faire le tri dans les archives : c'est à cette occasion que j'ai retrouvé le précieux document. Les hommes de ma famille sont clercs dans cette étude depuis qu'elle existe. Nous étions au courant de l'existence du testament. Ce « secret de famille », légué par notre ancêtre, s'est transmis de génération en génération.

– Comment savez-vous que vous appartenez à la lignée des Van Leeuwenhoek ? Votre nom, « Van der Dorssen », n'a rien à voir avec celui dont vous prétendez descendre, lui fit remarquer Jan pour lequel cette histoire sentait l'imposture à plein nez.

– Apprenez pour votre gouverne que son véritable nom était Thonis Philipszoon et que Van Leeuwenhoek n'est qu'un surnom, qu'il devait à l'endroit où il était né et avait vécu : une maison, à l'angle de la porte des Lions, à Delft. Van Leeuwenhoek signifie « le coin du Lion ». J'habite encore à côté de son ancien emplacement. Par ailleurs, de tous les enfants qu'il a eus, une seule fille a survécu, ce qui explique que je ne porte pas son nom, conclut-il fièrement.

– Très bien. Admettons que vous êtes le digne descendant de ce monsieur, déclara Jan qui commençait à trouver le temps long. Où est le rapport avec moi ?

– Le rapport ? s'esclaffa Cornelis. Sans Anthony, Johannes Vermeer n'aurait jamais été en possession du secret qui lui a coûté sa fortune et qui va faire la vôtre. Le voilà, le rapport !

Jan commençait à s'impatienter et posa la question qui lui brûlait les lèvres depuis un bon moment :

– Qu'attendez-vous de moi au juste ?

– Que nous fassions cinquante-cinquante !

– Cinquante-cinquante de quoi ?

– Du trésor !

– Comment en êtes-vous arrivé à imaginer l'existence d'un trésor ?

– C'est cet article de *La Voix du peuple* qui en parlait.

– Oh ! Ça ! fit Jan dédaigneusement. Arrêtez de croire ce que vous lisez dans la presse, Cornelis. Je suis certain que la révélation du testament de Vermeer est tout autre. Souvenez-vous de cette phrase : *Ni les souverains qui nous dirigent, ni les Églises qui nous guident ne sont prêts à connaître ce secret.* Nulle part il n'est fait mention d'un trésor caché, que je sache !

– Cela signifie-t-il que vous refusez de m'associer à votre quête ?

– Absolument, répondit Jan d'un ton ferme.

– Vous êtes un ingrat ! s'emporta Cornelis dont le teint hâve s'empourpra soudain.

– Et vous un imposteur ! lui rétorqua Jan en se levant de sa chaise. Je ne veux plus jamais entendre parler de vous, c'est compris ? ajouta-t-il en le fixant dans les yeux tout en lançant un billet de cinq euros sur la table.

Il s'agissait plus d'une menace que d'une question.

– Je vous en supplie, dites-moi ce que vous savez ! l'implora Cornelis une dernière fois.

– Je vous répète que je ne sais rien ! s’énerva Jan, qui tourna les talons.

– Vous avez tort de le prendre ainsi, lui lança Cornelis, soudain menaçant. Figurez-vous que je ne suis pas seul à agir ! J’ai derrière moi des gens puissants qui n’en resteront pas là. Ils ne vous laisseront pas tranquille tant qu’ils ignoreront ce que vous savez ! Ils vous poursuivront, où que vous alliez !

Jan sortit dans le crépuscule, indifférent à la tentative d’intimidation de Cornelis. Il rentra chez lui à pied, afin de s’éclaircir les idées.

Qui était au juste Cornelis Van der Dorssen ? Le culot de cet homme l’avait estomaqué. Était-il fou à lier ? Un inoffensif mythomane ou un dangereux personnage ? Un pantin dont on actionnait dans l’ombre les ficelles ? Devait-il le redouter ou le plaindre ? L’air désespéré qu’il avait eu lorsque Jan l’avait quitté le tracassait. Un mauvais pressentiment s’empara de lui.

27

Delft. 30 août 1723.

Rongé par le remords, Anthony Van Leeuwenhoek avait fini par appeler sa fille à son chevet.

À quatre-vingt-dix ans passés, le vieil homme n'était plus que le fantôme du fougueux savant qu'il avait été, mais il avait néanmoins gardé toute sa tête.

Au moment de mourir, il avait ressenti le besoin impérieux de réparer la trahison faite à son meilleur ami presque cinquante ans plus tôt.

– Ma fille, dit-il à la femme qui s'était assise au bout de son lit, il ne me reste plus beaucoup de temps à vivre. Je veux que tu me promettes de faire ce que je vais te demander dès que je ne serai plus. Rends-toi à Rotterdam et remets à Johannes Vermeer, le fils de feu mon vieil ami, le livre que tu vois posé sur ma table de chevet. Tu le trouveras facilement : il est notaire. Dis-lui d'en faire bon usage. Dis-lui que je regrette…

Des larmes perlèrent à ses paupières dépourvues de cils tandis qu'il poursuivait :

– Je me suis conduit comme un Judas. Puisse Dieu me pardonner à l'heure de ma mort ! Puisses-tu réparer le péché que j'ai commis ! Je n'ai plus la force de lui écrire une missive mais dis-lui bien ceci : *in libris veritas.* Répète-le…

– *In libris veritas.*

– C'est bien ! Maintenant, va, le prêtre est dehors qui attend de me donner les derniers sacrements et l'absolution. J'ai tant à lui confesser !

Un demi-siècle que ce fardeau lui pesait ! Johannes, sur son lit de mort, lui avait confié le livre pour qu'il le remît à son fils aîné. Et lui, qu'avait-il fait ? Il se l'était approprié, tout simplement pour se venger du fait que son ami n'avait jamais voulu partager avec lui le secret que livrait ce texte. C'était pourtant lui qui s'était chargé de la transaction avec Rembrandt mais Vermeer, pour tout remerciement, l'avait pris

comme modèle de ses deux tableaux et n'avait jamais manifesté la moindre reconnaissance. Au contraire, il s'était même moqué de lui : « Tu es trop catholique pour pouvoir entendre ce secret. La religion en laquelle tu crois, comme toutes les "religions du Livre" porte la Bible au pinacle et prône que la vérité qui réside dans les textes sacrés est la seule. Le Livre donne une vérité, pas *la* vérité. La vérité est dans les livres, les autres, tous les autres. » Anthony avait été vexé et en avait conçu une rancune tenace. Le comble est qu'il avait été nommé par la ville exécuteur testamentaire de Vermeer et chargé d'administrer les biens de sa veuve et de représenter les intérêts des créanciers ! Il en avait profité pour s'emparer habillement des deux tableaux qui le représentaient, tableaux qu'il avait vendus dix ans plus tôt lors d'une enchère publique à Rotterdam pour la somme extravagante de 300 florins ! Il avait ni plus ni moins spolié la veuve et les enfants de son ami.

Cornelia prit le livre, quitta la chambre et s'effaça pour laisser passer l'homme d'église qui patientait dans le couloir.

Curieuse de nature, elle ne put résister à la tentation d'ouvrir l'ouvrage qu'elle tenait entre les mains et fut amèrement déçue : simplement des pages et des pages jaunies, remplies de caractères illisibles, rédigées dans une langue qu'elle ignorait. Elle le referma bien vite. Dès qu'elle le pourrait, elle respecterait la dernière volonté de son père et se rendrait à Rotterdam pour remettre l'ouvrage en mains propres à qui de droit.

28

Cornelis Van der Dorssen rentra chez lui effondré.

Non seulement Jan Weimer avait découvert qu'il s'était introduit chez lui, mais il n'avait rien voulu lui révéler. C'était un échec sur toute la ligne, échec qu'il se devait d'avouer – une question d'honneur.

La mort dans l'âme, il se décidait à appeler quand le téléphone sonna.

– Vous avez été vu en compagnie de Jan Weimer, aujourd'hui. Pouvez-vous m'expliquer la raison d'une telle rencontre ?

– Vous me faites suivre ! s'offusqua Cornelis.

– Là n'est pas la question, éluda l'homme.

Cornelis lui donna les explications qu'il attendait.

– Je savais que l'on ne pouvait pas vous faire confiance, hurla l'homme. Vous n'êtes qu'un imbécile ! À cause de vous, nous allons être obligés de prendre des dispositions dont nous nous serions bien passés.

Cornelis reposa le combiné, le dos envahi par une vague de sueur froide. Il n'avait plus le choix : c'était Jan Weimer ou lui.

De son côté, l'homme ne décolérait pas. Ils allaient devoir se séparer de Cornelis.

*
* *

Son « recrutement » remontait à deux ans et tenait du hasard. Tous les soirs avant de prendre son train, Cornelis poussait la porte du café de la tour des Pleureuses et s'épanchait, une chope de bière à la main, auprès d'un barman qui le laissait dérouler sa litanie sans plus prêter attention aux propos de ce vieux garçon solitaire qui radotait. Il était soi-disant le descendant d'un homme illustre qu'un peintre non moins célèbre – le barman n'aurait su dire qui – aurait méprisé et spolié. Mais Cornelis était là pour réparer cette injustice : il détenait un secret qui n'allait plus tarder à éclater au grand jour. Il lui manquait juste une preuve, un document qu'il recherchait frénétiquement. Puis, un

soir, il se vanta d'avoir exhumé des archives de l'étude où il travaillait ce qu'il avait tant cherché : un testament d'une grande valeur qui allait lui permettre de prendre sa revanche. Il continua de se répandre en paroles auprès du barman et des clients indifférents jusqu'au jour où il affirma que l'on avait trouvé à qui était destiné le fameux testament ! Ses propos tombèrent dans l'oreille d'un homme qui s'était arrêté là pour se réchauffer avant de se rendre à l'aéroport. Habillement interrogé par l'homme en question, il avait fini par lâcher le nom de « Weimer ».

– Weimer ? s'était étonné l'homme. Comme cette célèbre archéologue ? Elle vient de disparaître, je crois…

– C'est bien cela, avait fièrement répondu Cornelis, flatté que cet étranger qui lui offrait à boire s'intéressât à lui.

L'information était immédiatement remontée au maître. Le réseau de surveillance que la fortune dont disposait le Cercle permettait d'entretenir à travers le monde lui fournissait une piste dont il devait vérifier la pertinence. Toutes les pistes, même les plus improbables, méritaient d'être vérifiées. Il avait aussitôt pris contact avec Cornelis et l'avait flatté : « Vous êtes un homme important, lui avait-il assuré, et bientôt, le monde entier le saura. Nous allons vous aider à rétablir la vérité. »

Il n'avait plus ensuite eu besoin que de se servir de la rancœur aveugle de Cornelis pour le manipuler à sa guise.

29

L’enseigne au néon bleu du Blue Dolphin se voyait de loin.

Un dauphin en carton pâte, presque grandeur nature, était accroché au plafond à gauche de l’entrée et oscillait avec grâce dès que la porte s’ouvrait, laissant s’engouffrer un courant d’air.

Derrière le comptoir se tenait un géant blond à l’air débonnaire qui devait être le patron.

Jan aperçut Julia qui passait de table en table, chargée d’un plateau. Ses longs cheveux bruns étaient ramenés en un chignon ébouriffé sur le sommet du crâne, ce qui lui donnait une silhouette encore plus élancée.

Il se choisit une table placée au milieu du café et attendit que Julia vînt le servir.

– J’ai bientôt terminé mon service, lui souffla-t-elle.

L’heure venue, elle vint s’asseoir à sa table :

– J’ai trouvé une date très précise, lui annonça-t-elle, excitée. Je vous passe les détails pour en arriver là, je suppose que la lecture de ces instruments complexes ne vous passionne pas plus que ça…

– Non, en effet. Qu’avez-vous trouvé ? lui demanda-t-il, sur des charbons ardents.

– Tenez-vous bien : j’arrive exactement à 1510 ans avant Jésus-Christ !

– Vous êtes certaine de la date ?

– Absolument. Par contre, je vous avoue que j’ignore à quel événement elle peut bien se rapporter.

« Si elle savait ! », pensa Jan. Pour lui, cette date ne correspondait qu’à un seul événement. Un épisode de l’histoire auquel sa mère s’était intéressée de près.

Désormais, il savait ce qu’il cherchait, même si cet indice le déroutait…

– Et si nous allions nous amuser un peu, maintenant ? lui proposa Julia.

Jan, incapable de déceler s'il lui plaisait ou si elle était simplement d'un naturel ouvert, ne sut que lui répondre.

– Je suis invitée à une soirée privée où je dois rejoindre des amis, poursuivit-elle devant son silence. Vous ne risquez pas grand-chose à m'y accompagner, ajouta-t-elle avec un sourire en coin qui troubla Jan.

*
* *

Hormis les néons du Blue Dolphin qui projetaient leur lumière bleu vif devant l'établissement, le reste de la ruelle était plongé dans l'obscurité.

Avant d'atteindre le coin de la rue, cinquante mètres plus loin, deux colosses aux mines patibulaires leur barrèrent la route. Jan comprit immédiatement qu'ils allaient s'en prendre à lui et poussa Julia sur le côté. Il reçut un uppercut dans le ventre qui l'envoya sur le trottoir, plié en deux.

Recroquevillée contre la porte d'entrée d'un immeuble, Julia paniqua en voyant la lame d'un cran d'arrêt frôler le visage de Jan. Elle se mit à crier, à crier de toutes ses forces.

Le patron surgit hors du Blue Dolphin, une batte de base-ball à la main, et se dirigea vers eux. Il balança un violent coup dans les jambes des deux hommes. L'un d'eux hurla. Son comparse le soutint avant qu'il ne s'effondre et, n'attendant pas qu'un nouveau coup s'abattît sur eux, l'aida à s'enfuir le plus vite possible.

Le patron tendit la main à Jan qui se releva en chancelant.

– Vous n'êtes pas blessé ? lui demanda Julia qui avait rejoint le groupe.

– Je ne crois pas, non, j'ai seulement mal partout. J'ai peur de ne pas être en état de sortir ce soir, essaya-t-il de plaisanter avant qu'une grimace de douleur ne vînt effacer un début de sourire.

– Vous n'êtes surtout pas en tenue, précisa Julia, regardez-vous…

Son blouson de cuir et son pantalon étaient déchirés en plusieurs endroits.

– Je crains en effet de ne pas être habillé pour la circonstance…

Julia et son sauveur insistèrent pour le mettre dans un taxi qui le ramena chez lui.

Une foule de questions se pressaient dans sa tête : avait-on voulu l'intimider ou tenté de le tuer ? Pourquoi et qui ? Cornelis était-il derrière cette agression ? Dans quel guêpier s'était-il fourré depuis qu'il était devenu l'héritier de Vermeer ? Quel secret était-il en train de percer qui lui valût autant de problèmes ?

Il repensa à l’information que Julia lui avait donnée. Un enthousiasme nouveau s’empara de lui. Il allait se remettre au travail et irait jusqu’au bout.

30

INDICE n° 8 : ***les compas de L’Astronome et du Géographe.***

Compas : « n.m. – Instrument composé de deux branches servant à tracer des cercles et à prendre des mesures. »

L’instrument de l’astronome est posé sur la table, entre le livre et sa main.

Attribut normal du géographe, ce compas à pointes sèches était utilisé pour vérifier et mesurer les distances sur les cartes.

Fait curieux, cet instrument a fait l’objet de ce que l’on appelle en peinture un « repentir » dans Le Géographe. *Vermeer a en effet changé sa position : à l’origine, les pointes étaient dirigées, non pas vers le corps du savant, mais sur la carte déroulée sur la table.*

Que pointait-il ? Mesurait-il une distance ou s’apprêtait-il à tracer un cercle ?

Pourquoi Vermeer avait-il changé la position du compas ? Était-ce parce que la solution de l’énigme aurait été trop facile à trouver ?

Jan n’aurait la réponse que lorsqu’il saurait sur quelle carte travaillait le géographe…

31

INDICE n° 9 : ***les cartes de L'Astronome et du Géographe.***

Deux cartes sont roulées et rangées verticalement sur l'armoire de l'astronome.

Deux sont enroulées par terre et une troisième sur la table du géographe, à sa droite. La translucidité de celle-ci suggère que c'est du vélin et les quelques lignes que l'on y discerne semblent indiquer qu'il s'agit d'une carte nautique. Une quatrième, ouverte sur la table, est celle sur laquelle travaille le savant.

Même si toutes les cartes semblaient illisibles, Jan dénicha néanmoins un précieux renseignement sur celle qui était posée devant le géographe.

À l'époque, les mers et océans étaient colorés en beige alors que les terres et continents l'étaient en un ton d'ivoire plus clair. Ces couleurs étaient obtenues en dissolvant des pigments naturels – en l'occurrence de l'ocre – finement broyés dans de l'eau à laquelle on ajoutait du blanc d'œuf. Mais cette peinture dite « à la détrempe », déjà utilisée dans l'Égypte ancienne pour les peintures murales, n'avait pas la même tenue sur une toile. Elle s'y révélait plus altérable, finissant par se craqueler et s'effriter : les contours des objets ou des sujets peints s'estompaient, puis disparaissaient.

À l'occasion d'une restauration, un examen aux rayons X et aux infrarouges avait été pratiqué sur la toile. On avait retrouvé sous la couche de peinture des traces significatives du dessin préparatoire que Vermeer faisait toujours à la craie blanche : il s'agissait d'une carte du bassin méditerranéen.

En effet, maintenant qu'il possédait cette information, il reconnut distinctement l'escarpement du Péloponnèse au milieu de la carte.

Jan trouva une carte de cette région dans un grand atlas et mima le geste du géographe, lui rendant l'ancienne position du compas dirigé vers le bas. L'instrument pointait la mer Égée et ses îles.

32

Comme tous les matins, Jan attrapa le journal qui dépassait de sa boîte aux lettres pour le lire dans le tramway.

Le titre de la une, accompagné d'une photo de *La Laitière* de Vermeer éclaboussée de sang, le glaça :

« SUICIDE SANGLANT AU RIJSKMUSEUM »

Hier soir, peu avant la fermeture du musée, relatait l'article, un homme d'une cinquantaine d'années s'était tranché la carotide à l'aide d'une lame affûtée, dissimulée dans une canne à pommeau d'argent en forme de tête de lion. Personne, aucun visiteur, aucun gardien, ne l'avait vu ébaucher le moindre geste qui aurait pu faire redouter un tel acte. L'homme était tombé à terre dans un gargouillis ensanglanté avant que ses yeux ne se révulsent. Sa gorge était ouverte sur toute la largeur du cou, laissant voir, selon plusieurs témoins du drame, la trachée-artère. Malgré les premiers soins d'urgence qui lui furent prodigués sur place, l'homme était décédé avant son transport en ambulance pour l'hôpital. L'homme, célibataire, dont l'identité n'avait pas été communiquée par la police, était clerc dans une étude notariale de la ville. Aucun mot susceptible d'expliquer son geste n'avait été retrouvé ni sur lui ni à son domicile.

Jan se sentit nauséeux après la lecture de l'article. Quelle fin atroce avait connue Cornelis !

Il voulu d'abord se rendre au poste de police pour leur dire ce qu'il savait. Mais il comprit vite que cela ne lui apporterait que des ennuis.

Comment pourrait-il justifier connaître l'homme qui avait violé son domicile, et pourquoi n'avoir pas porté plainte contre lui ?

S'il ne pouvait s'empêcher de se sentir en partie responsable de la mort de Cornelis après son « éviction » sans appel de l'hypothétique « part du gâteau » qu'il estimait devoir lui revenir de plein droit, il n'avait cependant rien fait pour alimenter les chimères d'un homme dont l'état de santé mentale lui paraissait précaire.

Au vu des dernières découvertes de Jan, l'existence d'un *trésor* au

sens où l'entend l'imaginaire collectif, c'est-à-dire un coffre rempli de pièces d'or, de bijoux et de pierres précieuses, était ridicule.

Si le secret caché dans les tableaux de Vermeer n'avait rien à voir avec un tel butin de pacotille, il le surpassait en merveilles.

33

INDICE n° 10 : ***l'arbalestrille du Géographe.***

Arbalestrille : « n.f. – Diminutif d'arbalète. Instrument de marine, aujourd'hui abandonné, qui servait à prendre en mer la hauteur du ciel et des astres. Il a été remplacé par le quart de cercle ou octant. »

Le plus souvent en ébène, muni d'un axe central sur lequel coulissent des règles, il était un instrument de navigation maritime courant dont astronomes, géographes et capitaines de vaisseau se servaient.

On l'appelle aussi : bâton de Jacob, croix géométrique, verge d'or ou rayon astronomique.

La poésie des synonymes donnés à l'instrument fit sourire Jan.

Sur le tableau de Vermeer, on en distinguait seulement l'extrémité qui dépassait du rideau, dans la partie supérieure de la fenêtre, au montant de laquelle on l'avait sans doute accrochée. Ce bout était comme le doigt pointé de Vermeer vers un objet sur lequel il voulait attirer l'attention. Jan eut du mal à trancher : avec l'effet de perspective que le peintre avait introduit dans son tableau, il était difficile de savoir sur quoi il était exactement dirigé. Il crut d'abord que l'arbalestrille pointait une région du globe terrestre, puis réalisa que c'était le plus gros des livres, posé sur l'armoire derrière ce globe, qui était visé.

34

INDICE n° 11 : ***les livres de L'Astronome et du Géographe.***

On dénombre neuf livres dans Le Géographe : *l'un est sur la table sous la main gauche de l'homme ; deux autres de petit format sont sous la fenêtre ; trois sont rangés, la tranche en haut, sur le dessus de l'armoire à côté de trois autres posés à plat. Il est impossible de connaître leur titre.*

Dans L'Astronome, *hormis le livre de Métius, on en compte trois posés sur la table, six rangés verticalement sur l'armoire, dont la tranche est visible mais le titre malheureusement invisible, lesquels sont calés par quatre petits volumes posés à plat.*

Vingt-deux livres au total étaient donc représentés, sans qu'aucun spécialiste de Vermeer ne cherchât jamais à les identifier.

Lors de l'inventaire des biens de Vermeer, le 29 février 1676, soit trois mois après sa mort, divers objets, meubles, vêtements et tableaux avaient été répertoriés, mais aucune bibliothèque.

Ce détail paraissait curieux à Jan : Vermeer appartenait à la bourgeoisie aisée et il eût été normal qu'il en possédât une. Le notaire notait juste « une trentaine de livres ».

Jan finissait de taper sa fiche lorsqu'un rayon de soleil fit irruption dans la pièce et l'aveugla.

Tous les ans à la même époque, il se laissait abuser par la promesse de printemps que faisait avril en ses débuts. Promesse qu'il ne tenait pas : il n'était pas rare, à Pâques, d'avoir de la neige.

Il se leva pour tourner son ordinateur et s'installer le dos à la fenêtre, face à la bibliothèque vitrée qui, recouverte d'une fine couche de poussière, ne réverbérait que peu la lumière.

Il était sur le point de s'asseoir quand son regard se porta sur les livres que contenait ce meuble si familier, qu'il avait récemment ouvert pour y cacher le testament, ce meuble, partie intégrante du décor, auquel Jan ne prêtait plus aucune attention.

Jan parcourut rapidement les six rangées de livres et en repéra un, sur l'étagère du haut, qui ressemblait comme un jumeau à celui que l'arbalestrille désignait.

Depuis tout ce temps, ce qu'il cherchait était sous ses yeux !

Les ouvrages rangés dans ce meuble étaient ceux auxquels sa mère avait le plus tenu, ceux qu'elle avait reçus de ses parents qui les tenaient eux-mêmes des leurs, etc. Cette collection avait été transmise de génération en génération dans la famille et ce, depuis… Johannes Vermeer ! Si les tableaux du peintre avaient été dispersés à sa mort pour éponger ses dettes, ses biens matériels, eux, qu'il s'agît des meubles, de ses effets personnels ou de sa bibliothèque, étaient vraisemblablement revenus à ses héritiers. Ce livre, s'il en était encore besoin, apportait une preuve supplémentaire du lien de parenté qui unissait Jan à l'illustre peintre.

Jan ouvrit le volume et tourna les folios de parchemin avec précaution. Il jeta un coup d'œil au titre et feuilleta quelques pages au hasard.

Ce livre était censé n'avoir jamais été écrit ou avoir été brûlé ou perdu à jamais !

Et pourtant, Jan le tenait entre ses mains !

Se pouvait-il qu'il contînt une vérité différente de celle que l'on connaissait jusqu'à présent ?

La sentence *in libris veritas* prit alors tout son sens, les indices se mirent en place pour raconter une histoire, une légende que le monde avait préféré dénigrer et rabaisser au rang d'élucubration philosophique.

II
Codex Amsterdamus

« La terre bouillait, et le ciel, et la mer. De tous côtés, de hautes vagues se ruaient vers le rivage à l'élan des immortels »

HÉSIODE (VIIIe siècle avant J.-C.),
Théogonie.

35

Jan descendit de la bibliothèque, les yeux rivés sur le livre qu'il tenait ouvert à la main. Son intérêt était tel qu'il manqua une marche, glissa sur les deux ou trois suivantes et arriva au bas de l'escalier, une main agrippée à la rampe, l'autre crispée sur le livre. Il s'assit en jurant sur la première marche, y déposa son précieux fardeau et ôta sa chaussette pour vérifier l'état de sa cheville gauche. À première vue, rien de cassé. Il se remit debout et chercha le numéro de Willem dans son répertoire téléphonique.

L'effet de surprise passé, il fallait qu'il en eût le cœur net : avait-il en sa possession un manuscrit original et fiable ou bien était-il victime d'un canular historique, sorti il y a des siècles du cerveau d'un moine copiste facétieux ?

Il n'avait pas donné de nouvelles à Willem depuis la mort de Lara, de peur de rouvrir la plaie en évoquant son souvenir, et il espérait que le vieil homme ne lui en tiendrait pas rigueur.

Willem avait été professeur en histoire des manuscrits anciens à l'université de Leyde. Il était aussi le meilleur ami de sa mère, celui à qui elle confiait le jeune Jan plusieurs semaines, voire plusieurs mois, lorsqu'elle partait en fouilles à l'étranger. Jan, pour lequel il avait remplacé le grand-père qu'il n'avait pas connu et le père qu'il n'avait jamais eu, l'avait appelé « tonton Willem » durant toute son enfance.

Si Willem avait pris sa retraite de professeur depuis longtemps, il n'avait pas délaissé sa marotte : les textes anciens, principalement médiévaux, n'avaient aucun secret pour lui. Comptant au nombre des meilleurs experts mondiaux en ce domaine, il était encore fréquemment appelé aux quatre coins de la planète par des musées ou de riches collectionneurs pour authentifier tel ou tel manuscrit.

– Bonjour, Willem. C'est Jan.

– Mon petit ! Comme je suis heureux de t'entendre ! Tu penses bien que j'ai reconnu ta voix tout de suite ! Même si tu ne m'as pas appelé depuis la…

– Oui, je sais, le coupa Jan.

– Mais je ne t'en veux pas, tu sais. Je comprends…

Ils parlèrent comme s'ils s'étaient quittés la veille, comme ces personnes unies par un lien qu'aucun éloignement ne peut distendre.

Jan commença à lui exposer la raison de son appel quand Willem, la voix soudain grave, l'interrompit :

– Ne parle pas de ça au téléphone. Il vaut mieux que nous nous voyions.

– Je pensais justement te rendre visite ce week-end…

*
* *

Lorsqu'il posa le pied par terre pour se lever le lendemain matin, sa cheville se déroba et une douleur fulgurante remonta dans sa jambe gauche jusqu'à l'aine.

Il jeta un coup d'œil inquiet à son pied : sa cheville avait triplé de volume et la malléole n'en saillait plus.

Le diagnostic de l'hôpital fut sans appel : entorse avec déchirure ligamentaire. Plâtre, béquilles et rééducation à la clé !

Il appela l'université pour prévenir qu'il serait indisponible pendant deux semaines, puis Willem.

*
* *

Le lendemain, Willem et Sophia l'attendaient devant la gare.

Sophia était là, fière, dans sa robe noire qu'aucune tache ne venait maculer. Jan s'approcha d'elle :

– Comment vas-tu, ma belle ? s'enquit-il en forçant la voix – elle avait toujours été dure d'oreille.

Tout en se laissant flatter la croupe, elle répondit par un hennissement, visiblement heureuse de retrouver une vieille connaissance.

Jan se dirigea ensuite vers Willem, qui se tenait en retrait. Le solide gaillard qu'il avait été s'était tassé avec l'âge. Son visage, lui, n'avait pas changé : hormis quelques rides plus profondes, ses yeux perçants d'un bleu limpide ne portaient pas encore de lunettes et Jan, d'aussi loin qu'il s'en souvînt, l'avait toujours connu chauve.

Willem, submergé par l'émotion des retrouvailles, prit simplement Jan dans ses bras et le serra contre lui de longs instants en balbutiant « mon petit ».

Il se détacha enfin de son protégé, puis déposa béquilles et bagages à l'arrière de la carriole. Il fit claquer sa langue trois fois et Sophia avança.

Jan, qui avait passé le plus clair de son voyage en train à dévisager les autres passagers dans la crainte que l'un d'eux ne fût là pour l'espionner, se demandait quelle lubie avait pris Willem de repeindre son attelage aux couleurs de la Hollande. Un orange qui se repérait à des kilomètres à la ronde !

Trois quarts d'heure plus tard, la jument quittait la route pour s'engager sur un étroit chemin de terre dont l'unique usage était de desservir la maison de Willem ; une ancienne maison de pêcheur, aux murs revêtus de bardeaux de bois sombre, au toit de tuiles rouges et aux volets vert sapin. La façade donnait sur la mer du Nord.

*
* *

Willem aida Jan à monter dans « sa » chambre, au premier étage, où rien n'avait changé.

Jan s'y installa dans des effluves évanescents de lavande qui le convainquirent que l'incontournable Mme Visser était passée par-là. La brave femme, qui ne devait plus être très jeune aujourd'hui, venait régulièrement faire le ménage chez son voisin et s'assurer qu'il ne manquait de rien.

Quand il redescendit, Willem avait ravivé le feu dans l'âtre et servit deux petits verres de genièvre sur une table basse rectangulaire, entre deux canapés au velours bordeaux défraîchi. Jan prit place en face de Willem et posa le livre entre eux.

– Si je ne me trompe, l'œuvre de Platon comptait jusqu'à ce jour neuf tétralogies et cinquante-six dialogues. Je crains que l'on ne doive désormais bousculer ce recensement… On prête à Platon l'ambition d'avoir voulu écrire une cosmogonie. Il renouait ainsi avec une tradition bien ancrée dans le monde grec antique : celle d'expliquer la formation de l'Univers depuis le chaos originel. Il prolongeait l'œuvre de prédécesseurs comme Hésiode qui, dans sa *Théogonie*, avait fait le récit de la naissance des dieux et de leur généalogie. Platon avait prévu d'écrire sa cosmogonie sous la forme d'une trilogie : le *Timée*, qui décrit l'origine de l'Univers et ébauche l'histoire de l'Atlantide, est parvenu jusqu'à nous ; le *Critias*, qui fait le récit de l'origine de l'homme et décrit l'Atlantide, s'arrête brusquement avant la fin ; l'*Hermocrate*, censé retracer l'origine de la société, manque à l'appel. C'est cette trilogie complète que tu as devant toi : un livre dont on a prétendu qu'il n'avait jamais été écrit, du moins pas dans son intégralité.

– Comment cet ouvrage s'est-il retrouvé en ta possession ?

– C'est une longue histoire. Je te la raconterai plus tard. Pour

l'instant, j'aimerais que tu me dises ce que tu en penses.

– Très bien. Voyons ce que cache ce livre…

Jan s'apprêtait à l'ouvrir quand Willem l'arrêta :

– Non ! Attends…

Il fila dans son antre, un bureau qui donnait sur le séjour, et en revint avec deux paires de gants de chirurgien dont il tendit l'une à Jan.

– Enfile ça. On risquerait de l'endommager.

Jan s'exécuta sans oser avouer qu'il avait jusqu'alors manipulé l'ouvrage sans aucune protection et tourna le livre de telle façon que Willem pût le lire à l'endroit.

– C'est un codex ! Un codex de toute beauté !

– Un codex ?

– Cette forme de livre a pour la première fois rassemblé dans un seul et même volume des feuillets manuscrits jusqu'alors épars. Son introduction fut une véritable révolution au début de l'ère chrétienne. La langue de rédaction est encore le grec ancien, et non pas le latin. Et il est écrit en onciales ! s'émerveilla-t-il. En majuscules, si tu préfères. Les onciales ont été remplacées par les minuscules archaïques seulement à partir du IXe siècle ! Si ce que nous avons sous les yeux n'est pas une copie postérieure, cela signifie que tu es en possession de l'archétype, c'est-à-dire de l'ancêtre de tous les manuscrits connus de cette trilogie de Platon ! Attention ! Il ne faut pas assimiler l'archétype à l'original ! Un archétype est la plus ancienne copie qui existe quand l'original a disparu. Mais si ce codex est antérieur au IXe siècle, date à laquelle on a transcrit en lettres minuscules les exemplaires qui étaient jusqu'alors écrits en majuscules, il devrait comporter moins de fautes que celui que nous connaissons. Beaucoup d'erreurs de copie remontent à cette époque-là. Quant à l'archétype des manuscrits médiévaux des dialogues de Platon, c'est le *Parininus graecus 1807*. Il est conservé à la Bibliothèque de France, à Paris. On estime qu'il a été transcrit dans la seconde moitié du IXe siècle. On n'en connaît pas de plus ancien à ce jour.

Willem commençait à tourner les pages une à une.

– Regarde : il ne comporte presque aucune scholie.

– Aucune quoi ? demanda Jan, que le langage savant de Willem dépassait.

– Les scholies sont des commentaires, apportés par les copistes, au texte des manuscrits. Ils les écrivaient dans la marge ou les inséraient dans le corps du texte. Ce sont ce que nous appelons maintenant des « notes de bas de page », si tu veux. Le fait qu'il y en ait très peu

semblerait indiquer que celui qui a copié le texte avait sous les yeux un exemplaire peu retouché, proche de l'original ! Mais la présence de scholies n'est qu'un critère parmi d'autres qui permettent d'évaluer l'ancienneté d'un texte. Je vais me mettre au travail dès cet après-midi. Ce soir, je serai en mesure de te dire à quelle époque il a été rédigé. J'ai tout le matériel nécessaire dans mon bureau. Pour l'heure, va donc te reposer, lui proposa Willem. Tu as l'air de ne plus tenir sur tes jambes.

Jan obéit, s'emmitoufla dans un plaid en laine polaire plié à côté du canapé et posa sa tête sur un coussin douillet qu'il cala contre l'accoudoir. Il entendit les derniers crépitements du feu dans la cheminée et s'endormit.

36

Athènes. 346 avant Jésus-Christ.

La rumeur s'était répandue dans la cité à une vitesse fulgurante : Platon venait de mourir.

Aristote se précipita chez son maître, autant pour vérifier la véracité de la nouvelle que pour être le premier sur les lieux.

Le vieux philosophe avait été allongé sur la couche rudimentaire qui lui servait de lit, non loin de la table où il avait eu l'habitude d'écrire. Aristote s'approcha de la dépouille avec une certaine appréhension. Il ne reconnaissait pas, dans les traits figés du vieil homme, celui dont il avait été l'élève pendant vingt longues années, celui qui ne cessait de disserter et dont l'éloquence provoquait l'admiration de chacun. Son mutisme le troublait, l'effrayait presque.

Combien de fois s'étaient-ils querellés tous les deux ? Lorsque, disciple brillant, il se permettait d'aller à l'encontre des idées du maître, ce dernier n'hésitait pas à le remettre vertement à sa place. « C'est un poulain qui rue contre sa mère », avait-il rétorqué un jour qu'Aristote l'avait critiqué.

Le moment était venu pour l'élève exemplaire de se rebeller enfin. Il allait fonder une nouvelle philosophie, qui prendrait le contre-pied de celle de son maître, une doctrine qui prévaudrait sur l'idéalisme prôné par celui que l'on appelait le « divin » philosophe.

Mais l'ambitieux projet qui l'animait soudain nécessitait l'accomplissement d'un dessein plus vil…

Parce qu'il était le plus brillant, il jouissait de l'inestimable avantage d'avoir été, de tous les disciples du maître, le seul à qui il se confiait, le seul auquel il livrait ses pensées et ses projets.

Aristote se dirigea vers la table de travail et chercha du regard les brouillons, avant de fouiller parmi les tablettes de cire et les morceaux de papyrus qui jonchaient l'épais plateau de bois.

Platon lui avait confié que, lors d'un voyage en Égypte quarante-cinq ans plus tôt, des prêtres l'avaient initié à certains secrets, dont celui qui l'avait le plus profondément marqué : l'histoire oubliée de

l'Atlantide. Il avait commencé à divulguer ce mythe dans le *Timée*, et avait l'intention de continuer dans le *Critias*. Mais son décès venait de mettre fin à la réalisation d'une telle entreprise.

Quoi de plus facile désormais, pour Aristote, de s'emparer des écrits du maître, encore à l'état de brouillons, de les faire disparaître de la circulation et, ensuite, de faire accroire que le mythe de l'Atlantide n'était qu'un récit inventé de toutes pièces par un homme que fascinaient les idéaux, les abstractions pures et les arrière-mondes ?

Aristote allait donner de Platon l'image d'un doux rêveur et d'un affabulateur. S'il avait été le seul à savoir que l'histoire de l'Atlantide fût vraie, il serait le premier à affirmer haut et fort qu'elle n'était que mensonge.

Il n'allait pas se priver pour raconter partout, non sans une certaine malice, que Platon, s'il avait été celui qui avait créé l'Atlantide, était également celui qui l'avait détruite !

Platon usait – et abusait, selon lui – du procédé des mythes pour illustrer sa pensée. Aristote, lui, serait le premier des philosophes à en bannir l'usage.

Il quitta la pièce avec les écrits du maître dans une grande sacoche de lin dont il vida le contenu une fois rentré chez lui. Le respect qu'il éprouvait encore pour son maître à penser l'empêchait de détruire des documents d'une telle valeur. Aussi décida-t-il de les ranger dans une caisse qui irait grossir les rangs de celles qui, posées à terre, restaient encore à classer dans sa bibliothèque.

37

La nuit tombait quand Willem le secoua pour le réveiller. Il avait dormi trois heures !

– Alors ? le questionna Jan.

Willem s'éclaircit la gorge avant de se lancer dans son exposé, Jan suspendu à ses lèvres :

– Comme je te l'ai déjà dit, le fait que le codex soit rédigé en onciales nous donne une indication précieuse : il ne peut qu'être antérieur au IXe siècle. Ensuite, je dirais que l'outil utilisé était une plume d'oiseau. Une plume d'oie, pour être précis. C'était l'outil le plus courant des moines copistes. Les plumes de corbeau, par exemple, ne convenaient pas à l'écriture onciale : elles étaient plutôt utilisées pour tracer des lettres petites et fines. Quant à l'encre dont notre copiste s'est servi, elle était à base de noir de fumée. Enfin, j'ai compté pas loin de deux cents feuillets en vélin, qui est un support plus fin que le parchemin ordinaire. J'en ai prélevé un morceau pour l'analyser : il a livré sa date de fabrication, mais reste muet sur sa provenance. Tous ces éléments concordent. Malheureusement, il manque la dernière page : celle sur laquelle les copistes avaient pour habitude d'inscrire la date, le nom du calligraphe et le nombre total de lignes de
l'œuvre. Cela permettait d'évaluer le salaire du copiste,
d'établir le prix de l'ouvrage, d'en connaître à l'avance le volume et de vérifier l'intégrité de l'œuvre en donnant le moyen de déceler d'éventuelles interpolations. Celui-ci restera anonyme, mais la main qui a tenu la plume était sûre : l'absence d'hésitation dans le tracé des lettres m'incline à penser qu'il était un helléniste érudit. Ce codex date de la fin du VIe ou du début du VIIe siècle ! À cette époque et jusqu'au IXe siècle, l'Occident était plongé dans l'obscurantisme : l'étude des auteurs classiques était dénigrée, la littérature grecque perdue. C'est en Orient qu'il nous faut chercher la provenance du codex. Or, au VIIe siècle, seule Constantinople pouvait s'enorgueillir de posséder un atelier de calligraphie et des échoppes de libraires. Dans les monastères basiliens, on copiait encore les manuscrits d'auteurs profanes, et pas seulement sacrés, avec un zèle qui n'avait plus cours

en Occident. Notre copiste faisait sans doute partie de ces théologiens pour lesquels la culture hellénique ne devait pas tomber dans l'oubli, et en particulier Platon, même s'il était polythéiste. Bref, c'est un véritable trésor que tu possèdes là ! Il vaut une fortune !

Willem était rayonnant, Jan abasourdi.

– Tu veux dire que ce codex est le plus ancien manuscrit connu des textes de Platon ?

– Assurément ! Il nous faut maintenant le baptiser !

– Le baptiser ?

– Oui ! Chaque codex porte un nom, en général celui de son propriétaire ou de l'endroit où il a été trouvé. Que dirais-tu de *Codex Amsterdamus ?*

– Va pour *Codex Amsterdamus.*

Les deux hommes topèrent.

– Maintenant, continua Willem, dis-moi d'où il provient.

Jan prit le temps de lui raconter en détail les deux semaines passées.

– Tu es le descendant de Vermeer !!! Ta mère lui vouait un véritable culte. Elle ressentait devant ses tableaux un émoi incroyable. À croire qu'elle pressentait qu'elle était de son sang !

Jan acquiesça, troublé par la remarque de Willem.

– Les deux tableaux dont tu m'as parlé sont bien *L'Astronome* et *Le Géographe* ?

– C'est exact.

– Attends une seconde…

Willem se leva pour aller chercher dans sa bibliothèque une énorme encyclopédie sur Rembrandt. Il trouva rapidement la page qu'il cherchait et la montra à Jan :

– Cette eau-forte y ressemble, non ?

– Oui, c'est frappant, reconnut Jan.

– On l'appelle le *Faust*. Rembrandt l'a gravé en 1652.

La composition rappelait étonnamment celles de Vermeer : un savant – alchimiste ou astrologue – lève les yeux devant une étrange vision. D'apparence humaine, elle tient un miroir à la main et son visage est un disque lumineux.

– Une suite de caractères est inscrite sur le disque, expliqua Willem. Seules les quatre lettres du milieu ont été identifiées. Quant au reste, on a supposé qu'il s'agissait d'un texte mystique hébreu ou qu'il dévoilait l'identité du personnage représenté : un certain Faustinus Socinus, fondateur de la secte des sociniens, célèbre à Amsterdam pour sa philosophie ésotérique. Le déchiffrement de cette anagramme

m’a toujours turlupiné. Tu sais que je me pique de cryptologie, à mes heures perdues. Je crois que le moment est venu pour moi de me mettre au travail. Mais revenons à nos moutons. As-tu déjà visité la maison de Rembrandt ?

– Oui, comme tout le monde.

– Te souviens-tu de cette pièce, appelée le « cabinet d’objets d’art », où sont exposées toutes sortes de curiosités ? On y voit des carapaces de tortue, des javelots africains, des animaux empaillés, des coquillages, des papillons épinglés, des cornes d’animaux, et que sais-je encore ! Si ma mémoire est bonne, il y aussi deux globes, l’un terrestre, l’autre céleste, qui ressemblent à s’y méprendre à ceux que Vermeer a reproduits dans les deux tableaux dont tu me parles. Laisse-moi vérifier tout de suite…

Il se leva derechef pour revenir quelques instants plus tard, un petit livre à la main : *La Maison de Rembrandt*.

Une photo du cabinet montrait deux globes absolument identiques à ceux peints par Vermeer, à la seule différence près que les globes de Rembrandt étaient plus petits.

Ainsi, les deux peintres, dont on ignorait s’ils s’étaient jamais rencontrés de leur vivant, avaient-ils sans doute partagé et cherché à percer le même secret.

Jan reprit son récit où il l’avait laissé et en arriva à la découverte du manuscrit. Willem se fit alors plus attentif qu’il ne l’était auparavant.

– C’est donc ça ! ne cessait-il de répéter à intervalles réguliers tout le temps que Jan parlait.

– Que signifient tes « c’est donc ça » ? finit-il par demander.

– Oh !… Rien. Ne fais pas attention aux paroles d’un vieux fou.

L’embarras de Willem était patent. Jan savait qu’il lui cachait quelque chose et insista.

– Allez ! Qu’est-ce qui te tarabuste ?

– Jan…, commença-t-il.

Lorsqu’il l’appelait par son prénom, Jan savait que Willem voulait lui dire quelque chose de grave.

– Il y a environ deux ans et demi, peu avant la mort de ta mère, elle est venue me voir pour me parler d’un livre qu’elle avait sorti de sa bibliothèque et dont la découverte l’avait mise dans tous ses états. Elle avait commencé à le traduire et voulait vérifier certains points. C’était le but de son voyage, qui devait être le dernier. Ta mère était à cette époque conservatrice de la collection d’art cycladique au musée Allard Pierson[1], mais ce n’est pas le musée qui l’envoyait là-bas cette fois-là. Elle y allait à titre personnel. Elle devait m’apporter le manuscrit à son retour pour que je l’authentifie mais ce qu’elle y avait lu l’avait

bouleversée. Elle paraissait très inquiète, disant que ce qu'elle avait trouvé dans ce texte allait lui permettre de faire la plus grande découverte archéologique de tous les temps. Je suis prêt à parier que ce manuscrit est celui que nous avons sous les yeux.

– Pourquoi ne m'en avait-elle pas parlé ?

– Tu venais juste de rencontrer Saskia, souviens-toi. Tu filais le parfait amour. Que devient-elle, au fait ?

La sonnerie du téléphone laissa sa question en suspens.

– Tu veux que je réponde ? lui proposa Jan, ravi de cette diversion.

– Non, j'y vais.

Willem se leva péniblement de son fauteuil et se rendit dans l'entrée où Jan l'entendit décrocher le vieux combiné mural. Tout à ses pensées, il ne prêta pas attention à la conversation qui se déroulait de l'autre côté de la cloison.

– Quand on parle du loup !… s'exclama Willem en revenant au bout de cinq minutes.

– Qui était-ce ?

– Saskia ! Elle m'a dit que vous aviez eu une petite brouille. Brouille qu'elle tient à dissiper, m'a-t-elle assuré. Elle viendra se joindre à nous pour le dîner après-demain. Elle restera dormir. Je serai heureux de la revoir.

– Comment a-t-elle su que j'étais ici ?

– N'obtenant pas de réponse chez toi, elle a contacté l'université…

– Ce n'est pas vrai ! se lamenta Jan.

– Qu'y a-t-il ?

Jan se mit en devoir de lui expliquer où en était sa relation avec elle.

– Elle tuerait père et mère pour décrocher un scoop et se voir décerner le prix de la meilleure journaliste de l'année. Cette fille n'est qu'une arriviste sans scrupules qui…

– Je te trouve bien sévère avec elle, l'arrêta Willem. Mais vos histoires ne me regardent pas. Si ça peut te tranquilliser, je lui préparerai la chambre d'amis à l'autre bout du couloir.

Jan, passablement agacé par l'arrivée de Saskia dans le havre de paix qu'était la maison de Willem, ne put que consentir.

– Où en étais-je, moi ? fit Willem d'un air distrait.

Puis, avec une expression grave et les sourcils froncés, il reprit le fil de ses pensées :

– Je ne sais comment te dire ça. Ta mère ne voulait pas t'inquiéter. Elle craignait qu'on ne lui volât sa découverte. Elle avait peur pour sa

vie. Son accident est survenu quinze jours après son passage ici.

– Est-ce que tu sous-entends que son accident n'en était pas un ? Qu'on a voulu la tuer ?

– Malheureusement oui. J'en suis certain au fond de moi. Ta mère était la prudence même. Elle s'entourait de toutes les garanties imaginables lorsqu'elle travaillait sur un chantier.

Jan sentit des sanglots monter dans sa gorge.

– Pour quelle raison l'aurait-on assassinée et pourquoi ne m'en as-tu pas parlé avant ? parvint-il à demander à Willem d'une voix enrouée par l'émotion.

– J'ignore à qui elle aurait pu porter tort. A-t-elle fait part de sa découverte à quelqu'un qui aurait pu l'éliminer ? Si je ne t'ai rien dit avant, c'est parce que je ne voulais pas ajouter à ton chagrin de l'avoir perdue celui de croire qu'on l'avait tuée.

Sous le choc, Jan faillit raconter à Willem toutes ses mésaventures depuis l'ouverture du testament, mais il se ravisa : il était inutile de l'inquiéter. Il venait de comprendre que ces ennuis ne remontaient pas à ce moment-là, mais à l'époque de sa mère, qui avait trouvé le codex avant lui. Il lui fallait absolument savoir ce qu'il contenait.

Jan ne put finir son dîner et alla se coucher. Mais une phrase, qui hantait son esprit, l'empêcha de trouver le sommeil : « Ma mère a été assassinée. »

Et ses meurtriers étaient désormais à ses trousses.

[1]. Musée archéologique de l'université d'Amsterdam, situé Oude Turfmarkt.

38

Au même moment, quelque part en Grèce.

Le fin croissant de lune était venu se glisser entre les deux colonnes de marbre blanc du temple à l'abandon.

Cigales et grillons avaient cessé leurs stridulations.

Hormis le doux ressac de la mer que l'on percevait au loin, le silence absolu des lieux leur conférait une somptueuse solennité.

D'antiques lampes à huile, posées à même le sol, éclairaient la scène.

Des hommes, vêtus de longues robes bleu lapis-lazuli, couleur de la mer, vinrent s'asseoir en rond au centre du sanctuaire. Au milieu de leur cercle, le maître de cérémonie versa dans un cratère un breuvage rouge sang et distribua à chacun une coupe d'or, sans pied ni anse. Les hommes, à tour de rôle, se levèrent et allèrent puiser au cratère.

La réunion proprement dite ne commençait qu'après l'absorption solennelle de l'étrange liquide, visqueux et tiède, dont le maître – qui regrettait le temps révolu des sacrifices, humains ou animaux – était le seul à connaître la composition.

Les uns après les autres, les disciples, posant leurs mains sur un livre à la riche couverture de cuir dont les lettres d'or appartenaient à l'alphabet grec, prêtaient serment de fidélité à Poséidon.

Puis, lorsque les coupes étaient vides, l'assistance débattait alors jusqu'à l'aube, souvent avec ferveur.

*
* *

Le Cercle de Poséidon se réunissait, selon le *Critias, tous les cinq ou six ans alternativement, faisant ainsi la part égale au pair et à l'impair.*

Le Cercle était composé de dix cellules qui représentaient chacune un pays et portaient les noms des premiers rois de l'Atlantide, les fils de Poséidon. Le dieu avait eu cinq couples de jumeaux : l'aîné, Atlas, Eumélos (« l'homme aux belles brebis », encore appelé Gadiros),

Amphérès (« bien bâti »), Euaimon (« noble »), Mnéséas (« celui qui est fameux »), Autochtonos (« celui qui est né du sol même »), Élasippos (« le conducteur de cheval »), Mestor (« le sage »), Azaès (« celui qui a la peau brune ») et Diaprépès (« le magnifique »).

Le maître appartenait à la grande cellule, celle d'Atlas. Comme en Atlantide, il était l'aîné et transmettait le flambeau au plus âgé.

Selon un rite immuable emprunté au *Critias*, les réunions se déroulaient toujours la nuit, loin de toute présence humaine. Leur raison d'être première était de maintenir, et parfois de renforcer, la cohésion du Cercle de Poséidon qui avait étendu ses ramifications dans le monde entier.

Aucune information ne filtrait hors de leur société, surtout pas les ordres – arrêts de mort ou représailles – du maître. Celui qui ne les divulguait ou ne les respectait pas s'exposait *aux pires malheurs.*

39

Jan avait l'impression de n'avoir pas fermé l'œil de la nuit, de s'être débattu dans une sorte de rêve éveillé où sa mère lui était apparue. Elle lui avait murmuré à l'oreille un secret dont le sommeil avait capturé le souvenir.

Jan rejoignit Willem qui s'affairait à la cuisine. Les deux hommes profitèrent du petit déjeuner pour mettre au point un plan d'action efficace : Willem transcrirait les onciales en lettres grecques classiques qui seraient ainsi plus facilement lisibles pour Jan.

Les deux hommes bouillaient d'impatience de traduire le texte *in extenso* : avoir entre les mains la copie médiévale d'un manuscrit inédit de Platon tenait du miracle. Les manuscrits autographes du philosophe avaient certainement disparus depuis l'Antiquité.

Seul Aristote avait conservé l'intégralité des dialogues de son maître avant qu'ils ne fussent déposés à Alexandrie où ils périrent dans l'incendie de la grande bibliothèque, en 47 avant Jésus-Christ. Aristophane de Byzance[1] affirmait les y avoir consultés avant leur disparition.

– Cette nuit, intervint Willem, je me suis demandé par quel prodige un moine copiste du VIe siècle avait tenu entre ses mains un texte censé avoir disparu depuis plusieurs siècles. Et je suis arrivé à une hypothèse… D'après les chroniqueurs de l'époque, 400 000 rouleaux de papyrus ont brûlé dans l'incendie de la bibliothèque d'Alexandrie, ce qui est énorme, bien sûr, mais ce qui signifie aussi que beaucoup ont été épargnés. Les bibliothécaires alexandrins copiaient les œuvres que rapportaient les émissaires envoyés aux quatre coins du monde sur des rouleaux. Ces *volumen*, comme on les appelait, étaient d'environ deux mille lignes, et chaque ligne était elle-même assez courte puisqu'elle correspondait à un hexamètre homérique, c'est-à-dire une phrase de six pieds. Cela signifie que la trilogie *Timée – Critias – Hermocrate* était répartie sur deux rouleaux. Si seul le second rouleau avait brûlé, cela expliquerait pourquoi la trilogie a été amputée de sa fin. Mais voilà, le codex que nous avons aujourd'hui sous les yeux nous apporte la preuve que ce rouleau n'a pas brûlé ! Pourquoi a-t-on fait en sorte qu'il disparaisse de la circulation alors

qu'il avait réchappé de l'incendie ?

– Je suppose, répondit Jan, que c'est ce que nous saurons lorsque nous l'aurons traduit…

Restait à arbitrer par quel dialogue ils commenceraient. Le *Timée* fut éliminé d'office : c'était le texte le plus long et son contenu ne devait pas réserver de grandes surprises. L'*Hermocrate*, quant à lui, était un texte inédit. Willem en feuilleta quelques pages pour en donner une lecture succincte à Jan qui traduisait au fur et à mesure : il y était surtout question de tactique militaire et de stratégies subtiles. Jan ne put s'empêcher d'admirer le style de Platon, ce style tout droit issu de l'Attique, bigarré et chatoyant, simple et populaire, émaillé d'interjections.

Cependant, leur curiosité prit le dessus : quel dénouement avait-il été donné au mythe de l'Atlantide ? Quelle était cet épilogue mystérieux dont toutes les éditions qui circulaient depuis l'Antiquité avaient été tronquées ? Sa traduction allait-elle certifier l'authenticité du livre entier ?

Le *Critias* fut donc choisi et il fut décidé, pour le plus grand plaisir de Willem, que Jan resterait chez lui tant que le travail ne serait pas terminé.

*
* *

Jan traduisait les premiers feuillets que venait de lui remettre Willem quand il s'arrêta, un sourire aux lèvres :

– Willem, lança-t-il assez fort pour qu'il l'entendît de son bureau, tu ferais bien de porter des lunettes !

– Qu'est-ce que tu me racontes là ?

– Tu as fait une erreur, là…, montra-t-il à Willem, qui l'avait rejoint, en pointant l'index sur la feuille. Tu as écrit « 1 000 », alors que c'est « 9 000 ».

– Certainement pas ! rétorqua Willem. Tous les nombres que donne Platon sont écrits en chiffres arabes et non en lettres. Je n'ai pas pu me tromper.

Il retourna dans son bureau en bougonnant et revint avec le codex qu'il posa sous le nez de Jan :

– Regarde toi-même !

– Alors, ça, c'est la meilleure ! s'exclama Jan stupéfait. Dans le texte disons *officiel* du *Critias*, il est écrit qu'*il s'est écoulé 9 000 ans* depuis le début de la guerre *entre les gens qui habitaient au-delà des colonnes d'Héraklès [les Atlantes] et ceux qui habitaient en deçà* jusqu'au récit que

fait Critias de cette guerre. Déjà Diodore de Sicile[2] doutait de ce chiffre et lisait 9 000 mois, soit 750 ans. Si l'on ajoute 510 ans, date du récit de Critias, on arrive à 1260 avant Jésus-Christ.

– Et que s'est-il passé à cette date ? demanda Willem.

– Absolument rien, lui répondit Jan, catégorique. En tout cas, rien qui ait laissé la moindre trace dans l'histoire. Selon le sismologue grec Angelos G. Galanopoulos, continua-t-il, il y aurait même une erreur de 1 à 10, c'est-à-dire qu'il faudrait lire 900 ans et non 9 000 ans ! Il explique cette erreur en se basant sur le système hiéroglyphique égyptien dans lequel le nombre « 1 000 » est représenté par une fleur de lotus et le nombre « 100 » par une cordelette nouée. Il avance que Platon aurait pu se tromper en lisant un papyrus.

– Cela fait beaucoup de « si » et l'erreur paraît vraiment grossière, non ? Et rien ne nous prouve que Platon ait eu un papyrus entre les mains… Je pencherais plutôt pour l'erreur que nous venons de trouver. Le chiffre 1 s'écrit « ١ » et le chiffre 9, « ٩ ». La boucle du neuf est microscopique. Il suffit d'une plume mal taillée ou d'un surplus d'encre pour faire passer ce pâté pour la petite boucle du « ٩ » aux yeux d'un copiste non averti. Tu sais, il suffit d'*une* erreur, *une seule fois*, pour qu'un texte soit corrompu à jamais !

– Ce qui signifie que si le chiffre 1 000 est le bon, l'Atlantide a disparu exactement en l'an 1510 avant Jésus-Christ ! La date de l'éruption de Santorin !

– Oui, confirma lugubrement Willem, Santorin : l'île sur laquelle ta mère a eu son accident !…

[1]. 257-180 avant Jésus-Christ. Grammairien et grand éditeur alexandrin.

[2]. Historien et chroniqueur grec (90-30 av. J.-C.).

40

Alexandrie (Égypte). Hiver 47 avant Jésus-Christ.

Aux premières heures de la nuit, la flotte qui mouillait dans le port n'était plus qu'un gigantesque brasier. Les flammes s'étaient propagées au port, puis avaient gagné le quartier du palais royal, à une vitesse fulgurante. Bientôt, elles allaient atteindre les entrepôts de la bibliothèque.

Kamosé fut réveillé par les lueurs de l'incendie et par le grondement du feu qui avançait inexorablement.

– Les rouleaux ! s'écria-t-il, affolé, en sautant de sa paillasse. Il passa autour de son cou une cordelette au bout de laquelle pendait une grosse clé et se rua au-dehors : il faisait clair comme en plein jour et il n'eut aucun mal à trouver son chemin.

Quand il arriva devant l'entrée de la section réservée aux œuvres grecques, un bibliothécaire lui barra la route :

– Il est interdit d'entrer ! lui intima-t-il.

– Mais si l'on ne fait rien, tout va brûler ! Tout va disparaître ! Laisse-moi passer, juste le temps de sauver un manuscrit plus précieux que les autres et je ressors tout
de suite.

– Il est interdit d'entrer ! lui répéta le bibliothécaire. C'est un ordre !

– Un ordre ? De qui ? Qui peut être assez stupide, ou assez fou, pour laisser partir en fumée tout le savoir du monde ?

– Et qui es-tu, espèce d'arrogant, pour discuter un ordre ?

– Tu me connais, je m'appelle Kamosé. Je travaille ici : je suis un *diaskeouastés*.

– Qui que tu sois, tu ne passeras pas !

– Il le faut ! gronda-t-il entre ses dents avant de foncer tête baissée sur le cerbère.

Une lutte confuse s'ensuivit qui faillit voir périr Kamosé si celui-ci n'avait pas, avec les dernières forces qui lui restaient, attrapé un bout

de bois qui traînait par terre pour en assommer son adversaire.

Il n'avait pas de temps à perdre. La fine corde sur laquelle était accrochée la clé s'était rompue dans la bagarre et plusieurs minutes s'écoulèrent avant qu'il ne la retrouvât parmi les cailloux poussiéreux du chemin.

Il ouvrit le lourd portail de bois et courut parmi les rayonnages jusqu'à celui que l'on appelait ici « la bibliothèque particulière d'Aristote ». Sa fonction de « chargé des textes » lui donnait une connaissance des lieux dont très peu de personnes pouvaient s'enorgueillir.

Les manuscrits qu'abritait la bibliothèque représentaient des siècles de savoir et de sagesse et il aurait donné n'importe quoi pour les sauver tous, mais l'heure était à l'urgence et il devait faire un choix draconien.

Il trouva rapidement les deux rouleaux sur lesquels il avait lui-même recopié les textes du grand Platon qui n'étaient, lorsqu'il les avait découverts, que des brouillons épars. Jamais il n'avait compris que personne ne portât la moindre attention au contenu de la caisse qui ne faisait que prendre la poussière. Il y avait découvert, complètement par hasard, l'intégralité d'une œuvre supposée jamais écrite.

Si cette œuvre venait à disparaître, ce serait tout un pan de l'histoire de l'humanité qui partirait en fumée.

Il prit les rouleaux sous le bras et fila vers la sortie. Le feu était entré à l'intérieur de l'édifice et il fallait faire vite. Il tournait au coin de la dernière rangée avant d'atteindre l'air libre quand il reçut un violent coup sur la tête, et s'écroula.

Lorsqu'il se réveilla, la bibliothèque n'était plus qu'un énorme bûcher sur le point de s'effondrer.

Kamosé se releva, heureux de constater qu'il était indemne et que l'un des deux rouleaux avait roulé non loin de lui. Il le ramassa en vitesse et prit ses jambes à son cou.

Dehors, un calme étrange régnait. Le bibliothécaire qui avait essayé de l'empêcher d'entrer tout à l'heure gisait toujours dans la poussière. Inquiet, Kamosé, qui ne pensait pas avoir frappé si fort, se rapprocha de l'homme et s'aperçut qu'on lui avait tranché la gorge !

Qui avait fait cela et pourquoi ? Il jeta un coup d'œil au rouleau qu'il avait sauvé de l'incendie : il s'agissait du premier. Seul le second, qui contenait les textes inédits de Platon, lui avait été dérobé.

Le voleur savait donc très bien ce qu'il cherchait et Kamosé était prêt à parier que ce second rouleau, vu sa teneur, ne referait pas surface avant longtemps.

41

L’ambiance studieuse qui régnait chez Willem ne fut troublée que par l’arrivée de Saskia, à la nuit tombée, au volant d’une voiture dont le coffre était rempli de cadeaux. Pour Willem. Elle avait dévalisé le marché aux fleurs d’Amsterdam avant d’en partir : anthurium, oiseau du paradis, rose du désert, amaryllis, plante cigarette, lanterne japonaise et hibiscus firent s’extasier Willem, dont elle n’avait pas oublié la passion.

Jan les observait derrière la fenêtre.

Saskia passa devant lui, les bras chargés, en le saluant gaiement, sans l’embrasser. Willem disposa son éden de verdure autour de la table qu’il avait magnifiquement dressée : le précieux service en faïence de Delft avait été sorti et une multitude de photophores multicolores disposée çà et là. Il demanda à Jan, qui boudait obstinément les préparatifs, d’allumer les bougies, lui mettant d’office dans la main une boîte d’allumettes.

Willem anima le dîner du début à la fin, tout en prenant soin d’éviter les sujets épineux.

Lorsqu’il le voulait bien, le vieil ours qu’il était pouvait se métamorphoser en un clin d’œil en beau parleur rompu aux mondanités et en boute-en-train capable d’aligner plaisanterie sur plaisanterie.

Ses deux convives, quant à eux, se gardaient de s’adresser la parole, hormis pour échanger des banalités sur la météo ou tout autre sujet aussi brûlant.

– Vous voudrez bien m’excuser, mais je vais me coucher, mes enfants, finit-il par leur annoncer sur le coup de minuit. Je n’ai plus votre âge et toutes ces émotions fatiguent mon vieux cœur. Ta chambre est au fond du couloir à droite, Saskia. Bonne nuit.

Son départ plongea les jeunes gens dans un silence glacial que Jan rompit pour annoncer à son tour qu’il allait se coucher, prétextant que sa jambe le faisait souffrir. Saskia n’insista pas et le suivit dans l’escalier.

Jan s'était coulé sous la couette et avait éteint la lumière. L'obscurité augmentait ses capacités auditives. Il n'eut pas longtemps à attendre avant que les lattes du plancher ne gémissent dans le couloir sous les pas feutrés de Saskia.

Elle gratta à la porte de sa chambre et passa la tête par l'entrebâillement :

– Je peux entrer ?

Un soupir excédé lui répondit.

Elle tâtonna pour trouver l'interrupteur. Le plafonnier s'alluma.

– Jan, j'ai besoin de te parler.

– Me parler de quoi ? demanda-t-il, méfiant.

– De nous. Je regrette de t'avoir blessé en publiant cet article. J'admets que j'ai eu tort et que je n'aurais pas dû passer outre ton consentement. Mais j'ai préservé ton anonymat. C'est l'essentiel, non ? Tu me manques…

Il se dégagea de la couette et s'assit dans la largeur du lit, le dos contre le mur :

– Qu'est-ce que tu veux, Saskia ?

– Euh… dis-moi : le type qui s'est suicidé au Rijksmuseum, il n'aurait pas un rapport avec toi ?

« Elle n'aura pas été longue à retrouver son naturel », déplora Jan en son for intérieur. « Peut-être même que sa venue ici et sa tentative de réconciliation n'ont d'autre motivation que celle de me tirer les vers du nez. » Il préféra feindre la surprise :

– Quel suicide ?

– Ne fais pas l'idiot ! Tu sais très bien de quoi je veux parler. De cet homme, clerc dans l'une des plus grandes études notariales de la ville, qui s'est tué devant un tableau de Vermeer. Quelle coïncidence ! Rappelle-moi quelle étude avait en charge le testament de ce même Vermeer, ton aïeul…

– D'accord. Je connaissais cet homme, admit-il. Il est même venu chez moi à deux reprises : la première, à ma demande, la seconde, à mon insu pour fouiner dans mes affaires. C'était un détraqué.

– As-tu averti la police ?

– C'est ça ! Pour me retrouver derrière les barreaux !

– As-tu quelque chose à te reprocher dans cette histoire ?

– Mais non ! Simplement, tu connais la perspicacité des policiers d'Amsterdam : ils seraient trop contents de tout me mettre sur le dos…

– Tu me caches quelque chose, l'interrompit-elle.

– Fiche-moi la paix, Saskia. J'ai la conscience tranquille. Ce n'était pas la peine de faire tous ces kilomètres pour venir m'extorquer des

renseignements.

– Je ne viens pas pour te faire parler, figure-toi, mais pour te tenir au courant des derniers développements de l'affaire. J'ai cru que ça pourrait t'intéresser mais j'ai dû me tromper. Cette histoire ne semble pas te concerner…

Elle laissa la phrase en suspens tandis qu'elle tournait les talons.

– D'accord, raconte-moi, céda-t-il. J'avoue que je n'ouvre plus le journal depuis ton article et Willem n'a pas la télé. Je ne suis plus l'actualité depuis un petit bout de temps.

– Eh bien, j'ai un informateur à la morgue qui s'est occupé du cadavre de Cornelis Van der Dorssen et qui m'a raconté une chose assez curieuse. Selon l'angle sous lequel la lame l'a perforé, il est impossible qu'il se soit porté le coup lui-même. On l'a bel et bien assassiné !

– Non ! s'écria-t-il, stupéfait, puis, n'en voulant surtout rien montrer à Saskia : Et personne n'aurait rien vu ? Et les caméras de surveillance ?

– Les bandes sont en train d'être visionnées par la police, mais personne n'a rien remarqué ! Où étais-tu, cet après-
midi-là, Jan ?

– Que sous-entends-tu par là ? Que je l'aurais tué ? lui demanda-t-il en se levant de son lit. Tu es en train de me
traiter de meurtrier ! Fiche le camp d'ici, Saskia !

– Tu n'es qu'un salaud, Jan Weimer ! lui jeta-t-elle.
Un mufle ! Un goujat !

– Chut ! Tu vas réveiller Willem ! Ce que je fais en ce moment ne regarde que moi, lui expliqua-t-il calmement, mais sache que je n'ai tué personne. Je te serais reconnaissant de t'occuper de tes affaires et de me laisser tranquille, une bonne fois pour toutes.

– Oh !… Oh !… suffoqua-t-elle, trépignant de rage les bouclettes orange du tapis.

Jan la trouvait ridicule et ne se méfia pas : elle lui allongea une gifle retentissante et quitta la pièce en prenant soin de claquer la porte de toutes ses forces derrière elle.

Une fois seul, Jan se laissa tomber lourdement sur son lit et se prit la tête entre les mains. Il repensa à Lara, à son assassinat, et un tenace et puissant étau se referma sur sa poitrine, l'empêchant de respirer à fond. Si Cornelis avait été éliminé, pensa Jan, c'est qu'il avait dit vrai. Ce que Jan avait pris pour le délire d'un homme mentalement perturbé était la stricte vérité : les « gens puissants » dont Cornelis lui avait parlé n'étaient pas des chimères, mais des hommes pour qui tuer n'était qu'un détail.

42

Florence. 1439.

La délégation grecque était arrivée pour participer au concile en vue de la réunion des Églises orthodoxe et catholique.

Parmi ses représentants, figurait un certain Georges Gemistos, vieux philosophe byzantin qui se faisait appeler Pléthon, en hommage au philosophe grec Platon auquel il vouait la plus grande admiration.

Cosme de Médicis allait souvent l'écouter, lors de conversations privées qui se tenaient en marge du concile. Alors que des querelles passionnées faisaient rage en Italie pour décider qui, de Platon ou de son disciple Aristote, était supérieur à l'autre, Pléthon affirmait qu'à chaque fois que l'élève contestait le maître, il tombait dans l'erreur. Pléthon discutait des « mystères platoniciens » et présentait Platon comme l'héritier, après Pythagore, d'une tradition orale venue du fond des âges, beaucoup plus ancienne que celle des trois grandes religions monothéistes : celle de Zoroastre et de ses disciples, les mages. Selon Plutarque, Zoroastre avait vécu plus de 5 000 ans avant la guerre de Troie et était donc antérieur de 674 ans à la création du monde par le dieu biblique !

Cosme de Médicis fut immédiatement fasciné d'apprendre que Platon, qu'il n'avait au demeurant jamais lu, était l'héritier de la sagesse des mages. Il tint à faire la connaissance de Pléthon.

Ils se rencontrèrent donc, en la présence discrète du philosophe italien Marsile Ficin.

– Monseigneur, veuillez accepter ce présent, dit Pléthon après s'être incliné devant le grand-duc de Toscane. J'ai apporté avec moi des reliques qui dateraient du temps de l'Égypte des pyramides et toute l'œuvre de Platon, dont certains textes avaient jusqu'ici été perdus.

– D'où tiens-tu ces textes ? lui demanda Cosme, au comble de la curiosité.

– Je les ai retrouvés, par hasard, dans la bibliothèque d'un monastère basilien, non loin de Constantinople. Cette pièce était remplie du sol au plafond de livres dont certains gisaient par terre,

prenant l'humidité et à la merci des vers. Dans un coin, je vis un tas impressionnant de vieux volumes à même le plancher. Je me renseignai auprès du supérieur qui me dit qu'il s'agissait d'« ordures », d'œuvres jetées au rebut et condamnées à être réutilisées si besoin était. Je me penchai aussitôt sur le tas et découvris qu'il se composait de manuscrits grecs dont certains remontaient à la plus haute antiquité, au temps de la bibliothèque d'Alexandrie ! Parmi eux, se trouvait la collection complète des dialogues de Platon que je vous apporte aujourd'hui.

– C'est un présent d'une grande valeur que tu me fais, le remercia Cosme de Médicis.

– Je vous les donne pour que vous les fassiez traduire en latin, monseigneur. Parmi ces volumes, il en est un, que l'on croyait perdu ou détruit, auquel je vous demande de porter la plus grande attention : il s'agit du *Critias* dans sa version intégrale, et non dans la version « officielle » qu'on lui connaît habituellement, c'est-à-dire amputée de la fin. Je vous laisse en découvrir le contenu, une fois sa traduction terminée. Puissiez-vous en faire bon usage !

– Vous pouvez vous retirer ! lança Cosme de Médicis à l'adresse de Marsile Ficin.

Les deux hommes, restés seuls, conversèrent encore longtemps, sans que jamais personne ne sût ce qu'ils se dirent.

*

* *

Pléthon était rentré depuis longtemps chez lui à Mistra, ville proche de l'antique Sparte où il avait fondé son école, quand Cosme de Médicis rappela Marsile Ficin auprès de lui.

– De combien de temps penses-tu avoir besoin pour mener à bien la traduction des textes de Platon dont je t'ai parlé ? Réponds sincèrement…

– J'en ai pour plusieurs années, monseigneur, d'autant que Sa Seigneurie n'a assigné cette noble tâche qu'à moi seul, ce dont je lui suis infiniment reconnaissant…

– C'est trop long ! J'éprouve un plus grand intérêt pour la sagesse égyptienne que pour la philosophie grecque. Je veux que tu te penches instamment sur les reliques de l'ancienne Égypte que je vais te confier et que tu remettes à plus tard la traduction en latin des textes de Platon.

– Mais… commença Ficin.

Ce brusque revirement de situation l'étonnait au plus haut point, mais il n'osa pas contredire Cosme de Médicis.

– Comme il vous plaira, monseigneur, obtempéra-t-il avant de se retirer.

*
* *

Ficin intrigua pour connaître la raison de cette soudaine volte-face et tendit l’oreille autour de lui. Des bruits circulaient dans les couloirs selon lesquels le pape aurait demandé à rencontrer Cosme.

Sa Sainteté, visiblement alertée de l’entrevue entre Gemistos Pléthon et le grand-duc de Toscane, aurait autorisé ce dernier à patronner la traduction en latin des œuvres complètes de Platon – philosophe considéré comme dangereux aux yeux de l’Église de par son polythéisme et son homosexualité avérée – à une condition : que l’œuvre soit amputée d’un ouvrage. Ouvrage qui, d’après les rumeurs, avait été remis en mains propres au pape pour qu’il le mît à l’abri dans sa bibliothèque de la Stanza della Segnatura[1], au Vatican.

*
* *

En 1462, soit plus de vingt ans après la venue de Gemistos Pléthon à Florence, dans une lettre datée du mois de septembre qu’adressait Marsile Ficin à Cosme de Médicis pour le remercier de lui avoir (enfin !) confié les précieux manuscrits de Platon, était minutieusement répertoriée la liste des ouvrages à traduire. Mais un livre manquait à l’appel. Le *Critias* avait de nouveau disparu.

[1]. Chambre de la signature.

43

Jan attendit d'entendre le moteur rugir avant de se lever. Willem sirotait son café noir sans sucre et se garda de faire la moindre réflexion.

En fin de matinée, il livra les derniers feuillets à Jan et s'éclipsa pour s'offrir une petite récréation qu'il allait occuper à déchiffrer l'anagramme du *Faust* de Rembrandt…

Le disque dans lequel elle était inscrite comportait trois cercles concentriques.

Au centre, les lettres étaient facilement identifiables. On y lisait :

INRI

Cette formule signifiait : Iesus Nazarenus Rex ludeorum, « Jésus de Nazareth roi des Juifs ».

Willem partit du postulat que ces quatre lettres, en dehors de toute signification, étaient là pour indiquer la langue choisie dans le curieux message : le latin.

Le cercle le plus proche du centre portait les lettres et signes suivants :

D A G E R A M ✠ A D A M ✠ T ε ✠

Quant au cercle extérieur, on y lisait :

A L G A S T N A ✠ ✠ ✠ A M R T E T ✠ A L G A R ✠

Chaque segment de phrase séparé par un, deux ou trois symboles en forme de croix commençait par la lettre « A ».

La cryptologie requérant une grande part d'intuition, il partit de l'hypothèse que le message commençait par cette lettre.

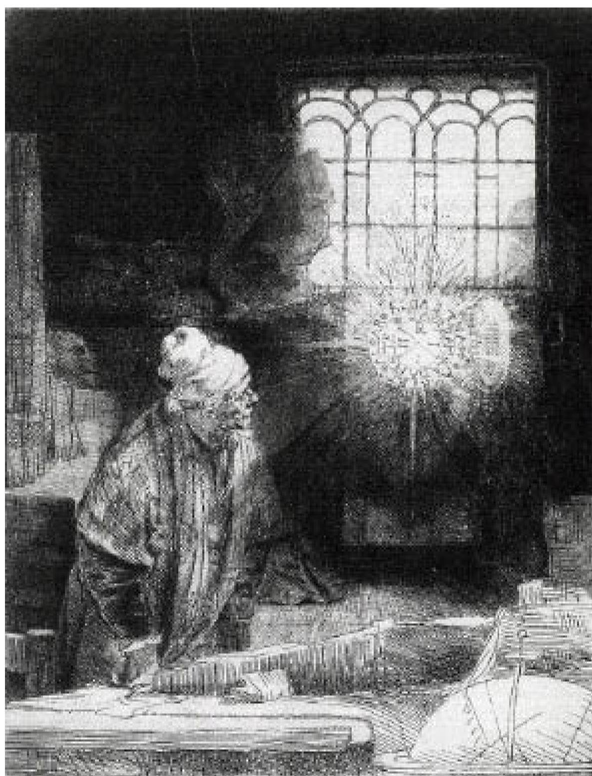
Il nota ensuite que, sur les vingt-six lettres de l'alphabet, seules onze étaient utilisées. La phrase codée devait normalement comporter de six à huit mots.

L'absence des deux voyelles *o* et *u*, fréquemment employées dans la langue latine, indiquait que le message devait être, d'un point de vue strictement grammatical, d'une simplicité biblique. En revanche, la profusion de *a* l'incita à considérer que certains signes, que l'on appelait « nuls » en cryptologie, c'est-à-dire de simples blancs sans signification, avaient volontairement été introduits dans le message pour brouiller les pistes en ajoutant à la confusion.

Le centre du disque, portant l'inscription « INRI » était séparé en quatre par un symbole : la *crux decussata*, ou croix de saint André, qui tenait son nom de la croix de supplice sur laquelle le premier apôtre appelé par Jésus dans la Bible avait été crucifié, et qui était en forme de X.

Les deux cercles concentriques étaient quant à eux porteurs de huit croix appelées « croix à béquilles », base de la croix de Jérusalem.

Ces croix, l'allusion au Christ avec la formule « INRI » et le nom d'Adam, tous trois symboles religieux, apparurent comme des leurres à Willem, qui en conclut au contraire que le message devait être foncièrement *païen*.



Faust de Rembrandt

Il en était d'autant plus convaincu que le personnage représenté,

Faustus Socinus, soutenait, entre autres, que la Bible n'était pas un livre historique mais une pure fiction.

Le procédé pouvait paraître grossier, mais force était de reconnaître qu'il avait jusqu'alors été efficace pour brouiller les pistes.

Plusieurs méthodes s'offraient à lui pour briser le code de Rembrandt. Il les essaya les une après les autres avant de tomber sur la bonne. S'il ne faisait aucun doute que la technique employée était la transposition, c'est-à-dire la redistribution des lettres du message, Willem mit du temps à trouver selon quel ordonnancement l'anagramme avait été construite.

Il s'agissait en somme d'un astucieux système « en étoile » où une lettre du cercle extérieur était suivie d'une lettre située dans le cercle intérieur, les quatre lettres du centre, le *i* en particulier, servant de « roue de secours » – ainsi, cette voyelle qui n'apparaissait qu'à deux reprises dans l'anagramme pouvait-elle être utilisée quatre fois.

Comme Willem l'avait supposé, il restait sept lettres nulles, c'est-à-dire « en trop » : quatre *a*, deux *g* et un *l*. Toutes les autres lettres avaient été employées pour former la phrase qu'il avait sous les yeux.

Willem entendit Jan descendre l'escalier clopin-clopant vers 17 heures. Tel un corsaire victorieux, Jan, que ses béquilles encombraient, tenait les feuilles entre ses dents et réussissait la prouesse de sourire en même temps. Willem le savait peu démonstratif et le voir dans cet état le réjouissait.

Jan se débarrassa de ses béquilles, se laissa tomber dans le canapé et brandit les feuillets :

– Ce qu'il y a dans ce texte dépasse tout ce à quoi je m'attendais !

Il criait presque.

– Tu te souviens de l'endroit où s'arrête le récit ? Il s'arrête au moment où Critias a la parole. Dans un long monologue, il rappelle l'origine de l'île Atlantide et la dépeint avec une profusion de détails comme une île qui fournit métaux, récoltes et cheptels en abondance. Après avoir détaillé son organisation militaire, il en arrive au fonctionnement de sa monarchie collective et évoque la soumission sans faille de ses dix rois à la loi de Poséidon. Les rois se comportent vertueusement pendant des générations et des générations, lorsque ce que Platon nomme « l'élément divin » vient à leur faire défaut. Ils tombent alors dans le vice, la dépravation et la corruption. Zeus, voyant la tournure que prennent les événements, décide de les châtier sans plus tarder et convoque les dieux de l'Olympe. Le récit se termine brutalement sur ces mots : *Et, les ayant rassemblés, il dit…*

Jan marqua une pause puis ajouta :

– Je vais maintenant te donner lecture de la suite.

44

– Ô Poséidon, toi qui reçus en partage l'île Atlantide, toi le père de cette race qui fut la meilleure et la plus belle parmi les hommes, c'est à toi qu'il revient de la châtier. Ô toi, l'ébranleur des terres, pars sur ton char attelé de chevaux et frappe la terre de ton trident. Que la terre tremble et que la mer engloutisse l'île Atlantide à jamais.

Ce que Zeus voulait, Poséidon le fit. Durant un jour et une nuit, la terre de l'Atlantide trembla et se fendit ; ses volcans se réveillèrent soudain ; les vents impétueux qu'Éole tenait enfermés dans une grotte se déchaînèrent ; les eaux déferlèrent en vagues gigantesques qui l'engloutirent. À l'aube du deuxième jour, l'île Atlantide s'était abîmée dans la mer.

Poséidon, attristé par ce spectacle, décida d'épargner, à l'insu de Zeus, la vie de quelques survivants. Pris de remords, il ordonna aux flots de se calmer et de se retirer, découvrant une multitude d'îlots. Sur le plus grand et le plus haut d'entre eux, que les Égyptiens appelaient le pays de Keftiu, Poséidon ordonna à ses fidèles dauphins d'y guider les rescapés.

Ces hommes et ces femmes, qui avaient compris et accepté le châtiment qu'ils venaient d'éprouver, promirent à Poséidon, à qui ils devaient d'être sains et saufs, de vivre désormais dans le respect de ses lois.

Mais Zeus, que cette race avait offensé sans en subir assez durement les conséquences qu'il avait imaginées, de sa demeure au centre de l'Univers, en conçut un immense courroux. Redoutant une nouvelle traîtrise de Poséidon, qui avait fait preuve d'une trop grande mansuétude, il appela auprès de lui Héphaïstos, le maître des volcans, afin de l'aider à accomplir son sinistre dessein et lui expliqua ce qu'il attendait de lui.

Héphaïstos s'en retourna dans sa demeure, installée dans les entrailles de la terre, et, durant des jours et des jours, actionna sa forge.

Les hommes, effrayés par les grondements que produisait le divin forgeron depuis ses ateliers, comprirent qu'une nouvelle catastrophe n'allait pas tarder à s'abattre sur eux.

– *Bis repetita* ! l'interrompit Willem. C'était un acharné, ce Zeus !

– Ce n'est pas tout. Parmi ces hommes, Platon raconte que des prêtres étaient *soucieux de garder le souvenir toujours intact de leur*

royaume perdu. Le texte est quelque peu obscur à cet endroit, mais on comprend qu'ils inscrivirent sur un disque d'argile le dessin de leur ancienne métropole au temps de sa splendeur, telle qu'elle était restée dans les mémoires, et qu'ils y gravèrent la carte de leur continent perdu, désormais disloqué. Le livre se termine par ces mots : I*ls n'avaient pas plus tôt mis à l'abri de leur temple le précieux objet qu'une pluie de cendres et de pierres l'eut enseveli et soustrait à la connaissance des hommes à jamais.*

– Voilà donc la fin du mythe de l'Atlantide ! s'exclama Willem lorsque Jan se fut tu.

– Et ce que l'on découvre, c'est que, grâce à l'indulgence de Poséidon, l'anéantissement définitif ordonné par Zeus s'est commué en un châtiment moins sévère.

– L'île n'a donc pas été engloutie entièrement !

– Non seulement l'Atlantide n'a pas complètement disparu de la surface du globe, mais on peut la localiser ! Le « pays de Keftiu », c'est la Crète ! Et la carte dont parle Platon existe ! C'est la seule preuve matérielle de l'historicité de l'Atlantide !

– Tu veux dire que tu la connais ?

– Et je ne suis pas le seul. Elle est exposée aux yeux de tout le monde, dans un musée !

– Si ce que tu dis est vrai, si tu arrives à vérifier et à démontrer que l'objet dont tu me parles est bien la « carte » de l'Atlantide, cela signifie que cette preuve mettrait à bas tout notre sacro-saint système judéo-chrétien !

– J'ai peur de ne pas très bien te suivre…

– L'histoire de l'Atlantide est une histoire des origines, au même titre que la Bible. Lorsque le christianisme s'est imposé, ce fut au détriment de la culture classique gréco-romaine : seules les références bibliques avaient quelque valeur. L'hellénisme n'était plus qu'un ramassis de légendes toutes moins dignes de foi les unes que les autres. Pendant des siècles, l'Église a essayé de faire croire que l'excellence et la sagesse grecque étaient fondées sur la Bible. Seulement voilà, on n'a jamais retrouvé l'arche de Noé, et ce n'est pas faute de l'avoir cherchée ! Il faut bien reconnaître que ce que l'on appelle « l'archéologie biblique » n'a jamais donné aucun résultat probant. Ce qui n'est pas le cas de « l'archéologie homérique » avec l'allemand Heinrich Schliemann qui a découvert Troie en 1870. Il a transformé une cité mythique en réalité ! Toute la civilisation judéo-chrétienne repose sur la théorie du déluge. Et l'Atlantide est *antédiluvienne* ! Elle était là avant le déluge et elle y a survécu ! Si sa disparition ne remonte qu'à 1500 avant Jésus-Christ, cela ne fait que

renforcer sa crédibilité historique ! La date de 9500 ans nous ramènerait à la préhistoire, peu après la fin de l'ère glaciaire, c'est-à-dire à une époque où la terre était peuplée d'hommes des cavernes qui commençaient tout juste à inventer l'élevage et l'agriculture ! Où que ce soit dans le monde, il n'y a aucune trace de la moindre ville, de la moindre « civilisation » à proprement parler qui remonterait aussi loin dans le temps. Platon situe la fin de l'Atlantide, mais il ne donne pas sa date de naissance ! Il faut des siècles à une civilisation pour arriver à un niveau de raffinement, à un degré de perfectionnement tels que les décrit Platon quand il dépeint l'Atlantide !

– Et le déluge, à quand le fait-on remonter ?

– À 2349 avant notre ère.

– Comment arrive-t-on à une date aussi précise ? demanda Jan, éberlué.

– C'est écrit dans la Genèse : « Noé a six cents ans quand survient le déluge. » Pour arriver à ce chiffre, les exégètes de la Bible se sont basés sur la chronologie des divers patriarches. Tu veux que je te l'énumère ?

– Vas-y, dit Jan, plus pour lui faire plaisir qu'avec conviction.

– Tout commence avec Adam, qui vécut 130 ans, puis Seth (105 ans), Enosh (90 ans), Qénân (70 ans), Mahalaleel (65 ans), Yéred (162 ans), Hénok (65 ans), Mathusalem (187 ans), Lamek (182) pour arriver à Noé. En additionnant les âges auxquels ils sont morts et en y ajoutant les 600 ans de Noé au moment du déluge, on situe celui-ci en l'année 1657 de la création du monde, soit en 2349 avant notre ère.

– Et comment connaît-on la date exacte de la création du monde ?

– C'est tout simple : on compte le nombre de générations qui se sont succédé depuis Adam jusqu'à Jésus. Soit 75 générations que l'on estime de 50 années chacune : 75 x 50 = 4 000. C'est ainsi que les exégètes de la Bible font remonter la création du monde à 4 000 ans avant notre ère !

Jan siffla d'admiration devant cette démonstration.

– Bien sûr, poursuivit Willem, cette date ne tient pas debout : à la même époque, la civilisation égyptienne était florissante, par exemple. La Genèse a été rédigée par Moïse au XVe siècle avant notre ère, dit-on. Platon a écrit le Timée et le *Critias* vers 358-356 avant notre ère. Il nous raconte l'histoire de l'Atlantide par la bouche de Critias, qui lui-même tient son récit de Solon, qui aurait voyagé en Égypte en 600 avant notre ère. Solon y interroge des prêtres dont l'un d'eux lui transmet ce récit en s'appuyant sur des écrits sacrés égyptiens. Critias affirme, au moment de son récit, que ces écrits sont encore chez lui. Et si c'était vrai ? Si ces écrits avaient vraiment existé ? Que sont-ils devenus ? Ont-ils été perdus, détruits ou… brûlés ? L'incendie de la

bibliothèque d'Alexandrie, l'hiver 47 avant notre ère, soit seulement un petit demi-siècle avant la naissance de Jésus, a dû être une aubaine pour les premiers chrétiens désireux d'asseoir leur religion sur des bases solides. Les textes des Anciens ayant pour la plupart disparu, ils purent les remplacer plus aisément par leurs textes sacrés, les seuls à avoir désormais force de loi. Voilà pourquoi le fameux second rouleau dont je t'ai parlé il y a quelques jours n'a jamais refait surface… Il a volontairement et soigneusement été escamoté jusqu'à ce qu'un moine intrépide tombe dessus et se mette en tête de le copier !

– Ce qui m'échappe dans ton raisonnement, commença à argumenter Jan, c'est que la civilisation égyptienne est elle aussi antédiluvienne, et pourtant son existence n'a jamais gêné l'Église.

– La raison en est très simple : les hiéroglyphes n'ont été déchiffrés qu'à partir de 1820 par Champollion. Personne ne comprenait un traître mot de ce qu'ils signifiaient jusqu'à cette date. Et l'on ne combat pas ce que l'on ignore…

Willem but une gorgée du genièvre qu'il s'était servi avant de continuer :

– L'Atlantide va contre la Bible en ravalant le déluge au rang de légende.

– Je dirais plutôt que le déluge biblique devient alors l'un des nombreux événements climatiques qui ont bouleversé la Terre depuis sa création. Selon les Grecs, d'autres déluges se sont produits : celui d'Ogygès, de Deucalion…

– Exactement ! triompha Willem. L'Ancien et le Nouveau Testament deviennent alors des fables peu crédibles. Si l'existence de l'Atlantide venait à être prouvée, je peux t'assurer que les beaux jours de l'idéologie judéo-chrétienne qui impose son joug au monde depuis maintenant deux millénaires sont derrière elle. Non qu'une telle perspective me déplaise, tu me diras…

L'athéisme de Willem n'était un secret pour personne. Libre penseur, il s'affranchissait de toutes les religions et allait jusqu'à affirmer qu'elles avaient été inventées par l'homme pour contrôler et mieux soumettre les autres hommes à son pouvoir. Quelles que soient ses formes – monothéisme, paganisme ou animisme –, la Religion avec un grand R n'était à ses yeux qu'un asservissement. Aussi répugnait-il à employer l'expression « avant Jésus-Christ » et lui préférait-il « avant notre ère ». En athée accompli, il disposait d'une connaissance parfaite du sujet qu'il combattait, ce qui éblouissait Jan. Ce dernier comprenait l'importance que revêtait aux yeux de Willem une preuve tangible, capable de démolir les dogmes du christianisme, mais il n'avait pas pour autant l'intention de passer la soirée à écouter sagement le monologue érudit de son hôte. S'il le laissait continuer, ses divagations risquaient de le conduire à élever la mythologie au rang de religion !

C’eût été le comble !

Il profita de ce que Willem se servait une rasade d’eau-de-vie pour créer une diversion :

– Ce soir, je t’invite au restaurant pour fêter ça !

45

Le Vatican, l'an 1640.

Giacomo travaillait à la bibliothèque depuis sa prime jeunesse et avait bénéficié de l'appui de ses supérieurs et de la confiance de ses collègues pour gravir les échelons et atteindre le plus haut poste qu'il pût briguer : préfet de la *bibliotheca apostolica vaticana,* l'une des plus anciennes bibliothèques du monde, renommée pour abriter, entre autres trésors, les archives secrètes du Vatican. Il était sous les seuls ordres du vieillissant et débonnaire cardinal archiviste et bibliothécaire.

Il avait durant des mois résisté aux propositions alléchantes de l'émissaire du Cercle de Poséidon, en vain…

Il s'apprêtait ce soir à commettre l'irréparable, un péché que tous les *Pater noster* et les *mea culpa* qu'il pourrait réciter ensuite seraient impuissants à absoudre. Mais la somme astronomique qui lui avait été promise avait fait disparaître en lui jusqu'à la crainte des flammes éternelles de l'Enfer.

Giacomo parcourut le dédale faiblement éclairé des galeries d'archivage dont il connaissait le moindre recoin et s'immobilisa devant la vitrine dans laquelle dormait le précieux manuscrit.

Il s'en empara et prit le temps, malgré ses doigts qui tremblaient, de nouer une fine cordelette de chanvre autour de l'épaisse couche de papier dont il l'avait enrobé.

Il fila à toutes jambes vers la sortie, sa lourde bedaine rebondissant au rythme de ses petits pas précipités. Il était en nage et à bout de souffle.

Il ralentit sa marche pour traverser les chambres de Raphaël, de peur que les grincements du parquet n'attirent l'attention d'un garde. Il progressait à pas de loup mais s'arrêta dans *la chambre de la signature,* aux aguets.

C'est alors qu'il leva les yeux vers l'écrasante fresque de *L'École d'Athènes,* ce chef-d'œuvre qui mettait en scène les plus grands penseurs de la Grèce antique.

Ce qu'il distingua dans la pénombre le terrorisa : du haut de sa grandeur, Platon le toisait d'un œil réprobateur tandis qu'à ses côtés, Aristote semblait le couvrir en faisant celui qui ne voyait rien.

Un imperceptible brouhaha s'éleva parmi les autres philosophes qui les entouraient. Héraclite l'apostropha et le traita de voleur, Pythagore et Archimède interrompirent leur travail et poussèrent un cri de surprise, Diogène de Sinope lui adressa un « pfft ! » méprisant, Épicure laissa fuser un rire moqueur…

Les nerfs mis à vif par cette vision, Giacomo ne put en supporter davantage et, négligeant toute prudence, se rua vers la porte débouchant sur la galerie carrelée qui devait le mener à l'extérieur.

Celui qui l'y attendait, tapi dans l'ombre, le vit arriver en trombe et aurait parié qu'il avait tous les démons de l'Enfer à ses trousses.

Le marin – au vu de sa mise – sortit de sa cachette et fit sursauter le petit homme ventripotent qui, ne demandant pas son reste, lui remit prestement un paquet en échange d'une lourde bourse remplie de pièces d'or.

L'échange conclu, les deux hommes se séparèrent. C'était désormais au marin d'acheminer le colis en un lieu connu de lui seul et de son riche commanditaire.

46

– Maintenant, commença Willem dès qu'ils furent installés à leur table, dis-moi quelle est cette preuve et où elle se trouve.

Jan le lui révéla.

– C'est donc cela qui avait poussé ta mère à entreprendre son dernier voyage !

– Exactement. Et j'entends bien suivre sa trace. Dès cet été, je me rendrai sur place.

– Fais attention à toi, mon petit. Lara y a laissé sa vie…

Willem, désireux de changer de sujet, rompit le silence qui s'était installé :

– Pendant que tu finissais ta traduction, je me suis attaqué au déchiffrement de l'anagramme du *Faust*.

– Es-tu parvenu à un résultat ?

– Pour qui me prends-tu ? Bien sûr ! Tout ce que tu viens de me dire corrobore ce que j'ai trouvé. C'est une simple phrase, limpide : « ATLANTIDA IN MARI MEDI TERRA EST. »

– « L'Atlantide est dans la mer Méditerranée », traduisit immédiatement Jan. Ou « sur » la mer Méditerranée. La préposition *in* suivie de l'ablatif[1] signifie indifféremment « dans » ou « sur »…

– Il y a juste un point qui me chiffonne, intervint Willem. Tu m'as dit que la « carte de l'Atlantide » n'avait été découverte qu'en 1908. C'est bien cela ?

– Oui.

– Peux-tu m'expliquer comment un vestige découvert en 1908 pouvait être connu d'un homme ayant vécu au XVIIe siècle ?

– Ni Rembrandt ni Vermeer ne connaissaient ce vestige ! L'archéologie n'existait pas à cette époque ! Un homme vivant au XVIIe siècle, aussi brillant et visionnaire fût-il, n'aurait jamais pu imaginer gratter la surface de la Terre pour en extraire des vestiges du passé ! C'est pour cette raison que Vermeer tenait à ce que le

testament ne soit ouvert que plusieurs siècles après sa mort ! Il savait que ce vestige existait mais n'avait à sa disposition aucun moyen technique pour le retrouver !

Malgré la tension nerveuse qui habitait continuellement Jan, celui-ci profitait de cette dernière soirée avec Willem pour se détendre – il attendait la fin du dîner pour lui annoncer son retour à Amsterdam – et ne remarqua pas, assis à la table juste derrière eux, un homme au physique insignifiant qui ne perdait pas un mot de leur conversation.

Ils rentrèrent se coucher mais, une fois allongé dans l'obscurité, Jan ne put trouver le sommeil avant plusieurs heures. Avec la traduction de la fin du Critias et le déchiffrement de l'anagramme du Faust de Rembrandt, tous les indices qu'il avait relevés dans les tableaux de Vermeer et auxquels, sur le moment, il avait parfois été incapable d'attribuer une
signification, se mettaient en place.

Il dressa mentalement la liste de ces indices et les passa
en revue.

Le tableau *Moïse sauvé des eaux*, accroché au mur de *L'Astronome*, qui représentait une scène biblique et non pas mythologique, l'avait mis sur la piste de l'Égypte, le pays d'où était issue l'histoire de l'Atlantide. Le traité de Métius, que Cornelis lui avait traduit et qui lui avait paru obscur, évoquait le déluge à plusieurs reprises. Si sa mémoire était bonne, son auteur, l'historien juif Flavius Josèphe, avait été le témoin oculaire de la naissance du christianisme. La constellation qui était représentée à l'endroit où l'astronome posait sa main sur le globe céleste était le dauphin, attribut de Poséidon, roi de la mer mais surtout père de l'Atlantide. Le viseur de l'astrolabe était dans le signe du Taureau, animal emblématique de l'Atlantide que ses rois offraient en sacrifice à Poséidon. Le calendrier astronomique avait livré une date précise : 1 510 ans avant notre ère, année de la disparition de l'Atlantide selon le codex. Le globe terrestre expliquait clairement dans son cartouche qu'un nouveau territoire était à ajouter à ceux déjà connus et n'était donc pas englouti. Le nombre d'or faisait référence au joyau d'architecture qu'était le temple de Poséidon. La carte marine accrochée au mur désignait l'Europe et était reproduite avec une telle minutie que Jan avait pu distinguer deux éléphants dans le coin gauche : Platon affirme que l'Atlantide était peuplée d'éléphants. Le compas du géographe pointait, sur la carte marine du bassin méditerranéen posée devant lui, les îles de la mer Égée. Tous les indices, sans exception, prenaient un sens et confirmaient la thèse d'une Atlantide en Méditerranée.

*

* *

Willem avait convaincu Jan de lui confier le codex, qu'il mettrait en lieu sûr.

– Tu ne vas quand même pas continuer à te promener avec un tel trésor sur toi ! Tâche aussi de penser à ton avenir. Je suis bien placé pour connaître le salaire d'un professeur : il te permet de bien vivre, sans plus. Je peux commencer à parler du codex autour de moi. Je suis sûr que je trouverai preneur à un prix qui te mettrait à l'abri du besoin pendant des générations. Tu serais riche !

– C'est gentil, répondit Jan, mais je préférerais pour l'instant que le codex reste un secret entre nous. Je n'ai pas envie de faire la une des journaux et encore moins d'éveiller les soupçons de ceux qui ont attenté à la vie de ma mère.

Les deux hommes se rendirent à la banque et se firent ouvrir la salle des coffres par un employé qui les laissa seuls après avoir refermé la porte derrière lui. Jan tendit le codex à Willem qui le déposa sur une pile impressionnante de vieux manuscrits.

– Mon trésor à moi ! lui souffla Willem en lui adressant un clin d'œil. Rien d'aussi précieux que le *Codex Amsterdamus* mais sache que tout te reviendra à ma mort…

– Willem ! le morigéna Jan.

Arrivés devant la gare, les deux hommes s'étreignirent avant de se quitter. Jan sentit le cœur de Willem cogner dans sa poitrine, battre jusque sous ses omoplates. Il se détacha de lui et monta dans le train sans se retourner. Pour contenir son chagrin, Jan préféra se tourner vers l'avenir.

Il avait deux mois devant lui pour préparer le voyage qui allait l'emmener sur les traces des assassins de sa mère et à la quête de l'Atlantide.

Quant à l'homme qui les avait suivis et avait épié le moindre de leur déplacement depuis la veille, il avait attendu que le train quittât la gare pour téléphoner :

– Ils viennent de déposer un paquet volumineux dans un coffre à la banque. On aurait dit une sorte de gros livre. D'autre part, notre homme va partir en Grèce, vraisemblablement début juillet.

– Parfait. Nous allons lui préparer un comité de réception…

[1]. L'un des six cas de la déclinaison latine.

III
L’énigme de Phaïstos

« Je compris d’un trait la Grèce antique comme la nouvelle Grèce, dans leur moelleuse transparence. Je me rendis compte, en cet instant, qu’il n’y a pas plus de Grèce antique que de Grèce nouvelle ; qu’il y a seulement la Grèce – monde conçu et créé pour l’éternité »

HENRI MILLER,
Le Colosse de Maroussi.

47

Deux mois plus tard.

Le souffle tiède du *meltem* balayait le tarmac de l'aéroport Nikos-Kazantzakis.

Il était 11 heures du matin et la chaleur se faisait déjà sentir.

Jan récupéra son bagage et héla un taxi qui le déposa devant l'hôtel où il se changea rapidement, troquant son pantalon et sa chemise à manches longues contre un short et un polo plus adaptés à la température.

Le taxi l'avait attendu en bas pour l'emmener au musée archéologique.

Dix minutes plus tard, il réglait la course et s'engageait sous une vaste pergola. Il donna son nom au préposé et lui expliqua dans un grec approximatif qu'il était attendu par la directrice du musée.

Il attendit à l'ombre d'un énorme ficus qu'un gardien vînt le chercher pour l'escorter à l'intérieur. Ils traversèrent une cour fleurie d'hibiscus rouges et le gardien lui fit signe de patienter dans le hall tandis qu'il disparaissait derrière une porte réservée au personnel.

Au bout de plusieurs minutes d'attente sans voir personne venir, Jan décida de se diriger vers la salle III.

Il étudiait le contenu de la vitrine n° 41 lorsqu'un tonitruant « YANNIS ! » le figea sur place. Tous les regards des touristes en train d'arpenter d'un pas nonchalant les salles silencieuses du musée convergèrent vers lui. Une seule personne l'avait jamais appelé par son prénom ainsi hellénisé : Iris. Une seule personne pouvait se permettre de troubler la paix qui était de mise dans un musée : sa directrice. Jan, qui tenait à tout prix à éviter d'attirer l'attention sur lui, détourna et le regard et le visage de la vitrine le plus discrètement qu'il le pouvait, mais ce fut peine perdue : une femme brune d'une taille impressionnante s'avançait vers lui, en courant presque, à grand renfort de claquements de talons sur le sol dallé. Quand elle arriva à sa hauteur, ses bras, tels deux battoirs, se refermèrent sur Jan avec la force d'un étau géant.

– Trésor ! Sois le bienvenu à Héraklion ! Laisse-moi te regarder : comme tu as grandi ! s'exclama Iris en le contemplant à bout de bras.

Elle s'adressait à Jan dans un anglais parfait avec néanmoins ce léger accent, ce roulement des *r* qu'il aimait tant.

Jan partit d'un rire franc à la remarque d'Iris. Cela faisait plus de vingt ans qu'ils ne s'étaient vus, heureusement qu'il avait changé !

Iris consulta sa montre :

– Je ne t'attendais pas aussi tôt ! Je suis en rendez-vous, mais je vais pouvoir me libérer pour le déjeuner. Tu m'as dit dans ton courrier que tu venais voir de près le « disque de Phaïstos ». Je vois que tu l'as trouvé. Je te laisse l'examiner sous toutes les coutures. Je viendrai te rejoindre d'ici une demi-heure. Tu me raconteras tout…

Elle s'éloigna. Jan n'avait pu placer un mot. Iris était d'une telle volubilité qu'il était difficile de prendre la parole en sa présence. Il aurait tout le temps de lui expliquer le pourquoi de sa venue plus tard.

Il reprit la place qu'il occupait avant l'irruption d'Iris, face à la pièce maîtresse du musée : le disque de Phaïstos.

Galette d'argile de couleur ocre d'environ seize centimètres de diamètre pour deux d'épaisseur, il avait été découvert le soir du 3 juillet 1908 par l'archéologue italien Luigi Pernier dans le compartiment 8 de l'ancien palais de Phaïstos, petit village du sud-ouest de la Crète. Ce local fut ensuite rapidement identifié comme étant « la pièce au trésor du palais » pour abriter d'autres objets importants ou précieux.

Le disque portait sur ses deux faces des inscriptions disposées en spirale. Ces signes avaient été inscrits à l'aide de poinçons et représentaient des hommes, des animaux, des végétaux ou des outils, avec un sens du détail extraordinaire. Mais ces inscriptions avaient depuis lors résisté à toute
tentative de déchiffrement.

Unique en son genre, le célèbre disque de Phaïstos avait su rester une énigme absolue depuis un siècle.

« Et pour cause, se dit Jan, personne n'a jamais cherché dans la bonne direction. »

*
* *

Iris, qui attendait l'arrivée de Jan depuis qu'elle avait reçu son courrier lapidaire deux mois auparavant, écourta son rendez-vous. Elle donna un bref coup de téléphone et le rejoignit.

Jan avait le nez collé à la vitre qui protégeait le disque lorsque deux énormes mains se plaquèrent sur ses yeux.

Il sursauta, autant de surprise que de peur. « Ne sois pas si nerveux, se reprit-il, détends-toi. »

Iris le prit par la main et l'entraîna vers la sortie, puis par les ruelles de la ville.

La chaleur devenait étouffante à cette heure de la journée mais Iris s'arrêta devant une *taverna* dont la terrasse ombragée était traversée par un souffle d'air presque frais. Ils venaient juste de prendre place à l'une des tables bleues disposées sur le trottoir quand le patron, un certain Zorbas, à en croire l'enseigne, leur apporta une petite carafe de *retsina* [1] couleur d'ambre sombre. Iris était de toute évidence une habituée. La table fut vite recouverte d'une multitude de *mézé* [2], tous plus copieux et appétissants les uns que les autres.

– Cela te suffira-t-il ? s'inquiéta Iris. J'ai l'habitude de manger plutôt léger le midi. Tu comprends, je fais attention à ma ligne, ajouta-t-elle en pinçant entre ses doigts un bourrelet de chair autour de la taille.

– Ce sera parfait ! Ils nous ont servi à manger dans l'avion, ce matin, la rassura Jan.

– Très bien. Alors, vas-tu m'en dire un peu plus que ce que tu m'écrivais dans ta lettre ? Pourquoi t'intéresses-tu au disque de Phaïstos ?

Son empressement trahissait une curiosité extrême.

– Je sais ce qu'il représente.

– Tu sais ce qu'il représente ! Cela va faire un siècle que les plus grands spécialistes s'échinent à tenter de le déchiffrer et toi, tu as la solution, comme ça ! s'esclaffa-t-elle, en faisant claquer ses doigts.

– Oui, lui répondit Jan, sûr de lui, avant de se rapprocher d'elle pour le lui chuchoter à l'oreille.

Iris s'étrangla avec la gorgée de vin qu'elle avait eu l'intention de boire. Jan se leva pour lui taper vigoureusement dans le dos.

– Rien que ça ! s'exclama-t-elle, une fois son souffle repris.

– Je sais que ça peut paraître fou, mais écoute-moi…

Jan reprit son histoire depuis le début, essayant de n'omettre aucun détail. Il avait sorti de son sac à dos, tout en parlant, la copie des quelques pages du *Codex Amsterdamus* qui évoquaient l'Atlantide et les remit à Iris. Celle-ci lui fit signe de la main de se taire, le temps de les lire. Il attendit qu'elle eût fini avant de lui demander :

– Alors, qu'en dis-tu ?

– Tu m'as l'air aussi fou que ta mère ! Cela dit, c'est une théorie comme une autre…

Le trouble d'Iris n'était pas feint. Jan savait qu'il avait gagné la partie, qu'il avait réussi, non pas à la convaincre tout à fait, mais à

éveiller sa curiosité.

– Je te propose une chose, Jan : je vais te présenter à l'une de mes collaboratrices au musée. Si tu passes l'examen qu'elle va te faire subir, je t'aiderai à confirmer ta théorie, sinon… Je vais essayer de t'arranger un rendez-vous pour demain.

– Merci, Iris.

– En attendant, je t'invite ce soir à dîner à la maison. J'ai quelqu'un à te présenter…

Jan devina qu'il y avait un homme là-dessous. Iris s'était mariée très jeune – elle avait à peine vingt ans – avant de divorcer, trois ans plus tard. Depuis, elle menait une vie de patachon, un homme à son bras un jour, amoureuse d'un autre le lendemain. Iris avait fait un choix : elle supportait mieux les hommes que la solitude.

– C'est gentil à toi, mais je suis debout depuis 3 heures du matin. Je crains de ne pas être un convive très agréable ce soir. J'ai besoin d'une bonne nuit de sommeil.

– À quel hôtel es-tu descendu ?

– J'ai pris une chambre dans le centre-ville, à côté de l'*odos* 1866.

– Tu vas me faire le plaisir de prendre tes cliques et tes claques dès demain et de venir t'installer chez moi, à Agia Pélagia. Sais-tu que j'y ai fait creuser une piscine ? Tu risques de trouver le domaine changé.

Iris était propriétaire d'un vaste terrain situé sur les hauteurs d'un ancien port de pêche. L'expansion du tourisme l'avait amenée à y construire des bungalows qu'elle louait à la semaine durant les mois d'été. Les revenus qu'ils lui rapportaient lui permettaient d'entretenir et d'embellir le domaine.

Jan savait combien il eût été offensant de décliner l'invitation : l'hospitalité était, en Grèce, un état d'esprit.

– Il faut que je me sauve, s'excusa-t-elle après avoir réglé le repas.

[1]. Vin résiné.
[2]. Amuse-gueules.

48

La sonnerie de son portable le réveilla un peu avant midi. C'était Iris. Il avait rendez-vous à 14 heures au musée avec l'éphore[1] dont elle lui avait parlé.

Il tomba sur le même caissier que la veille, qui décrocha son même vieux combiné téléphonique pour annoncer que le rendez-vous de l'éphore Platis était arrivé. L'affluence touristique était telle à cette heure que les deux caisses étaient ouvertes. Le préposé ferma néanmoins sa guérite pour accompagner lui-même Jan, qu'il avait visiblement reconnu.

Les personnes qui patientaient dans la longue file râlèrent, protestèrent devant la désinvolture du guichetier, puis dardèrent sur Jan des yeux réprobateurs, voire accusateurs.

Mal à l'aise, il se laissa guider jusqu'à une porte de service, à l'intérieur du musée, devant laquelle un gardien
l'attendait déjà.

Jan suivit l'homme dans un long couloir flanqué de portes jusqu'à ce qu'il s'arrêtât devant la dernière et y toquât doucement. Suite au « entrez ! » qui leur parvint de l'intérieur du bureau, il fit signe à Jan de le suivre.

– Vous avez cinq minutes de retard, lui dit une voix provenant d'un fauteuil qui lui tournait le dossier.

Jan regarda machinalement le cadran de sa montre pour vérifier le bien-fondé du reproche.

– Excusez-moi. Je ne suis arrivé que depuis hier et…

Le fauteuil pivota sur lui-même dans un bruit de ferraille mal huilée pour lui révéler l'identité de la personne à laquelle appartenait la voix.

L'éphore Platis était une jeune femme d'une trentaine d'années à la chevelure noir de jais qui descendait en une longue cascade ondulée. Elle portait des lunettes à monture noire rectangulaire qui lui conférait un air sérieux. « Sérieux, mais pas redoutable », voulut se convaincre Jan. Derrière les verres, le scrutaient deux prunelles noires, brillantes de curiosité.

Elle se leva et se pencha par-dessus son bureau pour gratifier Jan d'une poignée de main qui lui broya les phalanges. Il appréciait les poignées de mains fermes qui étaient souvent le signe d'une grande franchise ; il sentait que, de ce côté-là, il allait être servi.

– Rena Platis, se présenta-t-elle. Et vous êtes Jan Weimer. Je vous reçois à la demande de Mme Évangélopoulos qui m'a parlé de vous : vous êtes le fils de Lara Weimer. Je tiens à vous dire que je l'admirais énormément. Sa disparition a été une grande perte pour notre profession. Votre mère était reconnue pour son intégrité ; elle ne se revendiquait d'aucune religion ni nationalité. On ne peut pas en dire autant de certains archéologues qui ont la fâcheuse habitude de « rouler » pour eux, ou leur pays.

Jan ne s'attendait pas à une telle entrée en matière. Gêné, comme à chaque fois que l'on évoquait sa mère devant lui, il ne sut que répondre.

– Asseyez-vous, je vous en prie, l'invita Rena Platis en faisant de même. Bon, Iris Évangélopoulos m'a seulement dit que vous aviez une communication surprenante à me faire sur notre disque de Phaïstos. De quoi s'agit-il, au juste ? lui demanda-t-elle en le regardant droit dans les yeux.

Jan y alla sur la pointe des pieds :

– J'ai de bonnes raisons de penser que ce disque n'est pas un texte à proprement parler, commença-t-il.

– Vous voulez dire que les signes reproduits sur le disque ne constitueraient pas un alphabet ! s'étonna-t-elle, les sourcils relevés.

– Oui, ces signes ne sont ni plus ni moins que des pictogrammes : ils ne signifient que ce qu'ils représentent.

– Voilà un siècle que l'on se querelle au sujet de la nature de ce système d'écriture. On ignore si elle se lit de droite à gauche ou inversement ; on se demande encore si l'on doit partir du centre vers le bord pour lire ce texte ou du bord vers le centre ; la langue employée reste un mystère. Et vous venez me dire, continua-t-elle en haussant le ton, que ces controverses savantes sont stériles puisqu'il ne s'agit pas d'un alphabet mais de simples dessins ! J'ai bien compris ?

– Tout à fait, lui répondit-il avec aplomb.

– Je vous avouerai que j'ai vu passer un nombre incalculable de farfelus dans ce bureau, lui confia-t-elle avec une moue désabusée, mais encore aucun qui ait osé émettre l'hypothèse que les signes du disque n'appartenaient à aucun alphabet ! Savez-vous qu'une thèse avait été élaborée dans les années 1920 par un homme dont le nom m'échappe et qui affirmait que les signes étaient des notes de musique ? Depuis, personne à ma connaissance ne s'est risqué à échafauder une théorie aussi stupide ! Si le déchiffrement du disque a

donné naissance à des « traductions » parfois loufoques, il n'en demeure pas moins que leurs auteurs aboutissaient tous à un *texte*.

Rena soupira de mécontentement avant de reprendre :

– Certains y ont vu – et je vous ferai grâce d'une liste exhaustive : un hymne à la déesse de la terre ; un registre de tribunal ; un appel lancé aux Minoens pour une expédition guerrière ; un salut adressé par un roi étranger au peuple crétois après un terrible tremblement de terre ; un don votif pour apaiser les dieux ou encore, un rite sexuel !

Jan sentait que le ton montait et qu'il devait réagir immédiatement s'il ne voulait pas être mis à la porte de ce bureau avant d'avoir exposé ce qu'il avait à dire.

– Le disque a été découvert au milieu de couches de terre qui avaient été bouleversées au cours des âges, si bien que l'on n'a pu à l'époque, et que l'on ne pourra jamais, le dater avec précision, observa-t-il tranquillement.

– En effet, l'absence de matière organique sur le disque nous empêche de faire appel à la datation au carbone 14.

– Il paraît, la coupa Jan, que le musée d'Héraklion aurait refusé d'appliquer au disque la technique de la thermoluminescence…

– J'ignore ce que vous voulez insinuer, mais c'est tout à fait vrai, pour deux raisons. Tout d'abord, l'emploi de ce procédé risquerait de gravement l'endommager. Il faudrait le soumettre à une très forte température, ce qui risquerait tout simplement de le faire voler en éclats. D'autre part, le recours à cette méthode risquée de datation a été écarté parce que la mesure serait faussée. Si cette méthode est souvent utilisée avec succès, on la proscrit néanmoins dans un cas : lorsque l'échantillon à analyser a été préalablement fortement chauffé, par un incendie, par exemple. Et il se trouve que c'est le cas ici. Le violent tremblement de terre qui a provoqué la destruction du palais de Phaïstos a déclenché un gigantesque incendie. Nous ne voyons plus aujourd'hui que des pierres de ses ruines, mais le bois entrait pour une grande part dans la construction des palais de l'époque. Dans le compartiment où le disque a été découvert, on a retrouvé de la cendre et des charbons, ce qui atteste qu'il a été touché par l'incendie.

– Mais comment l'incendie a-t-il pu se propager jusqu'à ce compartiment ?

– Les pièces du palais étaient chauffées par des foyers et éclairées par des lampes à huile. Sous l'effet des secousses sismiques, les uns et les autres se sont éparpillés ou brisés, mettant le feu à tout le palais.

– Soit, admit Jan devant une telle démonstration. Cependant, à quelle époque diriez-vous qu'il appartient ?

– Même s'il s'agit, je vous l'accorde, d'une fourchette approximative, l'immense majorité des spécialistes en la matière

s'accorde à penser qu'il appartient à une période du « minoen récent » comprise entre 1600 et 1450 avant Jésus-Christ.

– Quelle était l'écriture utilisée au IIe millénaire avant notre ère en Crète ?

– Deux écritures coexistaient en Crète à cette époque : l'écriture hiéroglyphique, appelée ainsi en raison de sa ressemblance avec les hiéroglyphes égyptiens, et l'écriture « linéaire A », ainsi baptisée parce que les textes sont disposés horizontalement, en ligne. Le linéaire A n'a jamais été déchiffré. En 1450 avant notre ère, les Mycéniens conquirent la Crète et remplacèrent le linéaire A par le linéaire B qui, lui, a été déchiffré.

– N'est-il pas curieux que les Minoens[2] aient utilisé deux alphabets simultanément ?

– Oui et non. D'autres peuples de l'Antiquité utilisaient deux alphabets concurremment. Les Hittites, par exemple, utilisaient l'écriture cunéiforme en même temps que l'écriture hiéroglyphique.

– Mais si les signes du disque étaient un alphabet à part entière, cela signifie que celui-ci aurait été en concurrence avec, selon l'époque, le linéaire A et le hiéroglyphique d'un côté, le linéaire B et le hiéroglyphique d'un autre côté. N'est-ce pas ?

– Oui, admit Rena Platis.

– Connaissez-vous beaucoup de civilisations qui aient employé, non pas deux, mais *trois* alphabets en même temps ?

– Non, j'avoue que je n'en connais aucune, consentit-elle.

Un court mais profond silence s'abattit sur les duellistes avant que Rena ne posât la question que Jan attendait :

– Que représente ce disque, alors ?

– Une carte.

– Une carte ?!

Rena sursauta littéralement.

Jan commençait à prendre confiance en lui. Il fallait qu'il enfonçât le clou :

– Une carte de quoi, me demanderez-vous ? fit-il d'un air goguenard.

Il se tut quelques instants avant d'asséner :

– De l'Atlantide !

Il n'ajouta plus un mot et fit glisser sur le bureau les feuillets du codex qu'il tenait dans la main gauche depuis le début de l'entretien.

– Qu'est-ce que c'est ?

– La photocopie d'un codex.

– Il s'agit d'un texte de Platon ! A-t-il été authentifié, au moins ? lui

demanda-t-elle en y jetant un rapide coup d'œil.

– Oui, par Willem Hopman en personne. J'ose espérer que ce nom vous dit quelque chose et vous rassurera sur le sérieux avec lequel l'authentification de ce texte a été faite, ajouta-t-il avec une certaine morgue.

– Évidemment ! Le professeur Hopman est mondialement connu.

– Je vous le confie. Lisez-le à tête reposée et nous en reparlerons.

– Très bien. Repassez me voir demain matin, à 10 heures.

– À vos ordres, lui répondit-il avec malice.

Jan quitta le bureau la tête exagérément haute, sifflotant gaiement à l'idée de celle que ferait Rena Platis lorsqu'elle lirait la fin du *Critias*.

[1]. Surintendant régional des antiquités.

[2]. Crétois de la période préhellénique (de 2700 à 1200 av. J.-C.). Ce terme fut inventé en 1900 par l'archéologue anglais sir Arthur Evans, lorsqu'il découvrit le palais de Knossos, en l'honneur du légendaire roi Minos.

49

Tandis qu'il déposait sa valise dans le coffre et s'installait à l'avant de la voiture d'Iris, Jan surprit Rena devant l'entrée du parking en compagnie d'un jeune homme brun.

– Raconte-moi comment s'est passé ton entrevue avec Rena, lui demanda Iris.

– Je parlerais plutôt d'interrogatoire, si tu veux mon avis. Elle n'est pas commode…

– Je sais, mais tu ne dois pas lui en vouloir. Rena est une fille extrêmement brillante qui, à ce titre, ne supporte pas la médiocrité – intellectuelle, j'entends – des autres. Elle est issue d'un milieu très modeste et a dû travailler d'arrache-pied pour décrocher son doctorat, puis obtenir le poste qu'elle occupe actuellement au musée. Alors, a-t-elle été emballée par ta théorie ?

– Nous n'en sommes pas encore là. Elle a vraiment un sale caractère, tu sais. J'ai préféré lui laisser la copie du codex que je t'ai montrée hier avant que ça ne dégénère. Je dois la revoir demain matin.

– Ne t'inquiète pas : Rena saura faire la part des choses. Au fait, combien de temps comptes-tu rester ici ?

– Deux mois. Jusqu'à la reprise de mes cours à l'université, début septembre.

– Nous sommes bientôt arrivés, lui annonça-t-elle.

La route bitumée se transforma en un chemin de terre qui serpentait entre les champs d'oliviers. Iris passa la première vitesse et la voiture se lança à l'assaut du raidillon, secouée par les cahots que les nids-de-poule et les ornières lui faisaient subir. Plus le sentier montait, plus il se rétrécissait, interdisant à deux véhicules de s'y croiser. Un dernier coup de volant énergique à gauche et ils étaient arrivés.

Ils passèrent devant le parking situé à l'entrée du domaine et gravirent une dernière pente avant de s'arrêter devant la « réception ».

– Kostas n'est pas encore arrivé. Sa voiture n'est pas là, constata Iris. Viens, nous allons en profiter pour faire le tour du propriétaire,

lui proposa-t-elle.

Cette ancienne bergerie, qui était perdue au milieu des oliviers la dernière fois que Jan l'avait vue, était désormais entourée d'une dizaine d'autres bâtiments. Après avoir descendu deux volées de marches en pierre, ils se retrouvèrent au bord d'une piscine.

– Mais c'est Hollywood ! s'exclama Jan que ces changements déroutaient.

– Je vais te montrer ton appartement, lui proposa Iris. Tu peux y rester tout le temps que tu veux.

On entrait directement dans un salon, prolongé par une terrasse dont les bancs de pierre qui en faisaient le tour étaient protégés de l'ardeur du soleil par une pergola sur laquelle venait s'entortiller une vigne. De lourdes grappes de raisin en pendaient.

De l'autre côté, l'appartement se composait d'une salle d'eau et d'une chambre avec un lit double.

– Bon, je te laisse t'installer. Rejoins-moi au bord de la piscine quand tu seras prêt.

Elle tournait les talons quand Jan la rappela :

– Iris ?

– Oui ?

– Merci pour tout.

– Bah !…, fit-elle en poussant la porte derrière elle.

Jan venait de rejoindre Iris quand il entendit le claquement d'une portière. Un homme brun d'une cinquantaine d'années, portant moustache et tout sourire, s'avança vers eux :

– *Yassas* !

– *Yassou*[1], Kostas ! lui répondit Iris. Viens vite que je te présente.

Jan alla à sa rencontre.

– Voici Kostas, lui dit-elle. L'homme qui partage ma vie depuis deux ans. Il travaille au musée archéologique de Réthymnon. Il y est responsable de la section néolithique.

Puis, se tournant vers son compagnon :

– Je te présente Yannis, le fils de Lara dont je t'ai parlé si souvent.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main sans se quitter des yeux. Le contraste qu'ils offraient était frappant : le Grec, trapu et tout en muscles, avait la peau tannée par le soleil alors que Jan paraissait à côté de lui aussi pâle que gringalet, bien qu'il fût plus grand.

Ils prirent tous place autour de la table et Iris se lança dans un long monologue, évoquant le souvenir de la mère de Jan, sa meilleure

amie, sa « sœur de cœur », comme elle l'appelait. Kostas l'écoutait avec détachement, comme s'il avait déjà entendu l'histoire des dizaines de fois – ce qui devait être le cas.

Elles s'étaient connues quarante ans auparavant sur les fouilles du palais de Zakros, le dernier des palais minoens découvert sur la côte Est de la Crète, sous la houlette de l'illustre archéologue grec Nicolas Platon. Elles étaient les plus jeunes de l'équipe et avaient immédiatement sympathisé.

– Si tu l'avais connue ! lança-t-elle à l'adresse de Kostas.

– Et si nous mangions ? demanda-t-il alors qu'Iris écrasait une larme.

– Tu as raison.

Iris se dirigea vers la cuisine et Kostas se leva, son briquet à la main, pour mettre le feu à un tas de sarments de vigne disposés pêle-mêle dans l'âtre du barbecue.

Durant la courte absence d'Iris, les deux hommes n'échangèrent pas un mot. Le Crétois était ainsi fait qu'il pouvait passer pour un être bourru quand on ne le connaissait pas. En réalité, il prenait le temps d'étudier tout nouveau venu et celui de se laisser lentement apprivoiser avant d'accorder définitivement son amitié. Jan, en Hollandais tolérant et respectueux des différences, ne voulait rien brusquer et préférait attendre que l'autre se manifestât le premier.

Iris revint avec un plat de côtelettes d'agneau et une bouteille de vin.

Le vin était aussi goûteux que traître. La langue de Jan, qui en avait ingurgité plusieurs verres – une seconde bouteille avait été débouchée par Kostas qui ne cessait de le servir –, se délia.

– Iris, lui confia-t-il, si je suis ici aujourd'hui, ce n'est pas seulement pour le disque de Phaïstos, c'est aussi à propos de la mort de Lara. J'ai de bonnes raisons de croire qu'elle n'a pas été victime d'un accident mais qu'on l'a supprimée.

– Quoi ? s'écria-t-elle, en portant la main gauche à son cœur.

Kostas s'était levé pour débarrasser les assiettes qui lui échappèrent des mains.

– Quel maladroit je fais ! bougonna-t-il en ramassant les débris de faïence et les reliefs du repas tombés à terre.

– Je ne suis pas qu'à la recherche de l'Atlantide, confia-t-il à Iris tandis que Kostas s'affairait en cuisine. Je veux retrouver les assassins de ma mère.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? s'inquiéta Iris.

– Elle s'était plus ou moins confiée à Willem avant d'entreprendre son voyage. Iris, insista-t-il, tu es la dernière personne à l'avoir vue, à

lui avoir parlé avant son départ pour Santorin. Ne t'a-t-elle rien dit de particulier ? Semblait-elle dans son état normal ?

– Non ! Elle ne m'a rien dit ! Elle était peut-être un peu plus excitée que d'habitude, mais tu la connaissais : c'était une passionnée qui s'enthousiasmait vite. J'ignore pourquoi elle voulait se rendre à Santorin, mais ce déplacement semblait indispensable à ses recherches.

– Quelles recherches ?

– Je l'ignore.

– Il faudra que je me rende là-bas, mais je dois d'abord étudier ce disque de plus près.

– Tu me fais peur, Jan. Mais je suis sûre que tu es aussi entêté que ta mère et que tout ce que je pourrais te dire ne saurait te convaincre d'abandonner. Je t'emmènerai demain matin avec moi au musée pour ton rendez-vous avec Rena.

– Je peux lui prêter ma R5, proposa Kostas qui revenait de la cuisine. Elle n'est plus toute jeune mais elle roule encore bien. Jan a peut-être besoin d'être autonome et de pouvoir bouger quand bon lui semble.

Jan accepta d'emblée l'offre de Kostas qui lui confia les clés de la voiture.

Depuis qu'il était en Crète, tout le monde ne cessait d'évoquer sa mère. Cette nuit-là, il rêva d'elle. Ils se baignaient dans la baie d'Agia Pélagia et s'envoyaient en riant de grandes giclées d'eau quand celle-ci se mit soudain à bouillonner et devint rouge sang. Elle engloutit Lara qui se débattait, laissant Jan seul, qui n'avait plus pied et commençait à couler. « Maman ! Maman ! », hurlait-il. Il se réveilla alors qu'il était en train de se noyer. Il ouvrit les yeux et s'extirpa de la moiteur du lit.

Un jour arriverait-il où il ne penserait pas à elle ?

[1]. *Yassou* signifie « salut à toi » et *yassas* « salut à vous », le « vous » pouvant être collectif ou de politesse.

50

Le maître écoutait attentivement ce qu'on lui annonçait au téléphone :

– Il est arrivé. Et il se promène avec les copies d'un codex. Un codex de Platon. Les pages qu'il a sur lui sont des extraits du *Critias*.

« Un codex ! Voilà donc ce que sa mère possédait ! » se réjouit le maître en faisant craquer les articulations de ses doigts une à une.

– Je m'occupe de mettre la main sur ce codex, reprit-il, savourant sa victoire. Je crois savoir où il se trouve.

Le maître jubilait littéralement, ce qui lui ressemblait peu.

On avait perdu la trace de ce fameux document depuis qu'il avait été dérobé au Vatican trois siècles et demi plus tôt et voilà qu'il refaisait miraculeusement surface ! Les initiés à travers le monde avaient fini par douter de son existence et le secret qu'il recelait s'était perdu dans les limbes de la mémoire universelle. Malgré cette longue période d'oubli, nombreux étaient ceux qui restaient convaincus de son exceptionnelle importance.

Et lui, le maître du Cercle de Poséidon, allait remettre la main dessus le premier !

– Je vous donne carte blanche pour vous débarrasser de Jan Weimer s'il venait à être trop… dérangeant, conclut-il.

51

Rena se leva à l'entrée de Jan. Sa poignée de main fut plus douce et plus appuyée que celle de la veille.

– Je vous dois des excuses, commença-t-elle. Je me suis montrée un peu dure avec vous hier.

Elle se mit à arpenter la pièce.

– Comme vous avez pu vous en rendre compte, lui dit-elle en balayant d'un ample geste du bras les étagères qui soutenaient des centaines d'ouvrages, certaines ployant sous leur poids, l'Atlantide est un sujet qui me passionne. Voyez-vous ces rayonnages ? Tous les livres que vous y voyez ont pour seul et unique sujet l'Atlantide. Certains sont des romans, d'autres des études scientifiques. Il n'est pas un endroit sur terre où l'Atlantide n'ait été localisée ! Les bibliographes de l'Atlantide estiment à des dizaines de milliers les livres parus sur le sujet. Vous ne voyez donc ici qu'une infime partie de la littérature atlantidienne. Mais toutes ces publications ont un point commun : la *submersion* de l'Atlantide. L'Atlantide est un *continent englouti*.

Jan était conscient de la difficulté qui l'attendait : faire admettre que l'Atlantide, loin d'avoir disparu, était sous leurs pieds.

Il allait argumenter quand Rena continua :

– Autant vous avouer que j'ai toujours été convaincue de son existence.

– Vous me croyez donc ! s'étonna Jan, un instant déstabilisé par ce retournement de situation.

– Pas si vite !… Dites-moi d'abord d'où sort le texte que vous m'avez donné à lire.

Jan s'attendait à la question et lui expliqua patiemment comment le manuscrit s'était retrouvé entre ses mains.

Rena se laissa tomber dans son siège, visiblement plongée dans un abîme de perplexité.

– Résumons, reprit-elle. Dans le texte que nous connaissions jusqu'à présent, Platon faisait disparaître l'Atlantide aux alentours de 9500 avant Jésus-Christ.

– Je vous arrête tout de suite ! Dans le texte que je possède, lui expliqua Jan en faisant glisser sur le bureau la copie de la page du codex dont il allait parler, on peut lire « 1000 » et non « 9000 » ans. Vérifiez vous-même…

Incrédule, Rena s'empara de la photocopie.

– Si le disque de Phaïstos est la trace *écrite* de l'Atlantide, reprit-elle, cela induit que la Crète est un vestige de l'Atlantide. C'est bien cela ?

– Oui.

– Savez-vous qu'après la découverte de Troie par Schliemann, Evans rêvait de découvrir à son tour « sa » civilisation. Mais à aucun moment il n'a opéré le rapprochement entre la Crète minoenne et la civilisation atlante !

– Encore une de ces ironies de l'histoire ! Et pourtant, la Crète est mentionnée comme le « pays de Keftiu » dans toute une série de documents égyptiens : papyrus, livres gravés, stèles ou peintures. On a rapproché ce nom du terme biblique « Caphtor » qui désignait lui aussi la Crète. Platon, en philosophe que la géographie n'intéresse pas, fait une description précise de la métropole atlante mais ne donne aucun détail sur le reste du continent qui comprenait dix États. Et si ce pays de Keftiu n'était ni plus ni moins que l'un de ces dix États ?

– Le plus méridional et donc, le mieux situé géographiquement pour commercer avec l'Égypte !

– Exactement ! Mais au milieu du XVe siècle avant notre ère, les papyrus égyptiens cessent tout à coup de faire référence au pays de Keftiu et se désolent même de l'arrêt du commerce avec ce pays ! Que s'est-il passé ?

– Si le disque de Phaïstos date d'une période située aux environs de 1500 avant Jésus-Christ, il ne peut s'agir que d'une seule catastrophe…

– L'éruption de Santorin ! En 1510 exactement, précisa Jan.

– C'est à cette même époque que tous les palais minoens ont été détruits. Le palais de Phaïstos disparaît, et l'ultime trace de l'Atlantide avec lui. Jamais personne n'avait opéré le moindre rapprochement entre le disque de Phaïstos et l'Atlantide !

– Si, ma mère. Mais on ne lui a malheureusement pas laissé le temps de vérifier cette théorie.

– Qu'entendez-vous par là ?

– Ma mère a été la première et la seule à faire le rapprochement. J'ai de bonnes raisons de penser que cette découverte lui a coûté la vie. Ma mère n'a pas été victime d'un accident. Elle a été éliminée.

Rena marqua un temps d'arrêt avant de réagir :

– Avez-vous des preuves de ce que vous avancez ?

– Je suis ici pour en trouver.

– J'avais pour votre mère une grande admiration, vous le savez. Je vais vous aider à poursuivre son travail. J'en ai déjà parlé avec Iris Évangélopoulos : elle se fera un plaisir de me dégager de certaines obligations professionnelles pour que je puisse vous consacrer du temps…

Puis, se levant brusquement :

– Je dois maintenant vous laisser : j'ai un rendez-vous, mais nous commencerons à travailler dès demain, si vous le voulez bien.

*

* *

– Il y a quelqu'un ? interrogea Jan en entrant dans le bureau qu'il croyait désert.

– *Kalimèra*[1], lui répondit la voix de Rena Platis, dissimulée derrière des piles de livres amoncelées sur son bureau.

– Où êtes-vous ?

– Ici !

La tête de Rena émergea d'une montagne de papier qui culminait plus haut que les autres.

– Je suis arrivée en avance, ce matin. Je tenais à consulter quelques ouvrages avant que nous ne nous mettions au travail. Pour tout vous dire, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Si vous tenez à prouver l'existence de l'Atlantide, il va falloir être très rigoureux, suivre le texte de Platon à la lettre et étayer solidement notre théorie.

– « Notre » théorie ? lui demanda-t-il en la regardant droit dans les yeux, le sourcil gauche relevé.

– D'accord… *Votre* théorie, si vous voulez, admit-elle. Tout d'abord, l'hypothèse de départ que le disque soit une carte se vérifie. J'ai retrouvé la plus ancienne carte connue du monde : il s'agit d'une tablette babylonienne en terre cuite datant de 600 ans avant Jésus-Christ qui représente la Mésopotamie et les pays limitrophes. Regardez…

Elle ouvrit un livre devant Jan qui se pencha dessus.

– On y voit un cercle, le golfe Persique, autour duquel se trouvent des régions fabuleuses que décrit le texte cunéiforme qui l'accompagne. À l'époque, la plupart des civilisations croyaient que la Terre était un disque plat qui flottait sur l'eau. Quant aux Grecs contemporains de Platon, ils pensaient que la Terre était ronde car ils considéraient cette forme géométrique comme étant la plus parfaite.

– Le disque de Phaïstos correspond donc à l'idée que l'on se faisait

du monde à l'époque…

– Oui. Savez-vous comment il a été réalisé ? La ligne qui se déroule en spirale de la périphérie vers le centre a été tracée à main levée d'un seul et même trait, comme le sillon des anciens disques en vinyle. Puis, entre les volutes de cette spirale, l'artiste a imprimé les signes à l'aide de poinçons, de quarante-cinq poinçons, pour être précis. Entre les signes, l'auteur a incisé par endroits un trait vertical reliant les deux bords de la spirale. Ces traits avaient jusqu'ici été interprétés comme la marque de séparation de « phrases ».

– Que peuvent bien représenter cette spirale et les traits qui la coupent ?

– De l'eau. Platon parle d'un canal qui a été creusé en partant de la mer : *grâce à ce canal,* raconte-t-il, *ils donnèrent aux navires le moyen de remonter de la mer vers ce bras de mer, comme vers un port après avoir ouvert dans ce cercle un goulet assez grand pour permettre aux plus grands vaisseaux d'y pénétrer*. Il précise que *dans les anneaux de terre, qui séparaient les anneaux de mer, à la hauteur des ponts, ils pratiquèrent des ouvertures qui devaient permettre à une seule trière à la fois de passer d'un anneau à l'autre.*

– Mais Platon ne parle que d'un seul canal, alors que nous avons trente traits verticaux, fit remarquer Jan.

– Un peu plus loin, Platon évoque le système d'irrigation de l'île et explique que l'eau courante était acheminée du bois sacré de Poséidon, où coulaient deux sources, vers les enceintes extérieures par des canalisations. L'irrigation de l'île entière devait se faire par un ingénieux système d'aqueducs. Ce sont eux qui, en plus du canal principal, sont représentés ici.



La face A du disque de Phaïstos

Jan acquiesça : Rena connaissait le texte de Platon par cœur et en faisait une lecture réaliste, conforme à ce que le disque donnait comme renseignements.

– Enfin, continua-t-elle, l'artiste a tracé une dernière ligne verticale reliant le point de départ de la spirale au bord du disque. Cinq points sont gravés sur cette ligne. L'hypothèse la plus répandue voulait que ces points soient des signes de ponctuation. C'est oublier que l'invention de la ponctuation n'est intervenue que très tardivement.



La face B du disque de Phaïstos

Tout en parlant, elle avait sorti d'un tiroir un agrandissement photographique du disque pour le montrer à Jan.

– Comme nous savons désormais, vous et moi, que le disque ne représente pas un alphabet, nous devons trouver une autre signification à ce signe…

– Je peux voir de plus près ?

Rena se poussa et pointa du doigt le signe dont elle venait de parler :



– On dirait une corde à nœuds, avança Jan, perplexe. Est-ce que ce signe est présent sur chacune des faces du disque ?

– Oui, en effet. Pourquoi cette question ?

– Eh bien, hésita-t-il, il pourrait s'agir d'une échelle…

– Une échelle…, murmura Rena, qui ne comprenait pas. Son regard inquiet allait de la photographie du disque à Jan, se demandant comment diable il pouvait voir une échelle dans cette ligne et ses cinq points.

– Pas une échelle en bois avec des barreaux ! Une échelle *numérique* : le rapport entre une longueur réelle et sa représentation sur une carte. Toutes les cartes géographiques ont une échelle !

– Vous avez raison, applaudit-elle. Bravo ! Nous avons affaire à une carte très élaborée pour l'époque.

– Si je ne me trompe, les Égyptiens utilisaient une corde à nœuds comme instrument de mesure des longueurs.

Rena bondit sur un escabeau placé le long des rayonnages et y grimpa pour attraper un volume rangé sur l'étagère la plus haute. Quand elle le prit, un livre qui était posé dessus dégringola sur Jan.

– Aïe !

– Oh ! Excusez-moi… Je suis navrée… Je vous ai fait mal ?

– Ça va, ça va…, la rassura-t-il en se frottant vigoureusement le sommet du crâne. Alors, que voulez-vous me montrer ?

– Ceci :



C'est une « corde à treize nœuds ». La légende raconte que, sur les bords du Nil, 2000 ans avant Jésus-Christ, les Égyptiens s'en servaient pour reconstituer chaque année les limites des champs que la crue du fleuve avait effacées.

– Mais celle qui figure sur le disque ne compte que cinq nœuds…

– Ce ne sont pas des nœuds : ce sont des chiffres ! En Crète

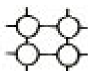
minoenne, le chiffre 100 s'écrivait ainsi :



Quant au chiffre 1 000, il s'écrivait ainsi :



Pour écrire 4 000, par exemple, on disposait les chiffres en carré :



Par manque de place sur le disque, l'artiste a dû relier les chiffres à la verticale et non selon la disposition en usage. L'échelle inscrite sur le disque comporte cinq points, ce qui nous donne : 500 ou 5 000.

– Oui, mais 500 ou 5 000 quoi ?

– C'est une excellente question. Je l'ignore.

– Si je ne m'abuse, lorsque Platon donne les dimensions de l'Atlantide, il utilise le stade comme unité de mesure.

– Oui, mais le stade est malheureusement une mesure à longueur variable. Hormis le « petit stade » et le « grand stade », les deux mesures primitivement employées, d'autres stades eurent cours, chacun avec une longueur différente. Le petit stade équivalait à 59,2 mètres alors que le grand en faisait plus de 98 ! La différence n'est pas négligeable. Quant aux commentateurs de Platon, ils se sont tous basés sur le stade du système attique qui correspond à 177,6 mètres. Nous avons un rapport du simple au triple entre le « petit stade » et celui du système attique ! Comment savoir avec certitude lequel a utilisé Platon ?

– J'ai ma petite idée sur la question. C'est une anecdote mais elle peut nous être précieuse. Alexandre le Grand, au temps de ses conquêtes, comptait en petits stades pour donner des chiffres impressionnants de ses périples jusqu'en Asie, pour rendre ses prouesses encore plus époustouflantes. C'est sous son règne que cette unité de mesure eut son heure de gloire. Et qui fut le précepteur d'Alexandre le Grand ?

– Aristote.

– Aristote ! Le disciple de Platon. Et si celui-ci avait soufflé à l'oreille de son élève une astuce qu'il tenait de son maître pour l'avoir vue utiliser par lui ? Les dimensions de l'Atlantide en grand stade sont impressionnantes et frappent les esprits. Le mythe s'en trouve grandi.

– Platon décrit la métropole de l'Atlantide comme une île ronde composée de deux anneaux de terre et de trois anneaux de mer avec en son centre une île sur laquelle se trouve l'acropole.

Rena s'empara d'une édition du *Critias*, posée sur son bureau, et

lut :

– *Le plus grand des cercles était large de trois stades, et l'enceinte de terre qui lui faisait suite était de la même largeur. Des deux autres enceintes, celle d'eau était large de deux stades, tandis que celle de terre avait pour sa part une largeur égale à la précédente qui était d'eau. Enfin, l'enceinte d'eau qui entourait l'île centrale n'avait qu'un stade de largeur. Quant à l'île, elle avait un diamètre de cinq stades.*

– Ce qui nous donne une métropole de 16 stades de diamètre ! conclut Jan.

Peu doué pour le calcul mental, il s'aida d'une calculatrice avant de continuer :

– Si l'anneau de terre extérieur fait trois stades, soit 177,6 mètres (59,2 x 3) et que nous divisions par 500, cela nous donne l'unité de mesure utilisée en Atlantide : 35 centimètres.

– Cette longueur correspond exactement à l'une des plus anciennes unités de mesure ! On l'appelait le *pygmé*, dans la Grèce antique, et elle correspondait à la longueur de l'avant-bras, du coude au poignet.

– D'autre part, continua Jan, si nous multiplions ces 16 stades par 59,2 mètres – la valeur du « petit stade » – nous obtenons une île d'un peu moins de 9,5 kilomètres de diamètre. Quant à celui de l'île centrale, il est de… 3 kilomètres !

– Autant dire une tête d'épingle par rapport aux dimensions qui lui étaient données auparavant ! Surtout quand certains spécialistes appliquaient à la seule capitale les dimensions de l'île tout entière ! Tous les commentateurs n'ont pas compris que l'Atlantide était un royaume de dix États qui se composait d'une grande île et d'une métropole. Dans le *Critias*, Platon ne décrit que cette dernière en détail et seulement l'un des neuf États de l'île majeure. C'est sur cette île que se trouvait, entre autres, une immense plaine dont le périmètre et la surface dépassaient l'entendement.

– La capitale atlante n'est donc pas plus grande que n'importe quelle île de la mer Égée !

– En effet. Et c'est sur cet « îlot » que s'élevait le temple de Poséidon. Platon raconte que l'extérieur de ce sanctuaire était revêtu d'argent, à l'exception des arêtes, plaquées d'or. À l'intérieur, le plafond était d'ivoire, d'or d'argent et d'orichalque[2] ; les murs, les colonnes et le pavement étaient eux aussi revêtus d'orichalque. On y trouvait des statues en or : celle de Poséidon, *debout sur son char attelé de six chevaux ailés, et tout autour du dieu, qui était si grande que le sommet de sa tête touchait le plafond, il y avait des Néréides[3] montées sur des dauphins, au nombre de cent.* Un véritable trésor !

– Mais sur quelle face du disque la métropole est-elle représentée, d'après vous ?

Rena s’apprêtait à répondre quand le téléphone sonna.

[1]. Bonjour.
[2]. Métal le plus précieux après l’or, aux reflets de feu, appelé « cuivre des montagnes ». Ce métal a disparu avec l’Atlantide.
[3]. Nymphes de la mer.

52

Elle décrocha immédiatement, comme si elle avait attendu cet appel toute la matinée.

– Oui ? Non… Oui… D'accord. À tout de suite.

Son laconisme mit la puce à l'oreille de Jan. Il eut la désagréable sensation que sa présence empêchait Rena de parler librement. D'ailleurs, celle-ci raccrochait déjà et se tournait vers lui :

– Je dois vous laisser. Je serai de retour vers 14 heures.

Et elle le planta là. Ce départ brutal éveilla en lui des soupçons qu'il n'avait pas nourris jusque-là. Il prit immédiatement la décision de la suivre. Il voulait savoir avec qui elle avait rendez-vous. Il chercha le badge que lui avait remis Iris et l'accrocha au revers de sa chemise.

Une chaleur accablante fondit sur lui dès qu'il mit le pied dehors.

Il repéra la longue chevelure de Rena qui approchait de la sortie. Mais, obligé de batailler à contre-courant des touristes qui affluaient, il finit par la perdre de vue.

Il jura et, désappointé, décida de s'asseoir à la première terrasse qu'il trouva, en face du musée. Au moins cette
situation lui permettrait-elle de garder un œil sur l'entrée.

Si Jan avait fini par se sentir constamment sous surveillance quand il était en Hollande, depuis qu'il était ici, il commençait à se demander s'il n'était pas venu se jeter dans la gueule du loup. Et il était peut-être déjà trop tard. Jan regrettait d'avoir joué cartes sur table avec Rena, comme avec Iris. Elles lui inspiraient toutes deux confiance mais, à bien y réfléchir, il n'avait pas revu Iris depuis vingt ans et ignorait tout de Rena. Platis était-il son nom de jeune fille ou de femme mariée ? Il n'avait jamais entendu personne s'adresser à elle directement et lui dire « madame » ou « mademoiselle ».

Il commanda une Mythos. Le nom de cette bière grecque lui semblait on ne peut plus approprié à la situation et le ramena à sa préoccupation première : l'Atlantide était-elle mythe ou légende ? Le mythe, du grec *muthos*, était dans son acception première un récit qui se transmettait oralement alors que la légende, *legenda* en latin, signifiait « ce qui doit être lu ». Pour Jan, il ne faisait aucun doute que

le récit de l'Atlantide appartenait aux légendes fondatrices de l'histoire de l'humanité : elle était une histoire vraie qui avait été écrite et qui, à ce titre, devait être cru.

Il en était à ces subtiles considérations étymologiques lorsque Rena passa sur le trottoir d'en face, accompagnée du même homme brun qu'il avait surpris la veille à la sortie du parking. Il les suivit des yeux, tandis qu'ils se dirigeaient vers le musée, devant l'entrée duquel ils se quittèrent.

Il régla sa consommation et se dirigea d'un pas lourd vers le musée.

– Alors, où en étions-nous ? lui demanda-t-elle gaiement quand il pénétra dans le bureau.

– Quoi ?

– Je vous demandais où nous en étions restés avant le déjeuner.

– Oui, bien sûr…

– Ça va ? Vous avez l'air accablé.

– C'est juste la chaleur. Je ne suis pas habitué à de telles températures.

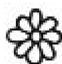
– Vous vous serez acclimaté dans quelques jours.

– Sans doute, fit-il sans conviction.

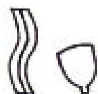
– Voulez-vous que nous ne nous remettions au travail que demain matin ?

– Non. Continuons… J'ai hâte de savoir quelle face du disque représente la métropole.

– Moi aussi. Sachez avant tout que nous appelons « face A » celle qui a été découverte la première en 1908, la « face B » étant celle qui était contre terre. La face A présente en son centre un signe en forme de rosette :



Quant à la face B, son centre porte deux signes :



D'après vous, quel pictogramme est susceptible de mieux représenter le temple de Poséidon ?

– Je dirais que c'est la rosette.

– C'est exactement ce que je pense aussi. Regardez : cette rosette est entourée d'un trait, la « clôture d'or » dont parle Platon et qui interdisait l'accès au temple. Ce temple n'était pas seulement dédié à Poséidon, mais aussi à Clitô, la femme mortelle à laquelle il s'unit en

arrivant sur l'île et qui engendra les dix rois de l'Atlantide. Cette fleur doit être le symbole depuis longtemps oublié de leur union. D'autant plus que la fleur a huit pétales et que le chiffre huit désigne l'alliance qui relie la terre et l'humanité (Clitô) avec le divin (Poséidon). Pour Pythagore, le huit est symbole d'harmonie.

– La face B représenterait donc le continent qu'était l'Atlantide avant l'éruption de Santorin et le *tsunami* qu'elle engendra.

– Oui. Il est intéressant de constater que le support rond du disque s'adapte aussi bien à la métropole qu'à l'île entière. Hormis le fait que les peuples d'alors croyaient que la terre était ronde, je vois une autre interprétation à l'utilisation de cette forme. Les îles Cyclades tirent leur nom du grec *kuklos*, qui veut dire « cercle ». Troublant, non ?

– Pour vous, la Crète et les Cyclades seraient l'ancienne Atlantide…

– Oui, même si Platon a voulu faire croire que
l'Atlantide se situait au-delà des colonnes d'Héraklès[1], qui étaient alors les limites du « monde connu ». Cette mystification, si j'ose dire, donnait une dimension « exotique » au continent disparu. Son but était de frapper les esprits, pas de donner dans le réalisme. C'est lui-même qui a changé la localisation de l'île de Poséidon. Mais l'étymologie même du nom de « mer Égée » dément cette localisation. La légende veut que le roi Égée, croyant son fils Thésée mort, se jeta de désespoir dans la mer qui porte désormais son nom. Cependant, on penche aujourd'hui pour une autre origine : cette mer tirerait son nom du grec ancien *aigailos*, « le bord de mer » : c'est là qu'Homère, dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, situait la demeure de Poséidon. Or, Platon ne pouvait révéler que l'Atlantide se trouvait sous les yeux de ses contemporains, à deux pas de chez eux. Il a écrit à leur intention, sans se soucier de la postérité. Comment aurait-il pu imaginer une seule seconde que durant plus de deux millénaires l'engouement suscité par l'Atlantide resterait intact et ferait couler autant d'encre, déchaînerait autant de passions, entraînerait autant de recherches ? …

D'un commun accord, ils résolurent de commencer par l'étude de la face A.

Un premier problème ne tarda pas à se poser à eux : l'artiste qui avait gravé la spirale du disque d'un seul trait rendait mal le découpage de l'île en trois anneaux de mer, deux anneaux de terre et une île centrale, mais il était clair que cette spirale symbolisait l'eau. L'anneau de mer le plus large, placé à l'extérieur, était figuré par le bord du disque ; les deux autres étaient tout aussi clairement visibles. Quant à l'acropole, il se détachait aisément en plein milieu de l'île centrale.

À l'aide d'un calque et d'un compas, Jan et Rena n'eurent qu'à fermer la spirale en deux endroits pour reformer des cercles parfaits et rétablir l'exacte physionomie de la

métropole, qu’ils couchèrent sur un plan.

[1]. Le détroit de Gibraltar.

53

La vieille guimbarde de Kostas peinait dans les côtes, prenant un malin plaisir à éterniser le moindre déplacement et à transformer en odyssée au long cours le trajet qui ramenait Jan au bercail.

Il se gara et fila se mettre en maillot de bain, impatient de piquer une tête dans l’eau fraîche et d’évacuer la chaleur emmagasinée par son corps tout au long de cette journée torride.

La piscine était déserte et le soleil, oblique, en faisait miroiter la surface comme une feuille d’aluminium qu’un vent léger froissait.

Il avait fait plusieurs longueurs de bassin et s’agrippait au rebord du grand bain pour en sortir lorsqu’il se retrouva face à une paire de mollets poilus.

– Bonne journée ? lui demanda Kostas qui lui tendait la main et l’aida d’une poigne ferme à se hisser hors de l’eau.

– Très bonne, merci.

– Je pensais vous emmener au restaurant ce soir, avec Iris. Ça vous tente ?

– Avec plaisir.

– Je vous laisse vous changer tranquillement. Je vais réserver pour 21 heures.

Le patron embrassa Iris, serra la main des deux hommes et les installa à une petite table ronde, à côté d’une balustrade qui donnait sur la plage.

Kostas avait l’air d’humeur bavarde et fut le premier à prendre la parole :

– Tout d’abord, j’aimerais que nous nous tutoyions, si tu es d’accord, dit-il à Jan. Je pourrais presque être ton pèr…

À la façon subite dont il suspendit sa phrase, Jan soupçonna Iris de lui avoir donné un coup de pied sous la table pour qu’il se tût.

– Quoi ? J’ai dit une bêtise ? demanda Kostas en se penchant pour se masser le bas de la jambe.

– Je n’ai jamais connu mon père, expliqua Jan, qui avait à cœur de

dissiper ce malentendu.

– Excuse-moi, je l'ignorais.

– Ce n'est rien. Tu ne pouvais pas le savoir. Il ne pouvait pas le savoir, répéta-t-il en s'adressant à Iris.

– Quand on ne sait pas, répondit-elle sèchement et en fusillant Kostas du regard, on se tait.

Jan, touché que Kostas l'ait adopté si vite, sauta sur l'occasion pour le questionner :

– As-tu participé à des fouilles à Santorin ?

– Non, jamais. Toutes les fouilles auxquelles j'ai participé se déroulaient en Crète.

– Je voulais savoir si l'on y avait trouvé des traces d'occupation humaine antérieure à l'installation des Minoens, au troisième millénaire avant notre ère.

– Tout à fait ! Nous avons mis au jour des vestiges datant de l'époque néolithique. Il s'agissait d'outils en pierre ou en os, d'armes, de lames d'obsidienne ou encore de céramique.

– À quelle période correspond le néolithique ?

– Il prend fin avec l'âge du bronze, aux alentours de 2500 avant Jésus-Christ. Quant à son début, il diffère selon les régions du monde et les critères qui sont retenus pour qualifier cet « âge de la pierre polie ». Ici, nous retenons une date se situant approximativement vers 8000 avant notre ère.

– Serait-il possible que la Crète ait été habitée dès cette époque ?

– C'est plus que probable, même si nous n'en avons aucune preuve formelle : les vestiges de cette époque sont encore enterrés. Pourquoi toutes ces questions ?

– Je voulais m'adresser à un spécialiste.

– Tu me flattes !

– Elles sont en rapport direct avec le témoignage que nous livre le disque de Phaïstos sur l'Atlantide !

– Le disque de Phaïstos ! L'Atlantide ! Quel rapport ?

Jan allait répondre quand il reçut un coup de pied d'Iris dans le tibia. Décidément, c'était une manie, chez elle !

– Aïe !

– Qu'y-a-t-il ? s'inquiéta Kostas.

– Rien. C'est un moustique qui m'a piqué.

– Satanées bestioles que ces insectes ! N'est-ce pas, Iris ? lui demanda-t-il, un sourire sarcastique aux lèvres.

Elle ne daigna pas lui répondre.

– Excusez-moi, je vous abandonne deux minutes…

Iris profita de l'absence de Kostas pour se confier à Jan :

– Vois-tu, je ne sais pas si tu y as prêté attention, mais Kostas à tendance à boire beaucoup. Il n'est pas rare qu'il prenne plusieurs verres à la sortie du travail avec des collègues. Comme tu as pu t'en rendre compte, l'alcool le rend bavard. Je ne lui ai pas parlé du disque et de son rapport avec l'Atlantide : je ne voudrais pas que cela tombe dans des oreilles indiscrètes, voire malintentionnées. Le disque se trouve dans le musée que je dirige et il est hors de question que quelqu'un d'autre que moi soit au courant du travail auquel Rena et toi vous livrez dessus.

– À propos de Rena, tu m'avais caché qu'elle était spécialiste de l'Atlantide.

– Crois-tu que je t'aie adressé à elle par hasard ? lui rétorqua-t-elle avec malice.

– En tout cas, je te trouve bien soupçonneuse vis-à-vis de Kostas.

– On n'est jamais trop prudent. Comprends-moi bien : mes réticences n'ont rien à voir avec Kostas, mais n'oublie pas que ta mère a payé cette découverte de sa vie. J'aimerais que tu n'ébruites pas trop cette affaire autour de toi.

– Ne bougez plus !

Iris sursauta :

– Tu m'as fait peur, idiot !

Kostas était revenu, s'était emparé de son appareil photo et les visait :

– Souriez ! leur demanda-t-il. Cette photo doit être réussie si je veux la mettre dans mon album.

La fin de soirée se déroula sans anicroche jusqu'à leur retour au domaine.

Jan se servait un dernier verre sur la terrasse quand il entendit des éclats de voix s'échapper de la maison d'Iris. Il parvenait à comprendre ses paroles – surtout des insultes parmi lesquelles « sac à vin » revenait comme un refrain – alors que celles de Kostas, dont la voix était plus sourde, étaient inaudibles. Il savait qu'ils se disputaient à cause de lui et se demandait s'il devait intervenir quand la dispute cessa tout à coup.

54

Il prenait son petit déjeuner quand le téléphone sonna. La voix de Willem tremblait d'émotion :

– Mon petit, j'ai une bonne et une mauvaise nouvelle à t'annoncer. Je commence par laquelle ?

– La mauvaise.

– La banque où j'ai le coffre dans lequel nous avons déposé le codex la semaine dernière vient de se faire dévaliser cette nuit.

– Le codex !

– C'est la bonne nouvelle : les malfrats n'ont pas eu le temps d'arriver jusqu'au mien. D'après le directeur de la banque que je viens d'avoir en ligne, ils ont été dérangés par le service de nettoyage et se sont enfuis avant que les premiers employés n'arrivent. Connaissant l'efficacité de notre police, il y a fort à parier qu'elle n'est pas près de mettre la main sur eux. Toujours d'après le directeur, il s'agirait d'une bande extrêmement organisée.

– Plus de peur que de mal ! lança-t-il sur un ton détaché pour ne pas alarmer Willem.

Jan trouvait que Willem réagissait de façon très sereine. Il n'en allait pas de même pour lui : il aurait mis sa main à couper que le cambriolage de la banque n'avait eu qu'un seul but : voler le codex. Un employé de la banque avait-il commis une indiscrétion ? Avaient-ils été suivis le jour où ils l'avaient déposé au coffre ?

– Peut-être, mais ma confiance dans les établissements bancaires étant ce qu'elle est, j'ai décidé de rapatrier le codex ici.

– Chez toi ?

– Oui. Te souviens-tu de la cachette que tu utilisais quand tu étais petit ?

– Bien sûr !

– Eh bien, c'est là que je vais le mettre à l'abri.

– Est-il bien prudent de garder un document d'une telle valeur chez toi ?

– Je serai plus tranquille. Je dois partir en Angleterre à la fin de la

semaine : le British Museum a besoin de mes services. S'il m'arrivait quoi que ce soit, tu sauras où les trouver…

– Arrête de parler comme ça !

– Tu sais, toutes ces émotions ne sont pas bonnes pour mon vieux cœur. Je ne rajeunis pas…

– Cesse de raconter des bêtises. Allez, je t'appellerai avant ton départ pour Londres.

Jan était inquiet : Willem prenait-il la bonne décision de garder le codex chez lui, ce codex qui semblait être devenu l'objet de toutes les convoitises ?

55

– Ah, vous voilà ! lui lança Rena en guise de salut. Tenez… Je vous ai préparé un tableau recensant les signes de la face A, avec le nombre d'occurrences pour chacun.

– Bonjour quand même ! l'interrompit Jan en se saisissant des feuilles qu'elle lui tendait.

– Excusez-moi. Je me suis levée aux aurores et le matin me paraît déjà loin. Quelle heure est-il ?

– Il n'est guère que 9 heures.

– Regardez, je vous ai installé un coin pour travailler…

Un bureau de fortune, coincé entre la porte et un placard, l'attendait. Un exemplaire du *Timée* et un du *Critias* y étaient posés.

– Où en étais-je ? Oui : sur les 241 inscriptions du disque, 123 sont présentes sur la face A, soit 35 signes sur 45. Je vous ai noté les interprétations qui leur ont été attribuées à titre indicatif, pensant que cela pourrait vous donner un début de piste, mais ne vous laissez pas trop influencer tout de même. Je crois que le mieux est de suivre au plus près le texte de Platon. Les descriptions qu'il donne de l'Atlantide sont extrêmement précises. Je vous propose de nous y fier et d'essayer de retrouver sur le disque ce à quoi elles se rapportent. Qu'en pensez-vous ?

– Je trouve que c'est une très bonne idée, d'autant que le texte n'est pas très long. Nous devrions avancer assez vite.

– Nous avons affaire à une carte très élaborée, d'une précision incroyable ! Elle est un véritable inventaire des richesses de l'île.

– Sur les cartes anciennes, la faune, la flore et la population indigène des continents étaient représentées ; des navires voguaient sur des océans peuplés de montres marins tous plus terrifiants les uns que les autres. Ce que nous avons sous les yeux est de la même veine.

– Mettons-nous au travail chacun de notre côté ; nous comparerons nos résultats en fin de matinée.

– Entendu.

L'ambiance studieuse qui régnait dans le bureau rappelait de vieux

souvenirs d'écolier à Jan. Seul le bruit des pages tournées indiquait qu'ils travaillaient.

Lorsque des pas résonnèrent dans le couloir, Jan et Rena levèrent la tête en même temps : le personnel du musée allait déjeuner.

– Déjà ! s'exclama Rena.

– J'ai bien avancé mais je suis loin d'en avoir terminé.

– Par quoi avez-vous commencé ?

– Par la population.

– Tiens ! Moi aussi.

On frappa à la porte. Iris passa sa tête par l'entrebâillement :

– Vous n'allez pas déjeuner, tous les deux ?

– Non ! répondirent-ils en chœur, comme si la réponse était évidente.

– Bon. À tout à l'heure.

Interrompue dans son travail, Rena se tourna vers Jan :

– Dans le *Timée*, Platon dresse un bref catalogue des catégories qui constituent la population. La société atlantéenne était très hiérarchisée : il cite en premier lieu les prêtres, puis les démiurges, c'est-à-dire les « producteurs » dont *chaque espèce exerce son métier séparément, sans se mêler à aucune autre*. Ensuite viennent les groupes des bergers, des chasseurs et des paysans. Enfin, il cite le groupe des guerriers, dont l'armement est *constitué de boucliers et de lances*. C'est dans le *Critias* qu'il décrit l'organisation militaire : cochers, soldats montés ou à pied, cavaliers, hoplites, archers, frondeurs, lanceurs de pierres et de javelots, fantassins légers composent l'armée.

– Et on les retrouve sur la carte ! Êtes-vous d'accord avec moi pour dire que le signe qui se trouve à côté du personnage, à sa droite ou à sa gauche, définit son statut ou sa fonction ?

– Entièrement d'accord. Si nous prenons ce signe :



nous remarquons qu'il est presque toujours associé à :



– Excepté une fois, où c'est le signe



qui l'accompagne. On peut en conclure facilement que la tête de

guerrier associée à un bouclier désigne *un de ces soldats qui, descendus du char, combattent à pied, armés d'un petit bouclier*. Quant à la même tête accompagnée du signe représentant un arc, il ne peut s'agir que d'un archer.

– Et les deux seules fois où il apparaît sans arme à ses côtés, cela signifie qu'il fait partie des fantassins légers.

– Passons au personnage suivant, qui revient six fois :



Il est associé par trois fois à ce signe :



et deux fois à celui-ci :



À chaque fois, les signes sont placés à la droite du personnage. Nous trouvons une seule occurrence d'un signe placé à sa gauche :



L'homme tourne donc le dos à l'attribut censé le définir. Je pense que ce symbole doit être interprété à part.

– D'autant qu'il pose problème, ajouta Jan, qui avait lamentablement séché sur le sens à donner au pictogramme.

– Par contre, ce signe :



nous met sur la voie. Il s'agit sans conteste d'une patte de taureau, censée symboliser l'animal entier. On sait qu'il était vénéré en Atlantide pour être l'incarnation de l'esprit de Poséidon. La cérémonie sacrificielle, qui avait lieu *tous les cinq ou six ans*, était la plus importante des cérémonies que connût l'île. Sur la fresque dite « des navires » de Théra[1], on voit un homme marcher à côté d'un taureau, sans doute pour le mener au sacrifice. La position des bras et des jambes de l'homme est exactement la même que celle du personnage représenté sur le disque.

Rena avait ouvert l'un des nombreux livres qui jonchaient son bureau pour montrer la fameuse fresque à Jan. La ressemblance était effectivement frappante entre les deux représentations.

– Qui sont ces hommes ? demanda-t-il.

– Si nous nous reportons à la description que Platon donne de ce rituel, il s'agirait des rois de l'Atlantide. Un détail est marquant : de tous les personnages présents sur le disque, ils sont les seuls à ne pas être nus et à porter un pagne. Cette spécificité vestimentaire fait du personnage un être à part. Son pagne devait faire partie des attributs du pouvoir royal de l'époque.

– Et que font les deux hommes qui sont associés à ce signe ?



– *Après que des taureaux eurent été lâchés dans l'enclos de Poséidon, les dix rois […] se mettaient en chasse sans armes de fer, avec des épieux et des filets.* L'objet qui est représenté ici n'est autre qu'un épieu, grossièrement taillé dans un bout de bois. À l'époque, cette arme de chasse ressemblait à la massue utilisée par Héraklès pour combattre l'Hydre de Lerne ou par Ulysse contre le Cyclope. La présence de ces hommes illustre la cérémonie sacrificielle du taureau donnée en l'honneur de Poséidon.

Jan était estomaqué par la culture dont faisait preuve Rena à laquelle rien ne semblait échapper. Il s'empressa de passer au troisième personnage.

– Le troisième homme revient deux fois, uniquement dans l'acropole. Il porte un tatouage ou une boucle d'oreille en forme de « 8 » sur la joue droite. Il apparaît à chaque fois entouré des deux mêmes signes :



D'un côté, la rosette qui représente le temple de Poséidon et certainement un sanctuaire, de l'autre ce qui ressemble à une flèche.

– Nous avons effectivement deux séquences de signes identiques. La présence de ce personnage au cœur de l'acropole, à côté du temple de Poséidon, lui confère sans nul doute un caractère sacré. Il doit s'agir d'un gardien du sanctuaire, d'un prêtre.

– J'étais arrivé à la même conclusion, déclara Jan, déçu de n'avoir pas eu l'occasion de développer sa pensée sans que Rena l'interrompît

– c'était frustrant, à la fin !

– Nous en arrivons maintenant à la femme :



Qu'en avez-vous pensé ?

Trop heureux que Rena lui demandât son avis, Jan s'empressa de répondre :

– À la fin de la brève liste que donne Platon des catégories qui constituent la société atlantéenne, il évoque rapidement « la divination » et « la médecine ». Il se trouve que la divination, souvent étroitement associée à ce qui n'était encore que les balbutiements de la médecine, avec la concoction de philtres ou d'onguents, était traditionnellement réservée aux femmes. L'exemple le plus célèbre de l'Antiquité est la pythie de Delphes dont les oracles étaient réputés.

– Excellent ! le félicita-t-elle. Passons maintenant à celui qui n'apparaît qu'une seule fois sur le disque :



– On voit que l'artiste a tracé sur son ventre, de la poitrine jusqu'à mi-cuisses, de petits traits convexes qui me font penser à des bourrelets. Je pense qu'il s'agit d'un paysan, d'un semeur pour être plus précis. Ces bourrelets représentent les renflements du sac de toile dans lequel sont stockés les grains. Le geste qu'ébauche le personnage évoque celui du semeur qui disperse à la volée les grains qu'il vient de prendre dans son sac. Pour tout vous dire, ce dessin me fait penser à un tableau de Van Gogh qui s'intitule justement *Le Semeur*. Il en est la réplique, en miniature et stylisée.

– Je ne connais pas ce tableau. Néanmoins, je suis convaincue que votre analyse est la bonne et que nous avons bien affaire à un paysan. Nous avons énormément avancé, aujourd'hui. Si nous remettions la suite à demain ?

– Vous avez raison. Je vais vous laisser. Tâchez de vous reposer…

Au moment de quitter le bureau, Jan se ravisa et demanda :

– Puis-je vous poser une question… indiscrète ?

– Allez-y.

– Comment dois-je vous appeler : madame ou mademoiselle ?

– Appelez-moi Rena, ce sera plus simple.

[1]. Ancien nom de Santorin.

56

Aujourd'hui, Jan tenait à se présenter au bureau avant Rena. Il y mettait un point d'honneur.

Il était 7 h 30 quand il mit le contact. La police n'étant pas encore sur les routes à cette heure matinale, il appuya sur l'accélérateur.

Il abordait la longue descente sinueuse qui menait à Amoudara et à son affreuse centrale électrique.

Devant lui, un poids-lourd négociait la pente et monopolisait l'unique voie de circulation à une allure atrocement lente. Jan enfonça le klaxon pour que le chauffeur se poussât sur le côté mais l'avertisseur resta muet. « Saleté de bagnole ! », maugréa-t-il.

Jan déboîta mais une voiture arrivait en sens contraire et il faillit la percuter de plein fouet avant de se rabattre aussitôt.

Il ne pouvait doubler : le flot continu des voitures et les incessants virages l'en empêchaient. Il n'avait plus qu'à prendre son mal en patience. Il rétrograda, jetant un œil implorant à sa montre, comme s'il avait voulu stopper la course de ses aiguilles. À ce train-là, il allait une fois de plus se pointer au musée après Rena !

La pente se fit plus raide et le camionneur, sans doute surpris par ce changement, freina brusquement. Jan voulut en faire autant mais les freins ne répondirent pas. Il avait beau enfoncer la pédale, il prenait de la vitesse. Il allait s'encastrer dans l'arrière du poids-lourd ! Mais que faire ? Impossible de le dépasser et encore moins de le contourner par la droite : la route s'était rétrécie et le camion empiétait sur la voie de secours qui ne se réduisait plus qu'à une étroite bande, accolée à la falaise.

Le moteur s'emballait de plus belle et Jan ne savait comment éviter le pire. Il n'était plus qu'à quelques dizaines de centimètres du camion quand celui-ci se poussa enfin : la route se transformait en une quatre-voies. Jan y vit son salut : il s'engouffra sur la voie centrale, désormais bordée à sa gauche par une glissière de sécurité. Mais il déchanta vite : la déclivité de la descente augmentait encore et les virages se faisaient plus serrés.

Jan paniqua. Une vague de sueur froide mouilla sa chemise. Il

savait que deux ou trois kilomètres plus loin, la route allait remonter mais qu'il n'arriverait pas jusque-là. Alors, jouant le tout pour le tout – dans cette fraction de seconde où l'instinct de survie le plus primaire prend le pas sur la réflexion ou le bon sens – il se déporta sur la droite, en direction d'un alignement de lauriers roses. Les arbustes parvinrent à ralentir le véhicule sans toutefois l'arrêter. La voiture partit en tonneaux et finit sa course au pied de la falaise.

Jan n'avait pas attaché sa ceinture de sécurité et son visage vint heurter le volant. À moitié sonné, il essaya d'ouvrir la portière mais celle-ci s'était pliée sous le choc. Une forte odeur d'essence envahit l'habitacle, une épaisse fumée s'échappait du capot en accordéon. Le véhicule n'allait pas tarder à prendre feu. Il allait mourir carbonisé !

57

Rena décida de ne pas attendre Jan pour se mettre au travail. Elle commença par les animaux.

Platon distinguait les espèces domestiques des espèces sauvages et parlait notamment des animaux qui *vivent dans les lacs, les marais, et les fleuves et tous ceux qui par ailleurs vivent sur les montagnes et dans les plaines*. Si la Crète et les Cyclades étaient une résurgence de l'Atlantide, la faune qui y vivait encore aujourd'hui avait de grandes chances d'y être déjà implantée à l'époque. Pour le premier signe :



tout le monde hésitait entre chat et chien. Il revenait trois fois sur la face A. Si l'on regardait de quoi les rues pullulaient, il n'y avait plus aucun doute : il s'agissait d'un chat. Il devait y avoir plus de chats en Crète et dans les îles alentour que d'habitants ! Quant à cet oiseau :



on voyait nettement qu'il était en vol et qu'il tenait une proie dans ses serres. Il devait s'agir d'un aigle ou d'un faucon. On voyait beaucoup de rapaces dans les montagnes et les gorges crétoises. Un autre volatile était représenté :



Ses pattes étaient palmées, comme celles des oiseaux de basse-cour. Encore une fois, chaque ferme crétoise élevait des canards ou des oies pour les consommer. Quant au signe suivant :



Il ne s'agissait pas d'un dauphin, mais d'un poisson : il avait un gros œil, des branchies, une nageoire caudale et une dorsale. L'artiste l'avait représenté dans les moindres détails pour justement le différencier du dauphin et insister sur le fait qu'il n'appartenait pas à

la même espèce. Il s’agissait d’un poisson *comestible*. Sur une île, les produits de la mer étaient la nourriture principale. La pêche y était l’activité essentielle.

L’animal suivant était celui-ci :



L’artiste l’avait stylisé mais l’on reconnaissait bien l’abeille. Or, l’une des spécialités de l’île était le miel. Si l’on se promenait dans l’intérieur des terres, on voyait de nombreux champs dans lesquels étaient installées des ruches. Elles étaient en bois et peintes de couleurs différentes. Au-delà de ce qu’il représentait, ce dessin, qui n’apparaissait qu’une fois, devait symboliser l’emplacement d’un important rucher.

Mais Rena dut s’interrompre : on frappait à sa porte.

58

Sur le point de perdre connaissance, Jan crut voir avec effroi une hache fracasser la portière avant qu'une main noueuse ne le tirât de là. On se saisit de lui à bras le corps, le souleva de son siège et le traîna sur plusieurs mètres avant de le lâcher pour l'allonger sur le bas-côté.

De puissants effluves de romarin et de thym parvinrent à ses narines, le ramenant à la vie, quand une déflagration retentit à ses oreilles.

La voiture de Kostas venait d'exploser.

Il ouvrit les yeux et regarda autour de lui, gêné par un filet de sang qui coulait de son arcade sourcilière. L'homme qui l'avait sauvé était un vieux paysan qui se penchait sur lui et parlait dans un crétois que Jan avait du mal à comprendre. Un troupeau de brebis bêlait à l'arrière de la camionnette. Jan s'y agrippa pour se mettre debout. La tête lui tournait et il vacilla sur ses jambes. Soutenu par l'homme, il parvint à sortir son téléphone portable de sa poche de poitrine et à composer automatiquement l'un des numéros qu'il avait en mémoire.

– Iris, j'ai eu un problème avec la voiture, articula-t-il sobrement pour ne pas l'affoler.

Dix minutes plus tard, Kostas déboulait au volant de son 4 x 4, suivi de près par Iris. Quatre paires de pneus crissèrent sur le sol caillouteux du bas-côté avant de s'y immobiliser.

Iris bondit de sa voiture en poussant des cris d'orfraie et se jeta sur Jan qui attendait, assis, le dos appuyé contre un pneu de la camionnette.

– Trésor, comment te sens-tu ? Tu n'as rien de cassé ? Tu as mal quelque part ?

– Pousse-toi un peu, lui intima Kostas qui les avait rejoints. Tu vas l'étouffer, à la fin !

– Il faut prévenir la police ! tonna Iris. Il faut le conduire à l'hôpital !

– Pas l'hôpital ! supplia Jan.

– Pas la police ! protesta Kostas.

– Qu’est-ce qui vous prend, à tous les deux ? Vous ne voyez donc pas qu’il souffre peut-être d’un traumatisme extrêmement grave ?! s’insurgea-t-elle.

– Que s’est-il passé ? s’informa calmement Kostas auprès de Jan.

– Plus de klaxon… Plus de freins…

– Plus de freins ? s’écria Iris. C’est malin, aussi, apostropha-t-elle Kostas en se tournant vers lui, d’aller prêter une voiture qui n’est plus qu’une épave ! Tu aurais pu avoir sa mort sur la conscience !

Leur querelle continua, arrivant aux oreilles de Jan comme si elle se déroulait très loin de lui, assourdie par le coton qui avait envahi son cerveau.

Tout ce qu’il comprenait, c’est que Kostas refusait que l’on alertât les secours.

Tout ce dont il se souvenait, c’est que Rena devait l’attendre.

Il se leva, repoussa l’aide empressée d’Iris d’un geste de la main et, du plus distinctement qu’il le put :

– Je vais bien. On m’attend au musée…

Iris céda aux suppliques de Jan : il fut décidé qu’elle l’emmènerait se changer et le conduirait à Héraklion tandis que Kostas s’occuperait de faire évacuer sa voiture du bord de route et parlementerait avec les deux motards de la police qui se dirigeaient vers eux.

59

– Entrez ! fit Rena. Puis, levant la tête :

– Mon Dieu ! Que vous est-il arrivé ?

– Un accident de voiture, laissa-t-il tomber.

– Vous êtes blessé ! s'écria-t-elle à la vue du nez écorché et du sparadrap qu'Iris avait absolument tenu à lui coller sur l'arcade sourcilière après l'avoir longuement désinfectée.

Une pensée fugace traversa l'esprit de Jan. Qu'est-ce qui la choquait le plus : le voir dans cet état ou le revoir *vivant* ?

– Vous n'auriez pas dû venir aujourd'hui, le réprimanda-t-elle. C'est de la folie ! Vous feriez mieux d'être en observation à l'hôpital à l'heure qu'il est. Venez vous asseoir dans mon fauteuil, lui proposa-t-elle sans le quitter des yeux.

Jan obéit.

– Racontez-moi ce qui vous est arrivé.

Jan lui fit le récit de sa mésaventure sans trop s'y attarder.

– Si nous nous mettions au travail ? proposa-t-il.

– Si vous y tenez… En fait, j'ai commencé sans vous, lui expliqua-t-elle, gênée.

Rena lui résuma son travail de la matinée jusqu'à ce que Jan l'interrompît :

– Vous avez oublié un animal, et de taille !

– Vous voyez un autre signe qui serait la représentation d'un animal ?

– Oui, celui-ci :



– Il fait partie des signes dont l'interprétation pose problème.

– Justement, *posait* problème.

– Et que représente-t-il, selon vous ?

– Et leur espèce *y était en particulier largement représentée*, cita Jan de

mémoire.

– Les éléphants ! s'écria Rena.

– En effet, si vous regardez bien, ne reconnaissez-vous pas, vu de dos, la silhouette pataude de l'éléphant, avec son postérieur imposant ? Celui qui a gravé le disque était un artiste de grand talent, doué d'un sens du détail qui en fait un naturaliste accompli et d'une capacité à l'abstraction tout aussi remarquable. Pensez à ces « idoles » de marbre blanc retrouvées dans les Cyclades : elles sont le fruit de la même stylisation. Si la bouche et les yeux sont oubliés dans leur visage lisse, un léger renflement indique un ventre bombé ou un timide modelé suggère des seins dans leur silhouette hiératique.

– L'art minoen et l'art cycladique seraient l'art atlantéen, l'art originel !

– Oui. J'ai une question pour vous : a-t-on retrouvé des ossements d'éléphants dans les fouilles entreprises en Crète ou dans les Cyclades ?

– Oui, et des défenses dont l'ivoire était destiné à être travaillé. Mais on pense que ces quelques spécimens auraient été importés de Syrie, le plus souvent.

– Cela prouve seulement que cette espèce n'était pas endémique et non qu'elle n'y vivait pas ! conclut-il dans un large sourire. Aïe !

– Qu'y a-t-il ?

– Ce n'est rien. C'est juste quand je souris : la peau me tire et j'ai mal au nez et au-dessus de l'œil.

– Nous ferions bien de nous arrêter là pour aujourd'hui. Comment allez-vous rentrer chez vous, si vous n'avez plus de voiture ?

– Iris m'a conseillé d'appeler un taxi.

– Vous allez en avoir pour une fortune ! Je vais vous raccompagner.

– Non, non, je vous en prie.

– Inutile de protester. Allons-y. Vous m'indiquerez le chemin.

*
* *

Rena habitait à Gournès, à l'est d'Héraklion, alors qu'Agia Pélagia se trouvait à l'ouest. Elle faisait donc plus qu'un détour pour reconduire Jan, touché – mais intrigué – d'une telle sollicitude à son égard de la part d'une femme qui ne lui avait jusqu'alors manifesté qu'une froideur distante. Les yeux de Jan s'attardaient sur les cuisses bronzées de Rena tandis qu'elle avait entrepris de lui raconter sa vie tout en se concentrant sur la conduite.

– Vous pouvez tourner à gauche, l'interrompit-il. Nous sommes

arrivés.

Kostas vint à leur rencontre :

– Yannis ! Comment te portes-tu ?

– Ça va. Mon visage me fait souffrir et j'ai l'impression qu'on m'a roué de coups mais, à part ça, je vais bien.

– Tu ne me présentes pas ton amie ?

– Si, bien sûr : Rena Platis, éphore au musée d'Héraklion. Kostas Kaliméris, responsable de la section néolithique au musée de Réthymnon.

– Enchanté ! Je t'offre quelque chose à boire ? proposa-t-il à Rena.

– Vous vous connaissez ? demanda Jan, surpris, son regard allant de l'un à l'autre.

Kostas s'empressa de répondre le premier :

– Tout le monde se connaît sur une île comme la nôtre, surtout dans le petit milieu qu'est celui de l'archéologie ! Et puis, j'ai le tutoiement facile !

– C'est aimable à vous mais je dois y aller. J'ai de la route qui m'attend, expliqua Rena.

– Tu as bien cinq minutes ! Allez…

– D'accord, mais vraiment cinq minutes.

Rena avala son verre en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, se leva, puis, se tournant vers Jan :

– Je vous dis à demain.

– Alors, comment t'es-tu débrouillé avec la police ? lui demanda Jan sitôt Rena partie.

Kostas frotta à plusieurs reprises son index contre son pouce pour faire comprendre qu'il avait dû mettre la main à la poche.

– Ta mésaventure n'a heureusement fait aucune victime. Ils ont été coulants. J'ai appelé un ami à moi qui a un garage : il a remorqué la voiture. Je lui ai dit de la mettre à la casse. Viens, j'ai quelque chose à te montrer.

Il mena Jan sur le parking et lui remit un jeu de clés.

– C'est pour toi, lui dit-il en désignant une voiture rutilante. Je l'ai louée à ce même copain : tu peux la garder autant de temps que tu voudras.

– Il ne fallait pas, Kostas !

– Si, si. Prends ça comme un dédommagement. Iris a raison : tu aurais pu te tuer ce matin, par ma faute. La voilà justement qui arrive…

Au regard qu'elle lança à Kostas à sa descente de voiture, Jan comprit que sa colère ne s'était pas apaisée. Il la laissa l'ausculter, ôter

le sparadrap et vérifier que son arcade sourcilière se refermait normalement. Puis, la sentant rassurée, il prit congé d'eux, abandonnant Kostas seul aux prises avec une Iris remontée dont les yeux brillaient encore de rage.

60

Jan attendait Rena, confortablement calé dans son fauteuil, le menton posé sur ses deux mains réunies en cône. Il lui adressa un sourire crâneur lorsqu'elle parut.

– On dirait que ça va mieux… le sourire, se contenta-t-elle de noter avant d'envoyer choir son sac à terre, comme chaque matin.

– Beaucoup mieux, merci.

– Vous avez commencé ?

– Oui, j'ai repris la lecture à l'endroit où Platon dépeint l'île centrale et l'acropole, au centre duquel se trouve le temple de Poséidon, symbolisé par la rosette.

– Je vous écoute…

– Non loin du temple dédié à Poséidon, le dieu *fit jaillir de dessous la terre deux sources, l'une d'eau chaude et l'autre d'eau froide, qui coulaient d'une fontaine*. L'eau chaude servait aux bains, l'eau froide à abreuver hommes et animaux. À côté de ces sources s'étendait le bois sacré de Poséidon avec ses *arbres de toute sorte, que la fertilité du sol dotait d'une beauté et d'une hauteur vraiment divine*. Maintenant, si nous regardons le centre du disque de Phaïstos, nous y voyons ce symbole :



avec, à sa gauche, celui-ci :



Je veux bien être pendu si ce Y ne représente pas une baguette de sourcier, ou une fontaine, et si cet arbre, à quelque espèce qu'il appartienne – platane ou chêne – n'est pas le symbole d'un bois ! La même séquence apparaît dans l'anneau extérieur : une source à côté d'une forêt ! Hormis le bois sacré de Poséidon, on dénombre quatre grandes forêts en Atlantide.

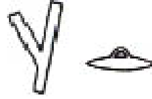
– Mais ce Y figure une troisième fois sur le disque, et il est alors à côté de ce signe :



– N'oublions pas que nous sommes sur une île où l'eau douce est précieuse, l'approvisionnement en eau potable essentiel. Et où se ravitaille-t-on d'ordinaire en eau ?

– Au puits !

– Exactement. Cette séquence :



représente une source et, à côté, un puits. On distingue nettement sa margelle et la potence, communément une solide branche d'arbre, à laquelle on accroche la corde qui descend et remonte le seau !

– C'est fabuleux ! s'exclama Rena. On retrouve donc sur le disque les éléments donnés par Platon de la géographie atlantéenne !

– Oui, le récit de Platon et le disque de Phaïstos sont deux témoignages concordants. Et ce n'est pas tout ! Je continue dans le domaine aquatique… Platon nous offre une description pittoresque des ports et de l'ambiance qui y régnait : *ils regorgeaient de vaisseaux et de marchands venant de partout qui, en raison de leur nombre, produisaient par leur conversation et par la diversité des bruits qu'ils faisaient un vacarme assourdissant de jour et de nuit*. Ces ports, nous les avons sous les yeux, symbolisés sur la carte par ce bateau :



– Sauf que Platon parle de trois ports et que je n'en vois que deux !

– Rien ne vous échappe ! Mais j'y ai pensé et j'ai une explication : soit il s'agit d'une erreur de Platon qui, comme nous le savons, tient ce récit de sources très lointaines qui ont pu subir des altérations au fil du temps, soit l'artiste qui a gravé le disque, de mémoire, a oublié de reporter la localisation d'un port. Et alors, ne dit-on pas que l'erreur est humaine ?

– Mais non ! C'est moi qui ai omis un détail ! Lorsque j'ai recensé les animaux, hier, je vous ai expliqué que le poisson n'était pas un dauphin, mais j'ai négligé de donner un sens à ce symbole. Comme l'abeille est l'image d'un rucher, le poisson est celle d'un port. D'un port de pêche qui se distingue du port marchand réservé aux échanges de denrées avec l'extérieur. Voilà où est le port qui nous manque !

– Brillante déduction !

–Merci. Vous en avez fini ?

– Pas tout à fait. Platon parle d'un « double bassin » ou d'une « double cale » aménagée pour les navires : « *neosoíkous koílous*

diploûs ». Ce terme de *neosoíkous* est curieux : c'est la seule occurrence dans tout le corpus platonicien. Les commentateurs pensent qu'il s'agit d'un arsenal et que l'adjectif *diploûs,* que l'on traduit par « double », indique que cet arsenal comporte deux cales : une sèche et une humide.

– Et ce double bassin apparaît sur le disque ?

– Oui, ici :



On discerne parfaitement la séparation du bassin en deux parties.

– C'est troublant. C'est effectivement un signe qui n'est présent qu'une seule fois sur tout le disque.

– Il semble logique qu'à une construction unique corresponde une représentation unique. Non ?

– Si. Comme il est tout aussi logique qu'à une heure de l'après-midi mon ventre crie famine, se plaignit Rena. Pas le vôtre ?

Ils décidèrent de manger au bureau, trop excités par leur quête.

– J'ai une curiosité à vous montrer avant que le livreur n'arrive. Venez avec moi.

Elle le conduisit à l'autre bout du musée et s'arrêta devant une vitrine de la salle VII.

Jan observa les deux rangées de blocs granuleux et vert-de-grisés, rectangles à la découpe massive qui s'étrécissaient en leur milieu.

– Ce sont des lingots de bronze, lui expliqua Rena. Ils pèsent tous quarante kilos, ce qui fait supposer qu'ils constituaient une unité d'échange, qu'ils servaient en quelque sorte de monnaie. Maintenant, retournons au bureau.

– Pourquoi m'avoir montré ces lingots ?

– Vous allez le savoir tout de suite, lui répondit-elle en ouvrant la porte. Elle s'assit avant de poursuivre, livre en main : *Si beaucoup de choses venaient du dehors*, nous dit Platon, *c'était l'île qui fournissait la plupart des choses qui sont nécessaires à la vie*, notamment *tous les métaux, durs ou malléables, extraits du sol par le travail de la mine.* Les lingots, et en particulier les lingots d'étain, qui est un métal malléable, étaient représentés en écriture linéaire B par un signe qui ressemble énormément à celui-ci :



Il revient deux fois sur la face A. Je pense qu'il désigne un gisement métallifère. Quant aux lingots de cuivre, outre ceux que vous venez de

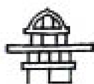
voir et qui sont plus récents, ceux de l'âge du bronze étaient appelés « lingots peau de bœuf » en raison de leur forme en peau de bœuf tendue. En Atlantide, une espèce particulière de cuivre était extraite du sol : le « cuivre des montagnes », *dont il ne subsiste aujourd'hui que le nom, mais dont en ce temps-là il y avait plus que le nom, la substance même, l'orichalque, que l'on extrayait de la terre en maints endroits de l'île ; c'était en ce temps-là le métal le plus précieux après l'or.* Le signe suivant revient dix fois sur la face A :



Il ne peut s'agir que de mines d'orichalque.

De timides coups frappés à la porte les interrompirent : leur déjeuner était arrivé. Le temps de payer le livreur, Jan continua :

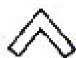
– J'ai regroupé sous une même catégorie ceux qui me font penser à des édifices, après avoir relu le texte. Platon raconte que les habitants de l'Atlantide construisaient des temples et des demeures royales. *Chaque souverain, recevant le palais de son prédécesseur, embellissait ce palais que son prédécesseur avait embelli et continuait de renchérir autant qu'il le pouvait sur son prédécesseur, pour arriver à donner à leur ouvrage une beauté et des dimensions dont la seule vue frapperait de stupeur.* Ce signe :



me semble correspondre à une telle description. Par ailleurs, Platon écrit qu'*on avait aménagé plusieurs temples pour un grand nombre de dieux.* Si nous isolons ce signe :



et que nous le faisons pivoter ainsi :



à quoi ressemble-t-il ?

– Je dirais à un acrotère, c'est-à-dire au fronton surmontant le portique d'un temple, avec ses deux éléments de corniche obliques qui encadrent le tympan, laissé vide ici. Ce signe est reproduit six fois sur cette face. C'est beaucoup. Nous avons souvent remarqué que le nombre d'occurrences d'un signe sur le disque était proportionnel à la place que ce qu'il représente occupait en Atlantide. Les six attestations peuvent correspondre à cette multitude de temples qu'évoque Platon.

– Je crois cependant que ce signe n'est pas le seul à

symboliser un temple. Il y a aussi celui-ci :



J'ai lu quelque part que l'on avait retrouvé, parmi des vestiges minoens, des cryptes à pilier central carré.

– Oui, confirma-t-elle, la bouche pleine. Le pilier central ne semblait pas être là pour soutenir le plafond mais plutôt pour des raisons rituelles. On pense que l'acte d'adoration était adressé au pilier.

– Ce signe revient cinq fois. Ce qui nous fait onze occurrences de symboles correspondant à un temple, suffisamment pour être en accord avec la « multitude » dont vous parliez tout à l'heure.

– Il nous reste peu de signes à élucider. J'aimerais que nous passions à celui-ci :



Il représente indéniablement un gant tel que les boxeurs en portaient. La fresque dite « des boxeurs » de Théra montre une scène de lutte dans laquelle les mains des deux personnages sont protégées de gants similaires. Et que peut symboliser ce signe si ce n'est un gymnase ?

– Je ne vois en effet aucune meilleure interprétation. Cet autre signe me paraît désormais facilement interprétable lui aussi :



On dirait le schéma d'une sorte de camp militaire subdivisé en neuf parties.

– Une caserne ?

– Exactement. Platon, encore une fois, raconte qu'*il y avait des casernes pour presque tout l'effectif de la garde royale, tandis que, pour les troupes les plus sûres, avait été assigné un corps de garde dans l'enceinte la plus petite, la plus proche de l'acropole.*

– Et nous retrouvons justement ce signe à côté du temple de Poséidon, derrière la clôture d'or qui le ceint !

– Oui, c'est la caserne où loge la garde rapprochée. Le même signe, qui figure dans l'anneau de terre du milieu, est quant à lui l'une des casernes qui abritent la garde royale.

– Nous avons avancé à grands pas, aujourd'hui, se félicita Rena. Je propose que nous réservions la fin pour demain.

– Pourquoi ? Quelle heure est-il ? s'enquit Jan, déçu d'interrompre un travail qui était tout près d'aboutir.

– Déjà 18 heures.

– L'Atlantide attendra demain, alors !

– Que faites-vous, ce soir ? lui demanda-t-elle tout en classant des papiers qui l'étaient déjà.

La question prit Jan de court.

– Je ne sais pas… Rien de spécial…

– Je pensais vous inviter au restaurant pour fêter ça.

– …

– Ne me regardez pas comme ça : je ne vais pas vous manger !

61

L’entrée du restaurant était une dense voûte de verdure qui donnait sur une terrasse en plein air. Jan jeta un regard furtif mais attentif à la ronde et repéra Rena, en grande conversation avec le jeune homme brun que Jan avait déjà vu en sa compagnie.

Vexé, il s’apprêta à faire demi-tour, mais se ravisa : il allait enfin connaître l’identité de cet inconnu. De toute façon, Rena l’avait aperçu et se dirigeait vers lui. Elle ne lui fit aucun reproche sur son retard, ce qui lui parut suspect, et pleine d’une gaieté débordante, ce qui lui ressemblait peu :

– Jan, je vous présente Alexis Platis…

« Alexis Platis ! Ce brun ténébreux est son mari ! » se dit Jan.

– … mon frère.

Le jeune homme s’était levé et tendait la main à Jan :

– Enchanté.

La conversation s’engagea dans une ambiance détendue.

Il fut même décidé au beau milieu du repas de se tutoyer, malgré les réticences de Rena.

– Ma sœur m’a dit que tu songeais à te rendre prochainement à Santorin. Pourquoi aller là-bas ? demanda Alexis à Jan.

– Disons que j’y vais en pèlerinage…

– Excuse mon frère, il est d’une curiosité maladive. Pour ta gouverne, expliqua-t-elle à Alexis en le gratifiant d’un regard noir, la mère de Jan y a été victime d’un accident qui lui a coûté la vie.

– Oui, ça me revient ! Pardonne-moi, je n’avais pas fait le rapprochement entre l’archéologue et toi ! On en avait beaucoup parlé à l’époque. Mon travail m’avait envoyé sur l’île peu après l’accident qui était encore sur toutes les lèvres.

– Quelle est ta profession ?

– Je suis géologue à l’institut sismologique d’Athènes. Je suis en ce moment en vacances. J’en ai profité pour venir voir ma sœur. Je dois malheureusement repartir dans quelques jours.

– Tu connais Santorin ?

– Oui ! Depuis sa dernière éruption en 1950, le volcan est en sommeil mais il ne dort que d'un œil, si je puis dire. Si tu vas t'y promener lors de ton séjour là-bas, tu y verras des indices de son activité : des sources chaudes et des fumerolles à l'odeur de soufre. Le volcan fait l'objet d'une surveillance constante : on y pratique sans interruption des mesures sismiques, géophysiques et géochimiques.

– Pourquoi le surveille-t-on de si près ?

– Parce qu'on sait qu'il va remettre ça un jour, tout simplement ! On essaye de prévoir à court terme la reprise d'activité du volcan.

– Qu'appelles-tu « à court terme » ?

– Quelques mois à un an avant la manifestation de l'éruption. Mais sois tranquille, toutes les données transmises par les instruments de mesure installés sur l'île sont unanimes : le volcan reste d'un calme olympien. Il y a environ 3 500 ans, l'éruption a littéralement fait sauter l'intérieur de l'île, le volcan a explosé avant de s'effondrer sur lui-même, formant ce qu'on appelle une caldeira, un immense cratère que la mer a rempli.

– Il se fait tard, dit Rena en remarquant qu'ils étaient les derniers clients. Si nous rentrions ?

– Pas avant d'avoir pris une photo en souvenir de ce dîner, l'arrêta Alexis.

Rena se rassit sur sa chaise tandis qu'Alexis dégainait son appareil :

– Souriez, implora-t-il en les visant.

Ils sortirent du restaurant et elle tendit la main à Jan, ce qui eut pour effet de faire pouffer de rire Alexis qui leva les yeux au ciel. Sa sœur était incorrigible !

– Elle ne sait pas se laisser aller, confia-t-il à Jan en lui adressant un clin d'œil entendu.

Jan, qui avait la main de Rena dans la sienne, l'attira plus près de lui et déposa un baiser sur sa joue, qu'il vit rougir instantanément.

*
* *

Jan se réjouissait : leurs rapports de travail s'étaient considérablement détendus depuis la veille. Rena n'alla pas jusqu'à lui faire la bise mais le dispensa de son habituelle poignée de main officielle.

– T'es-tu rendu compte qu'aucun fruit ne figure sur le disque de Phaïstos ? lui demanda-t-elle, visiblement d'excellente humeur. Nous avons des animaux, des arbres, des céréales et que sais-je encore, mais

pas de fruit. Si nous commencions par une charade, aujourd'hui ?

– Je t'écoute.

– Connais-tu la devinette des fruits ?

– Non.

– Platon cite trois fruits qui poussent *vigoureux, superbes, magnifiques et en quantité inépuisable* en Atlantide. Tu es prêt ?

– Vas-y.

– Mon premier est un *fruit qui vient sur les arbres et qui nous fournit breuvages, aliments et onguents*. De quoi s'agit-il ?

Jan réfléchit un instant avant de hasarder :

– Une olive ?

– Bravo ! Mon deuxième est *ce fruit qui pousse sur les hautes branches, dont la conservation est difficile et qu'on mange par amusement et par plaisir.* Que suis-je ?

– Je ne sais pas. Je donne ma langue au chat.

– Non, non, je ne te donnerai pas la réponse.

– La pastèque ?

– Tu as déjà vu des pastèques pousser dans les arbres ? se moqua-t-elle.

– Non…

– Passons au troisième, celui que *nous offrons comme un agréable réconfort après le souper au convive qui souffre d'avoir trop mangé*.

– Quelque chose qui fait digérer… Voyons… L'ananas ?

– Non.

– Le citron !

– Gagné ! Tu n'as pas trouvé le deuxième.

– J'avoue que je sèche.

– On pense à la grenade qui est drôle à manger avec ses petits pépins ou encore à la figue.

– Qu'est-ce que j'ai gagné ?

– Rien du tout. Tu n'as eu que deux bonnes réponses sur trois. Il serait temps que nous revenions à des choses plus sérieuses.

Ils reprirent le texte de Platon et se penchèrent sur l'agrandissement photographique du disque.

Ce qu'ils y virent les émut…

Platon parlait de jardins et ils découvrirent des jardins dans lesquels fleurissaient des parterres de crocus :



et se balançaient dans le vent des haies de papyrus :



Ils virent des champs de blé et d'orge :



pousser à la lisière de forêts luxuriantes :



Ils suivirent le tracé sinueux des rivières :



entre de majestueuses montagnes :



ou dont le lit contournait collines et mamelons :



Ils virent même plusieurs volcans, que symbolisait une flamme :



L'Atlantide renaissait, plus vivante et tangible que jamais, sous leurs yeux, éblouis par l'étincellement de ses murs d'enceinte revêtus de cuivre, d'étain et d'orichalque, par les couleurs bigarrées de ses habitations aux pierres blanches, rouges et noires.

Elle bruissait à leurs oreilles d'une vie grouillante, de chants d'oiseaux et exhalait à leurs narines de capiteux effluves floraux ou de pénétrantes senteurs aromatiques.

Jan regretta tout à coup de ne pas savoir dessiner pour que les images qui passaient dans ses yeux prissent forme.

L'imagination en émoi, ils se laissaient griser par le spectacle qui jaillissait devant eux. La fièvre qui les agitait n'était pas plus grande

que s'ils avaient découvert un nouveau monde.

62

– Installe-toi sur la terrasse. Je vais chercher une bouteille de vin blanc.

Rena avait accepté, après s'être fait longuement prier, qu'il l'invitât à son tour au restaurant. Il l'avait ramenée à Agia Pélagia et entreprenait de lui servir l'apéritif avant d'aller dîner.

Quand il revint, Rena avait ôté ses chaussures et regardait le paysage, accoudée à la balustrade, les genoux posés sur les coussins qui garnissaient la banquette en pierre. Sa posture n'avait rien d'une provocation, ce qui la rendait encore plus désarmante, irrésistible. Elle était de ces femmes belles qui préfèrent l'ignorer et n'en sont que plus désirables.

Jan s'approcha d'elle par-derrière et posa ses mains sur ses hanches. Il la sentit tressaillir tout entière sous ses doigts.

Il fit remonter ses mains jusqu'à la taille, qu'il enserra doucement. Rena prit appui sur le parapet de pierre pour reprendre son équilibre et se leva.

Elle se hissa sur la pointe des pieds, prit le visage de Jan entre ses paumes et, les yeux clos, l'embrassa.

Comme ces longs jours d'espoirs déçus et de froideur semblaient loin à Jan tout à coup ! La distance que Rena s'était acharnée à mettre entre eux faisait soudain place à une urgence qui les jetait dans les bras l'un de l'autre avec une violence que Jan n'aurait jamais soupçonnée.

Il fut alors pris d'une sorte de vertige, sentant la terre s'ébranler doucement sous ses pieds, et ferma les yeux à son tour. Sans cesser de l'embrasser, il la souleva dans ses bras, lui fit franchir le seuil de sa chambre, et la déposa dans le lit, sur la toile fraîche du drap. Le soleil couchant, derrière les fentes des persiennes, découpait le corps de Rena en fines lamelles grises et orangées.

– Tu as faim ? lui demanda-t-il alors qu'ils ressortaient de la chambre.

– Je meurs de faim ! Mais je n'ai pas vraiment envie d'aller au

restaurant. Qu’en penses-tu ? Tu ne préfères pas rester ici ?

– Tu as raison, je vais voir ce que j’ai en réserve…

Il revint sur la terrasse, une coupe remplie de fruits dans une main, un bol d’olives dans l’autre.

– Qu’en dis-tu ?

– C’est parfait !

Enveloppés dans des serviettes éponge, ils regardèrent les dernières lueurs du jour disparaître derrière la ligne d’horizon et la mer s’assombrir puis être engloutie par les ténèbres.

– Je vais partir à Santorin après-demain, lui annonça Jan. Je m’étais promis d’y aller dès que nous aurions fini de déchiffrer le disque, et c’est chose faite. La recherche de l’Atlantide n’est pas la seule chose qui m’a amené ici. Je veux retrouver les assassins de ma mère. Iris m’a dit que peu de personne étaient affectées aux fouilles d’Akrotiri quand elle a été victime de son accident. Je veux savoir qui était auprès d’elle quand cet échafaudage l’a écrasée. Et c’est ce que me diront les archives du musée archéologique de Théra.

– Je vais me sentir bien seule : Alexis rentre à Athènes le même jour. Je dois l’accompagner à l’aéroport. À quelle heure pars-tu ?

– Je prendrai le ferry de 10 heures.

– Zut ! Mon frère part exactement à la même heure que toi !

– Ne t’inquiète pas : Iris se fera un plaisir de me déposer au port.

– Tu m’appelleras, quand tu seras là-bas ?

– Bien sûr ! Je n’y resterai que deux ou trois jours, de toute façon, lui assura-t-il tout en l’attirant à lui.

Tard dans la nuit, Rena se blottit enfin contre lui, comme un animal prêt à hiberner, et s’endormit. Il avait l’impression d’avoir tenu cette femme dans ses bras depuis toujours et sombra à son tour dans un sommeil d’enfant, immédiat et profond.

63

Dimitri, dit l'Oursin, devait ce surnom ridicule à sa femme qui lui reprochait, chaque fois qu'il rentrait d'une virée en mer de plusieurs jours, son poil de barbe aussi dru que les piquants de l'oursin, fruit de mer dont il était par ailleurs particulièrement friand.

Il décrocha le téléphone dès la première sonnerie et reconnut aussitôt la voix grave de l'homme à l'autre bout du fil.

– Il part lundi matin, par le ferry de 10 heures. J'ai laissé une enveloppe au café, que te remettra Maria. Dedans, tu trouveras une photo de lui, et la moitié de l'argent. Je te donnerai le reste à ton retour, comme convenu. Il ne faut pas qu'il arrive jusqu'à Santorin. C'est bien compris ?

– Le travail sera fait, ne vous inquiétez pas.

La pêche ne nourrissait plus son homme, surtout quand cet homme était marié et père de trois jeunes enfants. Aussi prenait-il de temps en temps de sales boulots pour mettre du beurre dans les épinards. Il avait tout de suite accepté ce que l'homme lui avait proposé : mettre un gêneur à l'eau lors de la traversée Héraklion-Santorin. Ce serait un jeu d'enfant pour un marin tel que lui !

Il enfila sa vareuse délavée par-dessus son tricot troué pour se rendre au café du port, rendez-vous des pêcheurs en mal d'embauche.

L'enveloppe contenait les 500 euros promis et une photo, ou plus exactement la moitié d'une photo : prise dans un restaurant, elle avait été tronquée de la partie qui montrait à qui souriait le jeune homme à éliminer.

64

Comme à son habitude, l'homme téléphona aussitôt au maître.

– Nous serons débarrassés de Jan Weimer aujourd'hui, lui annonça-t-il.

– Êtes-vous certain de ne pas trop précipiter les choses ? lui demanda calmement son interlocuteur.

– Il va à Santorin pour découvrir qui a tué sa mère et s'il découvre ma présence là-bas au moment de sa mort, il ne lui faudra pas longtemps pour comprendre, lui expliqua-t-il.

Le maître sentit que l'homme commençait à paniquer.

– Quel dommage ! Un si jeune homme…, ajouta-t-il avec une pointe d'ironie dans la voix. Et la femme ?

– Je m'en occupe personnellement.

– Parfait, se réjouit-il.

Le maître était soulagé de voir que son plus fidèle lieutenant réagissait avec son efficacité coutumière, lui évitant une fois de plus de se salir les mains. Il se félicitait encore de l'avoir coopté au sein du Cercle de Poséidon.

Les membres de cette société secrète, tous farouchement polythéistes et idéalistes, avaient un but unique : apporter la preuve matérielle irréfutable de l'existence de l'antédiluvienne Atlantide ! En même temps qu'une belle revanche, c'était le comble de l'ironie, pour eux, que d'avoir à prouver que l'Atlantide n'était justement pas une *idée* mais bien une *réalité* !

En effet, la naissance du judaïsme, puis du catholicisme, religions monothéistes fondées sur le Livre, avait sonné le glas d'un polythéisme dont les sources, orales, étaient les récits mythologiques d'Homère, d'Hésiode et de tant d'autres. Le christianisme avait réussi la performance de faire passer le polythéisme des Grecs anciens pour du paganisme, alors que ceux-ci ignoraient l'idolâtrie, et de remplacer la mythologie du monde méditerranéen par la Bible !

Ainsi, le mythe du déluge – d'origine babylonienne –, qui n'était

qu'une théorie, au même titre que celle de Darwin sur l'évolution des espèces, s'était mué, la foi aidant, en vérité.

Prouver l'existence de l'Atlantide replacerait la Bible à un rang qu'elle aurait toujours dû occuper : inférieur à une mythologie grecque qui lui était antérieure et qu'elle avait « récupérée ».

Le Graal des fidèles de Poséidon, c'était l'Atlantide, et le fabuleux trésor que représentait le temple du puissant dieu de la mer. En son sein était conservée la colonne d'orichalque sur laquelle les décrets de Poséidon avaient été gravés en toutes lettres par les premiers rois atlantes. Les rois étant dix en Atlantide, le maître voyait dans ces lois rien de moins que l'ancêtre païen des dix Commandements. Il aurait donné tout ce qu'il possédait pour les tenir entre ses mains !

Il voulait que le Cercle de Poséidon soit le seul et le premier à retrouver l'Atlantide et son fabuleux trésor.

Il avait patienté des années avant de devenir le maître du Cercle et de pouvoir profiter de la naïveté de ses coreligionnaires pour accomplir ses desseins secrets – desseins, ô combien ! éloignés de ses intentions affichées. Le temps était venu pour lui de toucher au but.

C'est pourquoi la liste des personnes à éliminer n'en finissait pas de s'allonger chaque jour…

65

Jan n'avait pas la conscience tranquille depuis qu'il savait Willem seul chez lui avec le codex et tenait absolument à prendre de ses nouvelles avant son départ pour Santorin, mais les sonneries retentissaient dans le vide. Après plusieurs essais infructueux, il essaya chez sa voisine, Mme Visser.

– Je vais aller voir. Je te rappelle d'ici une demi-heure, lui promit-elle.

Les minutes s'égrenèrent à une lenteur diabolique, chacune d'elles augmentant l'anxiété de Jan. Au bout de trente minutes exactement, Jan, au supplice, composa de nouveau le numéro de Willem. Une voix d'homme répondit, qui n'était pas celle qu'il aurait désiré entendre.

– Je suis inspecteur de police. Êtes-vous de la famille de M. Hopman ? s'informa-t-il.

– M. Hopman n'a pas de famille. Je suis comme son fils. Je m'appelle Jan Weimer. Où est Mme Visser ? Elle devait me rappeler…

– Je sais. L'un de nos médecins s'occupe d'elle. Elle a eu un malaise et il est en train de la ranimer.

– Que s'est-il passé ? demanda Jan, le cœur broyé par l'angoisse.

– Je suis navré d'avoir à vous l'annoncer comme ça : M. Hopman a été assassiné.

– Que s'est-il passé ? répéta Jan, dans un état second.

– Il a été atrocement torturé. En trente années de service, j'ai rarement vu une telle barbarie. Nous pensons que ses bourreaux étaient deux.

– De quoi est-il mort ?

– D'un arrêt cardiaque.

– Épargnez-moi de telles inepties, s'il vous plaît.

– Très bien. On lui a tranché les phalanges l'une après l'autre à l'aide d'une pince coupante. Il semble avoir perdu connaissance à la septième. Quand la douleur devient insupportable, le cœur lâche…

Jan ne put réprimer un haut-le-cœur et fondit en larmes.

– Monsieur, je vous en prie, ne vous mettez pas dans de tels états ! D'autant que j'ai quelques questions à vous poser.

Le ton calme du policier obligea Jan à reprendre le dessus.

– Que voulez-vous savoir ?

– À votre connaissance, M. Hopman gardait-il une grosse somme d'argent chez lui ? Vous savez, les personnes âgées ont souvent un véritable magot chez elles…

– Non, il vivait très simplement.

– Les personnes qui l'ont torturé cherchaient quelque chose, en tout cas. La maison a été mise sens dessus dessous. Je suis certain qu'on a voulu lui faire avouer quelque chose. Mais quoi ?

– Inspecteur, parvint à articuler Jan, je suis à des milliers de kilomètres de là. J'ignore ce qui a pu se passer.

– Très bien. Pouvez-vous noter mes coordonnées et me rappeler si quoi que ce soit vous revenait à la mémoire ?

– Bien sûr, je vous écoute.

Jan nota le nom et le numéro de téléphone du policier sur une serviette en papier et raccrocha. Puis, sous le coup d'un atroce sentiment de culpabilité mêlé à une incommensurable tristesse, il s'effondra sur le banc de pierre et se prit la tête entre les mains.

Il savait que Willem n'aurait jamais dû garder le codex chez lui ! C'était de la folie ! Mais qui pouvait être au courant ? Personne. À moins que Willem n'ait été mis sous surveillance depuis que Jan s'était rendu chez lui. Et lui-même ne l'était-il pas non plus ? Qui pouvait aller jusqu'à tuer pour mettre la main sur le codex ?

Pour la première fois avec une telle acuité, Jan eut peur, pour sa vie, et celle de tous ceux qui l'entouraient.

– Tu vas finir par manquer ton bateau !

Jan leva la tête vers Iris.

– Mon trésor ! Tu es blanc comme un cachet d'aspirine ! constata-t-elle. Que t'arrive-t-il ?

– Je viens d'apprendre la mort de Willem, lâcha-t-il.

Iris, terrassée, vint s'affaler de tout son poids sur la banquette à côté de Jan. Elle passa un bras autour de ses épaules avant de lui demander :

– De quoi est-il mort ?

– Il a été assassiné, Iris !

Jan lui répéta ce que le policier lui avait dit, en la dispensant des détails macabres.

– Jan, le supplia-t-elle, annule ton voyage à Santorin. Si quelqu'un

en voulait à la vie de Willem à cause de ce codex, toi aussi, tu es peut-être en danger de mort.

– Je dois absolument essayer de savoir qui a tué ma mère et pourquoi. Et je parie que celui ou ceux qui ont fait ça auront quelque chose à voir avec la mort de Willem. Je pars à Santorin et, sitôt rentré, je serai obligé de me rendre en Hollande quelques jours. Je dois vérifier si le codex est toujours à sa place ou si Willem a fini par avouer où il se trouvait.

Sur le chemin qui les emmenait au port, Iris tenta encore de dissuader Jan d'entreprendre ce voyage, mais rien n'y fit.

66

Dimitri avait été le premier à se présenter à l'embarcadère pour être certain de ne pas y manquer l'arrivée de Jan. Sa photo en poche, il attendait.

Le temps passait et il regardait le flot de touristes monter à bord, sans repérer personne qui ressemblât de près ou de loin au cliché. Il avait fini par penser que son « client » avait eu un contretemps ou remis son voyage aux calendes grecques lorsqu'il aperçut enfin Jan qui rejoignait en courant un groupe de retardataires. Une grande femme brune, qui venait de le déposer en voiture, lui adressait des signes d'au revoir.

La passerelle se releva derrière Jan, le dernier passager à embarquer, et la sirène retentit comme un adieu, donnant le signal du départ. Le ferry s'éloigna du quai.

Jan mit du temps à trouver son siège dans ce bateau aussi haut qu'un immeuble, au cinquième étage. Dimitri le suivait à une distance raisonnable.

Le port n'était plus qu'une tête d'épingle à l'horizon lorsqu'une légère houle commença à bercer le bateau. Jan jeta un coup d'œil à la mer : elle se dentelait peu à peu de crêtes écumantes dont la taille croissait au large.

Le ciel se couvrit et le vent se mit à souffler de plus belle, ballottant les passagers. Le mal de mer fit de nombreuses victimes parmi les voyageurs, pliés en deux sur les sacs en papier que l'équipage avait eu la précaution de distribuer.

L'odeur âcre du vomi prit Jan à la gorge, lui soulevant le cœur. Il fallait à tout prix qu'il respirât de l'air frais s'il ne voulait pas à son tour être malade.

Il poussa la porte battante qui menait au pont supérieur et inspira une grande goulée d'air chargé d'embruns. Un steward lui avait fait comprendre de ne pas trop s'éloigner, pour des raisons de sécurité, et Jan, qui n'avait pas le pied marin, ne fit que quelques pas mal assurés avant de s'agripper des deux mains à la rambarde qui bordait le gaillard d'avant.

Des creux de deux mètres agitaient désormais la mer, rien d'insurmontable encore pour un bâtiment de ce tonnage qui tanguait cependant, se soulevant puis retombant lourdement au milieu des flots tourmentés.

Dimitri n'avait échafaudé aucun plan préétabli, mais il savait que les quatre longues heures de traversée lui offriraient plus d'une occasion d'accomplir son forfait. Et voilà que cette tempête lui offrait une alliée de taille : la mer déchaînée ferait passer la chute de Jan pour un accident.

Il avait patiemment attendu le moment propice pour pousser sa victime par-dessus bord. Il se tenait quelques mètres derrière Jan qui s'était éloigné de la porte malgré les recommandations de l'équipage et choisit de fondre sur lui au moment précis où le bateau tangua. Il perdit l'équilibre, tenta de se retenir i*n extremis* aux cordes d'un canot de sauvetage qui se balançaient, les manqua de justesse, dérapa sur le pont, se prit les pieds dans un cordage que le vent avait dénoué, glissa sur le pont mouillé et sa tête heurta violemment une bitte d'amarrage, ce qui stoppa net sa glissade avant qu'une écoutille ne l'avalât tout entier.

Quand il reprit ses esprits, Jan, inquiet, était penché sur lui :

– Vous m'avez fait une peur de tous les diables ! On peut dire que vous avez eu de la chance, lui dit-il en anglais.

– Pas autant que vous…, lui répondit l'autre en grec.

– Pardon ?

– Pas autant que vous le croyez, rectifia Dimitri, cette fois-ci en anglais, avec un accent à couper au couteau.

Furieux, il se releva d'un bond. Il refusa la main tendue de Jan pour l'aider à se relever et, portant la main à sa tête, s'en fut.

Jan mit cette réaction fort désagréable sur le compte de l'amour-propre blessé et pensa en même temps que le Crétois, quand il oubliait d'être aimable, pouvait décidément se révéler bourru. Il regarda l'homme, dont la mise simple mais dépenaillée lui indiqua qu'il s'agissait d'un pêcheur, s'éloigner de sa démarche furibonde.

Son échec mettait Dimitri dans une colère noire : il ne supportait pas que la mer, sa bienfaitrice nourricière,
l'ait trahi.

Cette mer qui s'assagit aussi brusquement qu'elle s'était mise en colère, sans aucun signe avant-coureur de cette accalmie soudaine. Les nuages se dispersèrent et laissèrent filtrer le soleil qui éclaira le paysage : les falaises de Santorin étaient en vue.

67

Nouée, Iris remonta dans sa voiture après avoir déposé Jan sur le quai d'embarquement.

– Arrête de te comporter comme une mère poule ! Yannis est un grand garçon ! tentait-elle de se convaincre.

Un mauvais pressentiment s'était emparé d'elle : l'impression qu'elle ne le reverrait plus, qu'il allait lui arriver malheur.

– Va plutôt travailler ! s'intima-t-elle à haute voix.

Mais avant tout, Iris devait se débarrasser du fardeau dont Jan l'avait chargé : annoncer la mort de Willem à Rena.

Elle la trouva dans son bureau et lui dévida sans prendre de formes la mauvaise nouvelle. Le visage blême de Rena la désarçonna et lui fit regretter sa maladresse.

– Il était comme un père pour Jan, murmura-t-elle tristement avant de tourner les talons.

Bouleversée, elle se réfugia dans son bureau et s'immergea dans le travail pour faire abstraction de son inquiétude et de sa peine. Elle devait préparer le communiqué de presse qu'elle lirait vendredi.

– Je veux que vous convoquiez ici même au musée tous les représentants de la presse nationale et internationale, demanda-t-elle à son assistante. Dites-leur que la communication que j'ai à leur faire est la plus grande révélation archéologique du siècle. Cela devrait suffire à les faire se déplacer.

En tant que directrice, Iris était consciente des retombées que cette nouvelle aurait sur la fréquentation du musée. Elle espérait seulement que le fait d'exposer la carte de l'Atlantide et non plus un disque sibyllin ne changerait pas le musée qu'elle aimait tant en parc d'attraction.

Kostas l'appela en fin de matinée : il devait se rendre à l'extrême ouest de l'île et dormirait sur place cette nuit. Iris le mit au courant de la mort de Willem, lui fit part de son inquiétude pour Jan, puis finit par le rassurer : elle était débordée de travail avec la préparation de cette conférence de presse et profiterait de son absence pour se

coucher tôt.

Ce n'est qu'en fin de journée qu'elle trouva le courage d'aller revoir Rena :

– Voulez-vous que nous dînions ensemble ce soir ? lui proposa-t-elle. Kostas vient de m'appeler pour me dire qu'il ne rentrerait pas.

– Et mon frère Alexis est dans l'avion qui le ramène à Athènes ! se désola à son tour Rena.

– Tous nos hommes nous ont abandonnées et je n'ai aucune envie de me retrouver seule.

*
* *

Les deux femmes se virent offrir l'apéritif par le patron.

– Il est temps que le monde sache ce que vous avez découvert, déclara Iris. Je vous ai apporté le communiqué que j'ai rédigé aujourd'hui. Je vous le laisse pour le modifier si vous l'estimez nécessaire. Je vois cette conférence de presse en deux parties : j'interviens tout d'abord pour introduire votre travail, à Jan et vous, et ensuite, je vous laisse tous les deux développer dans le détail le déchiffrement du disque.

– Parfait ! opina Rena. Merci encore de votre confiance, Iris.

– Maintenant, assez parlé travail !

– Je peux vous poser une question… personnelle ? s'enquit Rena.

– Allez-y.

– Vous connaissiez bien la mère de Jan ?

– Nous étions les deux meilleures amies du monde. Quarante ans d'amitié ! Vous voulez la voir ? J'ai toujours sa photo dans mon portefeuille…

Rena découvrit un petit bout de femme blonde qui posait en maillot de bain aux côtés d'Iris.

– Je trouve que Jan ne lui ressemble pas beaucoup…

– Non, il doit ressembler plus à son père.

– Vous l'avez connu ?

– Non ! Lara éprouvait un immense désir d'enfant mais elle n'aurait jamais sacrifié son besoin d'indépendance et sa liberté en s'attachant à un homme pour le satisfaire. Elle n'a jamais voulu me dire qui était le « géniteur », comme elle disait. Elle m'a appelé un beau jour pour m'apprendre qu'elle était enceinte et, l'été suivant, elle débarquait avec Jan sous le bras. Il n'était encore qu'un nourrisson ! Tout ce que je sais, c'est qu'elle passait le mois de juin ici, chaque année, et que Jan est né au mois de mars, soit exactement neuf mois après. Et je suis

prête à parier que son père est grec.

– Vous avez peut-être raison, réfléchit Rena. On ne peut pas dire que Jan ait le type batave avec sa peau mate, ses cheveux bruns et ses yeux noirs. Et lui, n'a-t-il jamais cherché à savoir qui était son père ?

– Non. Lara compensait l'absence d'un père pour Jan par l'amour qu'elle lui portait. Un amour débordant, presque envahissant. Elle pouvait se montrer très possessive envers lui. Jamais je n'ai vu un garçon autant adorer sa mère ! Allez, je ferais mieux d'aller me coucher au lieu de ressasser de vieux souvenirs.

Les deux femmes se quittèrent sans avoir évoqué la mort de Willem, tant cette nouvelle les avait emplies d'inquiétude pour Jan.

Une route barrée pour cause de travaux obligea Rena à suivre une déviation labyrinthique qui la mena dans un quartier proche du port où traînaient les ivrognes le soir. Elle dut s'arrêter à un feu rouge. Elle était aux aguets, regardant autour du véhicule si l'un d'eux s'en approchait. Stationnée en face d'un bar, ses yeux guettaient le passage du feu tricolore au vert et elle ne jeta qu'un bref coup d'œil à l'intérieur du café.

Elle ne remarqua pas l'homme qui était accoudé au comptoir, dans la semi-obscurité et la fumée de cigarette.

Un homme qui n'aurait pas dû se trouver à cet endroit ce soir-là.

Le feu passa au vert et elle démarra sur les chapeaux
de roue.

68

Les falaises feuilletées d'ocre rouge, de noir et de gris se découpaient sur un ciel bleu sans nuages avec, à leur sommet, le liseré blanc immaculé des villages comme un ruban de neiges éternelles.

Jan dut emprunter un taxi pour rejoindre son hôtel. Il y fut accueilli par Thanos, un homme d'une trentaine d'années à l'anglais impeccable, qui le traita d'emblée en ami et le mena jusqu'à sa chambre. L'hôtel était en bordure de corniche et le petit balcon, surplombant la falaise, avait une vue imprenable sur la caldeira. Le spectacle était saisissant.

– Tu as devant toi la plus vaste caldeira du monde : 83 km^2 ! s'extasia-t-il avec cette fierté propre aux insulaires.

Jan imaginait sans mal la physionomie de l'île avant l'explosion du volcan, lorsqu'elle s'appelait encore « Strongylé », « la Ronde ». Il reconstitua le cercle qu'elle formait il y a 3 500 ans : en face de lui et au nord-ouest, l'île de Thirassia, puis l'îlot inhabité d'Aspronissi plus au sud, enfin la plus grande des îles sur laquelle il était, Théra, en forme de croissant, fermait la boucle.

Il avait sous les yeux les vestiges de l'île originelle, un monde s'étalait à ses pieds qui avait bravé les siècles et leur lot de catastrophes pour devenir éternel.

Thanos l'arracha à sa rêverie :

– La chambre te convient-elle ?

– Oh !… oui, c'est parfait. Sais-tu à quelle heure ferme le site d'Akrotiri ?

– Nous sommes aujourd'hui lundi. Il est fermé. Je te conseille d'y aller demain matin, à la fraîche, après il fait trop chaud. Il ouvre à 8h30.

– Merci du conseil.

Il s'installa et appela Rena. Iris lui avait appris la triste nouvelle et elle en était bouleversée. Il la sentit inquiète et se contenta de lui donner le compte-rendu de sa journée et de la mettre au courant de

son programme du lendemain avant de la quitter.

*
* *

Il venait de raccrocher quand son téléphone sonna. Jan s'attendait à cet appel depuis la mort de Willem.

– Bonjour, Jan. Je viens d'apprendre la nouvelle par mes confrères. J'aurais préféré que ce soit toi qui me l'annonces, lui reprocha Saskia.

– Je sais, mais je ne m'en sentais pas le courage, s'excusa-t-il.

– Es-tu au courant des circonstances de sa mort ?

– Malheureusement, oui. J'ai eu la police au téléphone.

– Il a été torturé, Jan ! Ce qu'on lui a fait subir est inhumain ! Seules des bêtes peuvent agir de la sorte ! Je parierais que ceux qui ont fait ça sont les mêmes qui ont tué ce clerc de notaire…

– Je te laisse faire tes déductions toi-même, Saskia, la coupa-t-il.

– Je constate que tu es toujours aussi bavard ! Ce n'est pas grave, continua-t-elle, résignée. Les obsèques auront lieu après-demain, je suppose que je t'y verrai.

– Justement non. Puis-je te demander un service ?

– Évidemment, tu sais bien que tu peux compter sur moi.

Jan retrouvait soudain la Saskia dont il était tombé amoureux quelques années plus tôt : une fille serviable et désintéressée pour qui l'amitié comptait plus que tout.

– Peux-tu me représenter ce jour-là ? Je suis actuellement en Grèce et je ne pourrai pas y assister.

– Tu ne seras pas là pour dire adieu à Willem ! s'exclama-t-elle sur le ton du reproche. C'est entendu, lui accorda-t-elle au bout d'un bref silence, je me rendrai à Leyde pour toi, mais à une seule condition : que tu me dises pourquoi tu es en Grèce. Je sais ce que représentait Willem pour toi et je voudrais bien savoir ce qu'il peut y avoir là-bas de tellement important pour t'y retenir et te faire manquer les obsèques, lui demanda-t-elle, intriguée.

Jan n'avait pas le choix. Il décida de passer sous silence la quête de l'Atlantide et de ne parler à Saskia que de sa mère.

– La dernière fois que nous nous sommes vus, commença-t-il, c'était chez Willem.

– Oui, confirma-t-elle.

La voix posée, dénuée de curiosité malsaine, de Saskia, l'encouragea à lui parler franchement, à lui expliquer la raison de sa présence en Grèce : la recherche des assassins de sa mère.

– Es-tu devenu fou ? s'écria-t-elle. C'est du ressort de la police !

N’essaye pas de te faire justice toi-même !

– Je ne cherche pas du tout à me faire justice. Je veux découvrir *pourquoi* on a tué Lara.

– Si, comme je le suppose, les assassins de ta mère ont quelque chose à voir avec ceux du clerc de notaire et de Willem, tu cours un grave danger. Écoute-moi, Jan, c’est l’amie qui te parle : abandonne !

– Je ne peux pas, laissa-t-il tomber d’un ton sans appel.

Saskia n’insista pas, assura Jan de son appui et de sa discrétion et le laissa à sa solitude. Sentiment d’abandon aggravé par la tristesse infinie d’avoir perdu Willem et l’angoisse de voir se refermer sur lui un piège auquel il ne pouvait plus échapper.

69

C’était soir de pleine lune, lune qui enveloppait le paysage d’une chaude clarté orangée.

Il avait attendu en contrebas du domaine que toutes les lumières se fussent éteintes avant de sortir de la voiture qu’il avait garée sur le bas-côté du sentier qui serpentait entre les champs. Il s’engagea entre les oliviers dont un vent de terre qui s’était soudain levé faisait bruire le feuillage et s’entrechoquer les branches.

L’homme contourna par la gauche la piscine. Il enjamba un muret de pierres et continua son ascension dans un champ laissé à l’abandon. Il entendait des serpents glisser parmi les hautes herbes sèches qui craquaient sous ses pas à chaque enjambée quand, tout à coup, on bondit sur lui. Un chat sauvage, dos rond, poil hérissé et toutes griffes dehors, lui cracha à la figure. Il se débarrassa de l’animal en lui décochant un bon coup de pied. Ce n’était pas le moment de se faire repérer si près du but.

Il atteignit enfin la clôture qui ceignait le domaine, l’enjamba, et se dirigea vers la maison.

La porte n’était pas fermée, mais elle grinça quand il l’ouvrit.

Iris se retourna dans son lit.

– Qu’est-ce que c’est ? demanda-t-elle, la bouche empâtée par le somnifère qu’elle venait de prendre.

L’homme s’arrêta net et se contenta de pousser la porte derrière lui, sans la refermer.

Il attendit un moment avant de traverser l’entrée et s’approcha de la chambre à pas de loup.

Iris se redressa et le regarda, très surprise de le voir là, mais pas apeurée. « Pas encore », se dit-il.

– Chut ! fit-il en mettant son doigt devant la bouche, grimaçant un sourire qu’il espérait rassurant.

Il s’approchait du lit quand Iris balbutia :

– Mais…

Il plaqua sa main sur sa bouche, puis sur sa gorge.

– Il n'y aura pas de communiqué de presse. Pas de communiqué… pas de communiqué, scandait-il d'un ton féroce en l'étranglant.

Une lueur de plaisir sadique passa dans ses yeux quand il vit qu'elle avait compris.

Les yeux remplis d'effroi et d'incrédulité d'Iris le fixèrent tandis qu'elle se débattait. Assis à califourchon sur elle, l'homme ignora les coups qu'elle lui donnait. Ses doigts broyaient son œsophage avec force. Il ne lâcha prise que lorsque ses yeux se fermèrent enfin.

Il força le coffre-fort et s'empara des quelques bijoux et de l'argent qu'il contenait. La police devait croire à un cambriolage, courant à cette époque de l'année. Il se débarrasserait plus tard de son butin en le jetant à la mer.

70

L'homme avait prévenu Dimitri : s'il échouait de nouveau, il valait mieux pour lui qu'il ne remît jamais les pieds
en Crète.

Dimitri avait attendu la nuit et trompé la vigilance du gardien pour s'introduire sur le chantier, trousse à outils en main.

La construction de la nouvelle toiture devant abriter le site d'Akrotiri touchait à sa fin.

Il avait exécuté à la lettre les instructions que l'homme lui avait données et attendait désormais l'ouverture du site au public, guettant l'arrivée de Jan.

Une forêt de piliers en acier soutenait le nouveau toit métallique sur lequel Dimitri était monté, lui offrant un poste d'observation idéal : il voyait tout sans être vu.

Dès 8h30, une foule de touristes de toutes nationalités se pressa dans les ruelles de l'antique ville. Jan était du lot.

Akrotiri – ville minoenne miraculeusement retrouvée intacte sous des mètres de cendre et de pierre ponce – était souvent comparée à Pompéi, à cette différence près qu'aucun corps n'en avait été exhumé : alertée par les signes avant-coureurs de l'éruption volcanique, la population avait eu le temps de fuir. Elle avait emporté avec elle sur des bateaux ce que les archéologues appelaient désormais le « trésor » disparu d'Akrotiri : or, bijoux, objets de valeur en métal précieux, etc.

Jan emprunta la rue principale, bordée de maisons à deux ou trois étages dont certaines avaient conservé l'encadrement des portes, marcha par les rues pavées équipées d'égouts, passa la tête par les fenêtres des magasins dans lesquels étaient entassés des *pithoï*, ces grands vases en terre cuite dans lesquels étaient conservés huile d'olive, miel, poisson ou oignons.

Des panneaux aux explications rudimentaires en quatre langues jalonnaient le site et montraient des reproductions des fresques qui jadis décoraient les maisons dans un foisonnement de couleurs extraordinaire. « Ne cherche pas les fresques à Santorin, l'avait

prévenu Rena, elles sont au musée national d'Athènes ».

Jan s'était arrêté devant une maison dont l'escalier de pierre avait été brisé en son milieu par le tremblement de terre qui avait précédé l'éruption lorsqu'un Anglais l'aborda et lui demanda s'il voulait bien prendre une photo de sa femme et lui devant le fameux escalier.

La chance souriait enfin à Dimitri.

Le temps que le couple prenne la pose, Jan resterait immobile, à sa merci.

Dimitri n'aurait qu'une poussée à donner sur la poutrelle dont il avait ôté les boulons pour qu'elle s'effondre dans la rue principale et fauche Jan.

Il poussa de toutes ses forces et la poutre s'ébranla.

Il lui fallait faire vite s'il ne voulait pas dégringoler avec le toit : il glissa dessus comme sur un toboggan, sauta à terre et partit à grandes enjambées vers la sortie, croisant un nouveau flot de visiteurs. Il ralentit seulement le pas en passant devant la guérite du gardien.

Jan avait le doigt sur le déclencheur et allait le presser lorsqu'il entendit un grincement au-dessus de sa tête. Le toit bougeait. Il hurla « Attention ! Poussez-vous ! » et fit un bond en arrière.

La poutre, en se fracassant sur le sol, souleva un nuage de poussière qui, quand il se dissipa, laissa voir un spectacle d'horreur.

Le touriste anglais gisait au sol dans une mare de sang, le corps broyé sous la lourde attelle de ferraille. Quant à sa femme, elle avait manifestement eu le même réflexe que Jan et s'en sortait indemne. Plusieurs autres personnes étaient étendues par terre, blessées par des bouts de toiture, mais en vie. Jan, qui n'avait pas une égratignure, se porta à leur secours alors que la panique s'était emparée de la foule qui courait en tous sens et hurlait pour demander de l'aide.

Puis, sentant que ses jambes ne le portaient plus, Jan s'assit à même le sol, au milieu de la scène d'apocalypse qui s'offrait à ses yeux. Il réalisa que deux ans plus tôt, presque jour pour jour, sa mère gisait là.

71

– Avez-vous vu Mme Évangélopoulos, ce matin ? demanda Rena à l'assistante d'Iris.

– Non, elle doit avoir un rendez-vous à l'extérieur.

– Ce n'est pourtant pas ce qu'elle m'a dit hier, fit-elle remarquer en fronçant les sourcils.

Rena était déconcertée : ce n'était pas le genre d'Iris d'arriver en retard, et encore moins le jour où elles devaient terminer ensemble le texte du communiqué.

– Pouvez-vous vérifier dans son agenda, s'il vous plaît ? insista-t-elle auprès de la secrétaire.

– Bien entendu. Je reviens.

Elle revint en effet dix minutes plus tard, livide.

– Un certain M. Karamélis…

– Kaliméris, rectifia Rena.

– Oui… Il est en ligne et il tient absolument à vous parler.

– Vous a-t-il dit pourquoi ? commença à s'inquiéter Rena.

– Oh oui ! gémit-elle. Mme Évangélopoulos est morte, parvint-elle à dire avant de fondre en larmes.

– Qu'est-ce que vous racontez ? s'écria Rena, paniquée. Passez-le-moi ! …

72

L’homme avait allumé le poste de radio après le coup de téléphone de Dimitri selon lequel « tout avait marché comme sur des roulettes ».

À 11 heures, un flash spécial vint confirmer ses espoirs :

– *Drame sur un site archéologique grec*, annonça le journaliste. *Une partie du toit du site archéologique d’Akrotiri, sur l’île de Santorin, s’est effondrée ce matin, peu après l’ouverture, à une heure de grande affluence. Le bilan est tragique : un mort et six blessés. On ignore encore la nationalité de l’homme décédé. Parmi les blessés figurent trois Allemands, deux femmes et un homme, un Américain, un Slovène et un gardien grec. Selon les pompiers sur place, d’autres personnes pourraient être piégées sous les décombres. Les recherches se poursuivent. Les causes de l’accident ne sont pas encore connues. Une enquête est ouverte. De plus amples informations vous seront données dans nos prochaines éditions.*

– Et de deux ! se félicita-t-il en souriant.

73

Jan fut promptement emmené au poste de police afin qu'un officier prît sa déposition en tant que témoin du drame.

À l'énoncé de son identité, le policier demanda immédiatement :

– Vous êtes le fils de cette Lara Weimer qui a été victime d'un accident mortel ici, il y a deux ans ?

– Oui. Ma mère il y a deux ans, moi aujourd'hui. Deux accidents, ça fait beaucoup pour n'être qu'une coïncidence. Non ?

– Allons, allons ! Rien ne prouve à l'heure actuelle qu'il s'agisse d'un acte criminel et que vous étiez visé, voyons !

Ce flic ne le croyait pas !

– Je refuse d'être entendu ici comme témoin, dit Jan sèchement au policier médusé. Je veux porter plainte contre X et qu'une enquête soit ouverte.

– Une de plus ! soupira le policier. Franchement, à quoi bon ? Mais si vous y tenez, finit-il par acquiescer en calant une nouvelle feuille dans sa machine à écrire. Ce ne sera jamais que le troisième drame qui se produit sur le site d'Akrotiri !

– Quoi ? sursauta Jan.

– Oui, le premier remonte à 1974, avec la mort de Pappas.

– Qui ?

– Le professeur Pappas, le découvreur d'Akrotiri. Il a fait une chute mortelle, causée par un éboulement de terrain. Un accident idiot ! Il a été enterré sur le site même d'Akrotiri, selon ses dernières volontés.

– Vous voulez dire qu'il s'agissait d'un accident mais qu'il a eu le temps de dicter ses dernières volontés ?!

– Il faut croire que oui ! Il avait déjà un certain âge, à l'époque. Sa mort n'a donné lieu à aucune enquête.

– Pas plus que celle de ma mère ! s'indigna Jan.

– En effet. Voyez-vous, les installations qui protègent le village d'Akrotiri ont plus de trente ans et sont vétustes. Le toit était en cours de remplacement. Nous ignorons ce qui a pu se passer.

– Que sont devenues les personnes qui étaient blessées ?

– Elles ont été admises dans le dispensaire de l'île mais deux d'entre elles, deux femmes, sont plus grièvement atteintes : elles vont devoir être évacuées par hélicoptère et opérées à Athènes.

– C'est une véritable catastrophe !

– Vous ne croyez pas si bien dire : l'afflux touristique est une ressource très importante pour notre île. Un touriste sur deux vient visiter le site : je vous laisse imaginer les conséquences désastreuses pour notre économie s'il venait à fermer !

Jan comprit que, même si une enquête était ouverte, le site archéologique représentait un tel enjeu économique pour l'île que l'affaire serait vite classée. Il profita de la prolixité du policier pour s'informer :

– Pouvez-vous m'en dire plus sur Pappas ?

– Disons que sa personnalité pouvait prêter à controverse.

– Vous étiez là quand il est décédé ?

– Oui, j'étais jeune mais déjà en poste. Maintenant, monsieur, je dois prendre votre plainte, si vous le voulez bien, pria-t-il poliment Jan pour couper court à la conversation.

Jan regagna son hôtel, écœuré du comportement désinvolte de la police, mais farouchement déterminé à mener sa propre enquête de son côté.

Il trouva Thanos à son bureau :

– Est-ce que je peux t'emprunter ton ordinateur un instant, s'il te plaît ? Je n'en ai pas pour longtemps.

– Vas-y. J'ai justement des courses à faire. Je ne serai pas de retour avant une demi-heure.

– Merci.

Jan tapa le nom de Pappas sur le Net et les références de plusieurs articles s'affichèrent sur l'écran.

Il comprit vite pourquoi le policier avait été évasif à son sujet : l'archéologue avait laissé un souvenir pour le moins mitigé.

Directeur général des Antiquités pour le ministère de la Culture sous le régime dictatorial des colonels, les relations amicales qu'il avait cultivées avec les militaires au pouvoir, en particulier avec un colonel très décrié, lui avaient ouvert les portes de l'administration mais avaient aussi créé la
controverse parmi ses pairs de l'université.

Quant à la découverte d'Akrotiri, la paternité qu'il revendiquait pouvait paraître contestable. La première découverte remontait en fait à 1860 : Ferdinand de Lesseps avait choisi les pierres ponces de l'île pour réaliser les parois du canal de Suez et ce fut à l'occasion de

l'ouverture d'une carrière que des ruines furent exhumées. Les fouilles systématiques ne débutèrent qu'en 1966. C'est un océanographe et géologue américain qui avait annoncé qu'une cité minoenne intacte devait se trouver à Santorin. Il organisa une expédition d'envergure qui fut placée sous la direction de Pappas et qui incluait aussi une archéologue américaine. Ce groupe mit au jour les indices d'une ville minoenne qui aurait abrité 30 000 habitants. Ce n'est qu'en 1967 que Pappas entreprit des fouilles systématiques et découvrit Akrotiri. Le géologue américain, après avoir collaboré avec Pappas pour les fouilles terrestres et sous-marines en 1966 et 1697, se brouilla avec lui pour des raisons restées obscures. On n'entendit plus parler de lui. Il en fut de même pour sa compatriote. Chacun s'était brusquement retiré de l'aventure et avait regagné ses pénates. Ils s'étaient tous deux éteints récemment, emportant avec eux le secret de leur brouille avec l'éminent et influent archéologue grec. Selon de mauvaises langues, celui-ci les aurait évincés pour garder toute la gloire de cette formidable découverte pour lui et son pays.

Jan se rappela la phrase de Rena à propos de sa mère : « Elle ne se revendiquait d'aucune religion ni nationalité. »

On ne pouvait en dire autant de Pappas. La question était de savoir si cet archéologue au nationalisme exacerbé avait fait des émules. Sa mère aurait-elle payé les frais de son intégrité ? Que cherchait-elle parmi les ruines d'Akrotiri, sinon une preuve de l'existence de l'Atlantide ?

Il y a vingt-cinq ans, le professeur Doumas, successeur de Pappas en tant que directeur des fouilles, avait déclaré que cent ans seraient nécessaires pour tout mettre au jour ! Sur les 200 000 m^2 que représentait le site, seuls 12 000 avaient été fouillés !

Quel trésor recelaient les 188 000 m^2 restants ?

Aucun palais ni aucun temple n'y avait été découvert jusqu'à ce jour…

Il y a deux ans, en compagnie de qui sa mère s'était-elle mise à la recherche d'un vestige de l'Atlantide ?

Demain, il espérait trouver un début de réponse à toutes ces questions en se rendant au musée archéologique de Théra pour y consulter les archives.

74

Jan consulta la messagerie de son téléphone : Rena avait laissé un message lui demandant de la rappeler de toute urgence. Sans doute avait-elle appris l'accident et était-elle morte d'inquiétude.

– Oh, Jan ! Quel malheur ! se désola-t-elle.

– Ne t'inquiète pas : je n'ai rien.

– Quoi ? fit-elle, surprise.

– Je ne suis pas blessé.

– Mais de quoi me parles-tu, à la fin ? lui demanda-t-elle, presque irritée.

– De ce qui s'est passé à Akrotiri ce matin ! lança-t-il, comme s'il énonçait une évidence.

Un long silence s'ensuivit avant que Jan ne lui racontât.

– Je n'étais pas au courant ! se récria-t-elle. Il se passe des choses terribles, Jan, depuis que tu es parti…

– Ne panique pas. Dis-moi plutôt pourquoi tu m'as appelé.

– Je ne sais pas comment te le dire, hésita-t-elle.

– Allez, rien ne peut être pire que ce que j'ai vécu ce matin, l'encouragea-t-il.

– Oh, si ! J'ai eu Kostas au téléphone : il n'était pas chez Iris cette nuit et quand il est rentré ce matin…

Sa voix se brisa, laissant Jan dans l'attente de ce qu'il pressentait désormais être une terrible nouvelle.

– Quand il est rentré, reprit-elle, il l'a trouvée dans son lit… morte.

Jan reçut la nouvelle comme un coup en plein cœur. Il était anéanti.

– La police a ouvert une enquête, continua-t-elle. Il s'agirait d'un meurtre crapuleux, un cambrioleur qu'elle aurait surpris. Mais je ne crois pas à cette version des faits. Iris a été tuée la veille de finaliser le communiqué de presse. Il ne s'agit pas d'une coïncidence.

– Je suis d'accord avec toi, parvint-il à articuler. Mais qui une communication concernant l'Atlantide peut-il

bien gêner ?

– Je l'ignore, mais j'ai peur que ce soit une véritable bombe que nous tenions entre nos mains. Et il ne dépend que de toi de la désamorcer, suggéra-t-elle.

– Tu serais prête à abandonner ? s'étonna-t-il, déçu de sa réaction.

– Si cette conférence de presse devait représenter un réel danger pour nos vies, oui.

– C'est hors de question, j'irai jusqu'au bout !

– Je t'en prie, l'implora-t-elle, reviens aujourd'hui !

– Je ne peux pas rentrer aujourd'hui, Rena : j'ai rendez-vous au musée demain matin pour y consulter les archives. Je rentrerai demain, comme prévu. Retrouvons-nous chez Iris en fin d'après-midi, demain. J'ai besoin de la voir une dernière fois avant qu'on ne l'enterre.

Il raccrocha rapidement et marcha durant des heures dans les rues étroites de la ville comme un automate, insensible à la beauté des formes arrondies et à la blancheur immaculée de l'habitat cycladique.

Iris l'avait supplié d'annuler son voyage à Santorin quand elle avait appris la mort de Willem. Ensuite, c'est Saskia qui avait essayé de le dissuader de rechercher les assassins de sa mère. Et maintenant, Rena était prête à annuler la conférence de presse qui exposerait au grand jour le résultat de leurs travaux sur le disque de Phaïstos et l'Atlantide !

Jan, submergé par la tristesse que lui causait la mort d'Iris, céda pendant un instant au désespoir. Tout le monde lui conseillait d'abandonner ce qui était devenu la quête de sa vie.

Mais sa détermination restait intacte. Son envie de découvrir l'Atlantide, indissociable de celle d'élucider les conditions de la mort de sa mère, était plus forte que tout. Il était incapable de renoncer maintenant, même s'il se retrouvait seul, même si sa vie était le prix à payer.

75

Il tendit à l'employée qui le reçut l'accréditation que lui avait établie Iris. Elle l'accompagna dans la salle des archives et posa sur une table un énorme classeur : la liste nominative des personnes ayant eu accès au site d'Akrotiri depuis 1967.

Elle le laissa seul. Il revint deux années en arrière et trouva le nom de sa mère.

Juste au-dessous, ses yeux s'arrêtèrent, stupéfaits, sur un nom.

Un nom qu'il connaissait et qui n'aurait pas dû s'y trouver.

Le nom d'un menteur.

Le nom d'un assassin.

76

De retour à Héraklion, il sauta dans un taxi et voulut contacter Rena, mais la batterie de son portable était à plat.

Le domaine avait été déserté par les touristes à l'annonce de la mort d'Iris.

Jan se rendit tout de suite dans la chambre d'Iris. Elle avait été allongée sur son lit pour la veillée funéraire, selon le rite orthodoxe, et était vêtue d'une robe de mousseline marron glacé à pois blancs, sa préférée.

Jan s'approcha d'elle et déposa un baiser sur son front.

Quand il se retourna, Kostas se tenait dans l'embrasure de la porte, silencieux. Jan se dirigea vers lui et le poussa dehors en appuyant sa main sur son torse avec force. Kostas recula de quelques pas en arrière et Jan referma doucement la porte d'entrée derrière eux, comme s'il craignait qu'Iris se réveillât.

Il entraîna ensuite Kostas jusqu'aux abords de la piscine, puis lui fit face et lui jeta à la figure :

– Tu l'as tuée !

Il ne reçut pour toute réponse qu'un sourire où la cruauté le disputait au dédain.

L'homme sympathique que Jan connaissait se transformait en un individu abject.

– Tu l'as tuée, hurla de nouveau Jan, dans sa hargne d'arracher des aveux à Kostas.

– Pauvre vieille Iris ! se contenta de dire l'autre en hochant la tête de gauche à droite. Mais je te rassure : elle n'a pas souffert longtemps.

Jan accusa le choc mais continua sur sa lancée :

– Non ! Je te parle de ma mère ! Tu as tué ma mère ! J'ai prévenu la police avant d'arriver ici, mentit-il. Elle sera là d'une minute à l'autre.

Le visage de Kostas se décomposa. Son sourire moqueur s'effaça instantanément, remplacé par un rictus haineux.

– Le chagrin t'égare, lança-t-il à Jan sans desserrer les dents. J'ai dû me débarrasser d'Iris pour l'empêcher de donner cette conférence de presse, d'accord. Mais comment peux-tu m'accuser de la mort d'une personne qui remonte à deux ans ?

– Ton nom figure en toutes lettres sur la liste des personnes admises à fouiller le site d'Akrotiri. Et il y figure *deux fois*. La première en 1974, lorsque Pappas est mort…

– Pappas était mon père spirituel ! se défendit Kostas. Il refusait qu'Akrotiri, sa découverte, soit pillée par des étrangers, comme l'Acropole l'avait été en son temps par les Anglais. Il triait sur le volet les personnes qui travaillaient avec lui, s'assurant de l'honnêteté et de la fidélité de chacun à ses idées. J'étais de ces élus. Sa mort a été un choc terrible pour moi. C'était un stupide accident.

– La seconde fois, reprit Jan que ce récit n'émouvait pas un seul instant, il y a deux ans, quand ma mère y était.

– Et alors, qu'est-ce que ça prouve ? demanda-t-il, sur la défensive.

– Tu as toujours affirmé que tu n'avais jamais mis les pieds à Santorin. Pourquoi avoir menti ?

– À cause d'Iris ! Elle ne devait en aucun cas savoir que j'avais connu ta mère. Sais-tu qu'elle cherchait à Santorin une preuve de l'existence de l'Atlantide ?

– Je m'en doutais, oui.

– Il était hors de question de laisser une étrangère faire une telle découverte. J'ai bien essayé de l'en dissuader, mais elle était têtue comme une mule. J'ai été obligé de l'éliminer, c'est aussi simple que ça…

– Aussi simple que ça ? rugit Jan.

– Oui. Le seul problème est qu'elle avait refusé de me dire comment elle en était arrivée à une telle certitude. Elle m'avait beaucoup parlé d'Iris. Il me suffisait de faire sa connaissance pour essayer d'en savoir plus. J'étais persuadé que ta mère lui avait tout dit. Et figure-toi que non ! Je me suis tapé cette vieille peau d'Iris pendant deux ans pour rien. Jusqu'à ce que tu arrives, toi, le fils de Lara, et que tu fasses le rapprochement devant moi entre le disque de Phaïstos et l'Atlantide ! Et dire que personne n'y avait jamais pensé ! À partir de ce moment-là, j'ai été obligé de changer de tactique : il fallait que je t'élimine, *toi*.

– Moi ?

– Oui. Mais j'ai joué de malchance. J'avais saboté les freins de la voiture que je t'avais prêtée mais tu es sorti indemne de l'accident. L'homme que j'avais payé pour te jeter par-dessus bord avant que tu n'arrives à Santorin a lamentablement échoué et le même homme a trouvé le moyen de faire une victime et six blessés à Akrotiri sans que tu fasses partie du lot !

– Pourquoi fais-tu ça ? demanda Jan, abasourdi devant tant de haine.

Jan comprit qu'il allait enfin apprendre pour quelle raison sa mère avait été supprimée et un frisson lui parcourut l'échine.

De son côté, Kostas était persuadé que, cette fois-ci, Jan ne s'en sortirait pas et qu'il pouvait s'offrir le luxe de lui expliquer pourquoi il allait mourir.

– Nous allons rétablir le culte des anciens dieux, déclara-t-il fièrement en levant le menton, et notamment celui de Poséidon, le roi de l'Atlantide, mais pour cela, il nous faut retrouver son temple…

– « Nous » ? demanda Jan d'une voix altérée par la soif, mais aussi la peur, de savoir.

– Oui, le Cercle de Poséidon, auquel j'appartiens, existe depuis des siècles. Sa raison d'être est de retrouver l'Atlantide et d'éliminer toute personne qui l'en empêcherait ou qui la trouverait avant lui.

Jan comprenait enfin ce qu'il pressentait depuis longtemps : il était, comme sa mère, Cornelis, Willem, Iris et peut-être d'autres, la victime d'une machination ourdie depuis des siècles et qu'aucune frontière n'arrêtait ; un piège dont les rouages s'apprêtaient à le broyer à son tour.

– Comme ta mère, continua d'expliquer Kostas, tu étais sur la bonne piste, c'est pourquoi nous ne pouvons te laisser vivre plus longtemps. Jusqu'ici, il faut croire qu'une bonne étoile t'a protégé ! C'est sans doute ta mère, de là-haut, ajouta-t-il en pointant un index vers le ciel.

C'en était trop pour Jan. Il se rua sur Kostas qui l'esquiva.

– Viens ! l'encouragea-t-il en bombant le torse. Tape ! Tape ! Mais je crains que tu ne fasses pas le poids !

Jan réunit ses forces, décuplées par la fureur et l'énergie du désespoir, se rua de nouveau sur lui et parvint à lui faire perdre l'équilibre. Il trébucha et tomba dans la piscine. Jan y plongea aussitôt pour le couler. Mais le manque d'appui au sol dans le grand bain, ajouté au gabarit de son ennemi, l'empêchait de lui enfoncer la tête sous l'eau plus de quelques instants.

Il fournit des efforts colossaux pour attirer Kostas dans le petit bain, mais celui-ci en profita pour le mener jusqu'aux marches, enserrer son buste dans ses jambes en tenaille et lui plonger sans pitié la tête sous l'eau.

Il était doté d'une force herculéenne contre laquelle Jan n'avait plus l'énergie suffisante de résister. Ses mains, ces mêmes mains qui avaient étranglé Iris, lui maintenaient à présent la tête sous l'eau.

Il revivait le cauchemar fait à son arrivée ici. Il allait mourir noyé.

L'instinct qui le poussait à bloquer sa respiration n'allait plus tarder

à céder au besoin vital d'aspirer de l'air.

L'eau allait remplir ses poumons.

Son pouls se ralentissait et son cœur battait de façon anarchique.

Puis, comme dans son cauchemar, il discerna au travers du brouillard qui lui troublait la vue que l'eau devenait rouge.

L'étreinte se desserra.

Sa tête émergea de l'eau.

Rena se tenait dans une pose hiératique sur le bord de la piscine, un pistolet à la main.

Il la vit alors pointer l'arme sur lui…

77

La police était arrivée, suivie d'une ambulance, toutes sirènes hurlantes.

Rena, tremblante et en pleurs, avait été enveloppée dans une couverture et assise sur un transat au bord de la piscine. Le choc émotionnel qu'elle avait reçu en voyant les deux hommes se battre à mort, puis en appuyant sur la gâchette en visant Kostas, avait provoqué chez elle une perte de lucidité temporaire.

Malgré les explications des policiers, Jan restait prostré et refusait obstinément de s'approcher de Rena, répétant inlassablement qu'elle avait voulu lui tirer dessus.

– Mais non, lui répétait-on. Elle a tué cet homme pour vous sauver la vie et c'est même elle qui a appelé les secours !

Jan consentit enfin à porter son regard sur Rena. La voir aussi faible et malheureuse l'arracha à sa torpeur. Il se déplia du fauteuil où on l'avait assis et se dirigea vers elle d'une démarche engourdie. Rena leva vers lui des yeux tristes, fatigués et suppliants au moment où il s'immobilisait en face d'elle. Il se pencha légèrement vers elle et l'entoura de ses deux bras.

78

Jan et Rena se posèrent longuement la question de savoir s'ils devaient maintenir la conférence de presse.

Ce ne fut qu'au retour des funérailles d'Iris qu'ils prirent leur décision. La cérémonie s'était déroulée dans l'intimité, en la minuscule église d'Agia Pélagia. Iris avait été enterrée dans son domaine, chez elle. Jan et Rena étaient convaincus que, si elle avait encore été en vie, Iris aurait tenu à donner cette conférence, malgré les dangers encourus.

En raison des circonstances dans lesquelles se tenait la réunion, les mesures de sécurité avaient été renforcées. Chaque personne présente était minutieusement fouillée et voyait son identité vérifiée.

Des chaises avaient été disposées en rangs serrés dans la cour du musée. Une estrade et un pupitre leur faisaient face, derrière lequel Rena prit place, Jan à ses côtés.

En dépit du trac qui lui nouait le ventre, Rena commença :

– Mesdames, Messieurs. Tout d'abord, je suis heureuse de constater que vous êtes venus nombreux malgré l'heure matinale…

L'intérêt de sa longue allocution maintint l'auditoire en haleine d'un bout à l'autre, le plongeant dans un silence quasi religieux.

D'énormes posters du disque de Phaïstos entouraient l'assistance qui pouvait ainsi s'y reporter pour suivre l'exposé de Rena.

– Nous dédions notre travail à Iris Évangélopoulos, sauvagement assassinée il y a quelques jours, conclut-elle. Des applaudissements fusèrent de toutes parts. Puis le silence fut rompu lorsque Rena demanda :

– Des questions ?

Une foule de mains se leva, un brouhaha confus s'éleva.

Perdu dans cette foule, un homme, qui avait en vain attendu l'appel de Kostas, s'éclipsa discrètement.

Épilogue

« *Quant à moi, brûlant d'impatience, je courus renouer mon amitié avec la mer. Elle me reconnut tout de suite et vint me lécher les doigts de pieds* »

ROMAIN GARY,
La Promesse de l'aube.

Ils n'avaient que soixante-dix kilomètres à parcourir mais les routes crétoises prenaient un malin plaisir à dessiner des méandres qui rallongeaient le moindre voyage.

Rena conduisait et Jan en profitait pour admirer le paysage : les champs d'oliviers et leur feuillage vert qui virait au gris au moindre coup de vent ; les vignes et leur terre rouge ; les innombrables chapelles aux murs chaulés d'un blanc immaculé et aux toits bleus ; les monastères perchés sur les collines ; les villages où de vieilles femmes, coiffées de fichus, étaient installées sur le perron de leur maison ; les chaises bleues des terrasses de cafés où des hommes, attablés devant une partie de dés, sirotaient un ouzo ou un café ; les charrettes chargées de pastèques que tiraient des ânes d'un pas indolent.

Il s'attendait à tout moment à voir un dieu dans sa cuirasse d'or ou une déesse en toge diaprée traverser la route. Sur cette île, l'éternité était à taille humaine.

La route se mit à grimper tout à coup et Jan surprit un large sourire sur le visage de Rena.

– Pourquoi souris-tu ?

– Tu vas voir ce que tu vas voir ! s'exclama-t-elle en lui adressant un clin d'œil.

Quelques minutes plus tard, elle arrêtait la voiture et lui demandait de fermer les yeux. Elle fit le tour du véhicule et vint le chercher pour le prendre par la main. Il comprit au bruit de la circulation qu'ils traversaient une route, puis Rena le lâcha pour lui poser les mains sur un parapet dont les pierres étaient brûlantes sous ses doigts.

– Tu peux ouvrir ! lui ordonna-t-elle dans un rire.

Devant lui s'étalait la vaste plaine de la Messarà et l'étendue verte de ses champs fertiles, bordée au loin par une majestueuse chaîne de montagnes qu'une brume de chaleur nimbait d'un voile bleuté.

L'ascension jusqu'à l'entrée du site de Phaïstos dans cette fournaise, bien que rapide, était éprouvante. Jan arriva au guichet essoufflé et en nage.

Les ruines n'avaient pas été reconstruites comme à Knossos et il fallait faire appel à son imagination pour se représenter le palais au temps de sa splendeur. Seul l'escalier de pierre monumental, qui donnait une bonne idée des dimensions hors normes de l'édifice, impressionna fortement Jan.

Comprenant sa déception, Rena le mena sur le versant nord-est du site et s'arrêta devant une rangée de petits compartiments de brique :

– C'est ici que le disque fut découvert, lui dit-elle en pointant son doigt sur le dernier compartiment, le plus à leur gauche, qui ne payait pas de mine malgré son caractère sacré.

Ils s'y recueillirent un instant, dans la satisfaction du travail accompli et le sentiment partagé que la visite de cet endroit, aussi insignifiant pût-il paraître, marquait la réussite totale du déchiffrement de la face A du disque de Phaïstos dont tous les signes, sans exception, correspondait au texte de Platon.

Ils redescendirent la colline de Phaïstos et atteignirent le bord de mer. Matala, ancien port de pêche réputé depuis l'Antiquité pour ses eaux poissonneuses, était maintenant une station balnéaire.

À droite, la plage était dominée par un récif de grès creusé d'une multitude de petites grottes.

– Ce rocher est célèbre depuis Homère, lui expliqua Rena. Ménélas fit naufrage le long de cette côte à son retour de la guerre de Troie. *Il le décrivait ainsi : Il est aux confins de Gortyne, un rocher lisse, plongeant à pic dans les flots, parmi les brumes de la mer ; le Notos pousse les grandes houles contre ce promontoire occidental, vers Phaestos, et sur ce petit rocher se brisent les fortes lames*[1].

Les grottes étaient de petites tombes et avaient constitué une nécropole à l'époque romaine et paléochrétienne. Bien plus tard, elles servirent de campement aux hippies qui avaient adopté ce coin longtemps demeuré sauvage.

Rena enfila son maillot de bain en se cachant dans une serviette et ils coururent jusqu'à la frange écumante des vagues. La mer, pourtant chaude, paraissait fraîche au corps qui s'y glissait.

Ils nagèrent jusqu'à une cinquantaine de mètres du rivage, où ils mirent pieds sur un immense rocher plat auquel s'accrochaient anémones et oursins. L'eau leur arrivait à la taille.

Un poisson argenté long comme la main, vint picorer les mollets de Rena. La surprise la fit sauter dans les bras de Jan. Elle entoura sa taille de ses jambes et son cou de ses bras.

Rena se serra contre lui et le sentit frissonner :

– Retourne te réchauffer sur la plage, lui conseilla-t-elle.
Je te rejoins bientôt.

Il s'allongea sur le sable dont la chaleur parvenait à transpercer la serviette et, les yeux mi-clos, se mit à penser.

Demain, il serait en Hollande et se rendrait chez Willem. Que de morts avaient jalonné son chemin depuis le début de cette histoire ! Willem, Iris et, bien sûr, sa mère. Tous les êtres auxquels il avait tenu avaient disparu, le laissant seul, abandonné à lui-même. Rena était désormais l'unique personne à laquelle il pût encore se raccrocher. Il allait avoir besoin d'elle à ses côtés pour poursuivre le rêve de sa mère et retrouver l'Atlantide. La prochaine étape qui les attendait était de taille : déchiffrer la face B du disque de Phaïstos et se lancer à la recherche du temple de Poséidon. Mais il leur faudrait faire vite : ils n'étaient pas les seuls à le chercher. Jan savait pertinemment que les membres du Cercle de Poséidon seraient à l'affût, qu'ils emploieraient tous les moyens pour les devancer et n'hésiteraient pas à les menacer de nouveau.

Pourtant, malgré la tristesse, malgré l'appréhension qui le tenaillait, une sensation de bien-être l'envahit tout entier ; un sentiment de plénitude dont il connaissait la cause :

Il était en Atlantide.

[1]. *Odyssée*, III, 296.

Bibliographie

Johannes Vermeer, catalogue de l'exposition « Vermeer » à La Haye, Flammarion, 1995.

Vermeer, de John Michael Montias, Albert Blankert et Gilles Aillaud, Hazan, 2004.

L'Ambition de Vermeer, Daniel Arasse, Adam Biro, 2001.

Vermeer, de Pierre Cabanne, Terrail, 2004.

L'Abécédaire de Vermeer, de Guillaume Cassegrain et Patrick Le Chanu, Flammarion, 1996.

Tout l'œuvre peint de Vermeer, de Norbert Schneider, Taschen, 2004.

Johannes Vermeer : der Geograph und der Astronom,
de Maek-Gerard Michael, catalogue de l'exposition du Städelsches Kunstinstitut am Main de Francfort, 1997.

Timée et *Critias*, de Platon, traduction de Luc Brisson, Garnier-Flammarion, 1992.

Histoire du texte de Platon, de Henri Alline, Librairie Ancienne Honoré Champion, 1915.

À la recherche de l'Atlantide, de Yves Paccalet et Jacques-Yves Cousteau, Flammarion, 1981.

Les Atlantides, généalogie d'un mythe, d'Olivier Boura, Arléa, 2003.

Le Disque de Phaïstos, l'énigme d'une écriture, de Louis Godart, Itanos, 1995.

Le disque de Phaïstos de Thomas Balistier, Éditions Thomas Balistier, 2006.

Le disque de Phaïstos, par Jean-Pierre Olivier, École
Française d'Athènes, 1992.

La Civilisation minoenne, de Stylianos Alexiou, éd. Kouvidis et Manouras, deuxième édition Héraklion, Crête.

L'Astrolabe : histoire, théorie et pratique, de Raymond d'Hollander, Institut océanographique, 1999.

Les Constellations et leurs légendes grecques, de Marie-Françoise Serre, préface de Sylvie Vauclair, Vuibert, 2005.

Toutes les citations du texte de Platon sont issues de la traduction de Luc Brisson, *Timée* et *Critias*, Garnier-Flammarion, 1992.

Ingrid Dufour

ATLANTIDE
LA LÉGENDE INTERDITE

Un thriller historique et philosophique, un voyage initiatique de l'Antiquité à nos jours

Amsterdam. Convoqué pour l'ouverture d'un testament vieux de trois cents ans, Jan est entraîné dans une enquête historique qui le mènera jusqu'à l'Atlantide !

Très vite, il est plongé au cœur d'une lutte féroce et ancestrale dont certains protagonistes sont les philosophes Platon et Aristote, les peintres Rembrandt et Vermeer ou encore Cosme de Médicis et le découvreur des spermatozoïdes, Anthony Van Leeuwenhoek… Derrière le mystère de l'Atlantide, ce sont deux conceptions du monde qui s'affrontent depuis la nuit des temps…

De la Hollande à la Crète en passant par les Cyclades, l'enquête de Jan prend un tour dramatique lorsqu'il découvre que la mort de sa mère sur un chantier archéologique en Grèce n'était pas accidentelle…

Espionné, isolé, cerné par une obscure menace, Jan ne sait plus à qui se fier : ses amis le sont-ils vraiment ? Où se trouve le réel danger ? Qui a intérêt à faire taire la vérité sur l'un des plus grands mystères de l'humanité ?

Passionnée par le mythe de l'Atlantide depuis l'âge de 13 ans, Ingrid Dufour passe ses étés à sillonner la Grèce, ses sites archéologiques et ses musées. Atlantide : la légende interdite *est son premier roman.*